

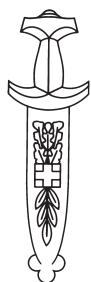
Des Milices Genevoises...



Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures
Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen-
und Rüstungskunde
Associazione Svizzera per lo Studio delle Armi
e Armature

Revue 8/9

Décembre/Dezember 2001
Volume – Band II



L'association suisse
pour l'étude des armes
et armures (ASEAA)
fondée en 1962
a pour but l'étude
la conservation des armes
et des objets militaires
de tous pays et de toutes
époques.

Président

Hans Maag
Route de Begnins 5
CH-1196 Gland

Secrétariat

Pierre Hirt
Grand-Rue 17
CH-1095 Lutry

La revue est l'organe de l'ASEAA
et paraît une ou deux fois par an.

La Commission de Rédaction

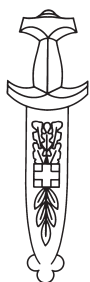
Jürg A. Meier, Hügelstrasse 16
CH-8002 Zurich

Jean Dunant, Rue de Beaumont 7
CH-1206 Genève

Peter Zobrist, Röslistrasse 21
CH-8006 Zurich

Les articles publiés dans la revue
paraissent sous la seule respon-
sabilité de leurs auteurs.

La revue est distribuée gratuite-
ment aux membres de l'associa-
tion. Des exemplaires peuvent
être commandés au secrétariat,
tant par les membres que par le
public.



Die Schweizerische
Gesellschaft für
Historische Waffen- und
Rüstungskunde (SGHWR)
wurde 1962 gegründet
und bezweckt das Studium
und die Erhaltung von
Waffen und Militaria aller
Länder und Epochen.

Präsident

Hans Maag
Route de Begnins 5
CH-1196 Gland

Sekretariat

Pierre Hirt
Grand-Rue 17
CH-1095 Lutry

Die Revue ist das Vereinsorgan
der SGHWR und erscheint ein-
bis zweimal jährlich.

Redaktionskommission

Jürg A. Meier, Hügelstrasse 16
CH-8002 Zürich

Jean Dunant, Rue de Beaumont 7
CH-1206 Genf

Peter Zobrist, Röslistrasse 21
CH-8006 Zürich

Die in der Revue publizierten
Artikel erscheinen unter der
ausschliesslichen Verantwortlich-
keiten ihrer Autoren.

Die Revue wird kostenlos an die
Gesellschaftsmitglieder abgege-
ben. Einzelexemplare können von
Mitgliedern und Nichtmitglie-
dern beim Sekretariat bestellt
werden.

DES MILICES GENEVOISES...



Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures
Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde
Associazione Svizzera per lo Studio delle Armi e Armature

Member of FESAC (Federation of European Societies of Arms Collectors)

REVUE Nr. 8/9, Dezember 2001

ISBN 3-9521606-2-8

© by

Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures
Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde
Associazione Svizzera per lo Studio delle Armi e Armature

Alle Rechte vorbehalten. Nachdruck, Übersetzungen, fotografische Vervielfältigungen und Mikrofilme sind auch auszugsweise verboten.

Fotos:

Roland Stucky, Tablat (ZH)

Lithos:

Walker dtp, Winterthur

Druck:

Rochat-Baumann, Imprimerie Nationale, Genève

Umschlag:

«Corps militaires genevois» vers 1818/20 (détail, voir page 161).

Genfer Militär um 1818/20, «Corps militaires genevois» (Ausschnitt, vgl. Seite 161).

Table des matières

Inhaltsverzeichnis

	Page/Seite
Remerciements / Dank	4
Avant-Propos / Vorwort Hans Maag (Président / Präsident)	5/6
Avant-Propos / Vorwort Jürg A. Meier (Rédacteur / Redaktor)	7/8
Jean Dunant	
Les achats d'armes à feu individuelles de la milice genevoise pendant la Restauration (1814–1852)	11
Bemerkungen des Autors (Übersetzung: J. A. Meier)	24
Les armes à feu de la milice genevoise portant la plaquette «PRIX DU GOUVERNEMENT»	27
Handfeuerwaffen der Genfer Miliz mit der Plakette «Prix du Gouvernement» (Übersetzung: J. A. Meier)	34
Jürg A. Meier	
Tableau des plaquettes des fusils et pistolets de prix de tirs militaires des milices genevoises, 1819–1841	39
Plaketten auf Gewehren und Pistolen, Schützenpreise für die Genfer Miliz, 1819–1841	
Genfer Ordonnanz-Schusswaffen von 1814–1850	43
Les armes à feu d'ordonnance genevoises de 1814–1850	
Inhaltsverzeichnis / Table des matières	45
Einführung / Introduction (Traduction: A. Monney)	47/51
Katalog (Waffen 1–16) / Catalogue des armes 1–16	54
Nachwort / Epilogue (Traduction: A. Monney)	137/143
Das Seitengewehr der Genfer Feuerwehr, Modell 1876	149
Le «sabre court» des sapeurs-pompiers genevois modèle 1876	
Corps Militaires Genevois, ein seltenes Genfer Uniformenblatt um 1818/20	159

REMERCIEMENTS / DANK

L'Association suisse pour l'Etude des Armes et Armures (ASEEAA), ainsi que les auteurs remercient les Institutions officielles et les personnes suivantes qui ont permis la publication de ce numéro de la Revue par leur soutien financier et par leur concours actif.

Die Schweizerische Gesellschaft für Historische Waffen- und Rüstungskunde (SGHWR) sowie die Autoren danken folgenden Institutionen und Personen, welche durch vielfältige Hilfe und finanzielle Unterstützung die Veröffentlichung dieser Revue ermöglichten.

Guy-Serge Baer (Cdt. de la Gendarmerie Genevoise)
Corinne Borel (Musée d'art et d'histoire, Genève)
Gérard Borgognon, Genève
Christian Bräuninger, Genève
Alfons Burger, Jona
Albert Dutoit (Musée militaire vaudois, Morges)
Nathalie Fleury (Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont)
Richard Gaudet-Blavignac (Musée militaire genevois, Château de Penthes, Pregny-Chambésy)
José Godoy (Musée d'art et d'histoire, Genève)
André Grange (Fondateur du musée du SIS, Genève)
Emile Joyet, Cheseaux
Bruno Kyburz, Dornach
Bernhard Lüthy (Musée militaire vaudois, Morges)
Lucien Marconi, Lausanne
Georges Mermillod (Musée du SIS, Genève)
Aurèle Monney, Bern
Jean Charles Munger, Vérenaz
Renato Pacozzi (Musée militaire vaudois, Morges)
Pictet & Cie, banquiers, Genève
Christian Richert (Musée de la police genevoise)
Pascal Pouly (Musée militaire vaudois, Morges)
Dr. Matthias Senn (Schweizerisches Landesmuseum, Zürich)
Peter Zobrist, Zürich

AVANT-PROPOS

L'historien spécialisé dans les armes dispose de nombreuses sources, dont naturellement les archives, qui lui permettent de les identifier et les répertorier sur un plan historique et culturel. Souvent le chercheur ou le collectionneur se concentrent sur une pièce d'époque, c'est à dire une arme qui comme les archives est une source d'information d'une inestimable valeur. Il n'est pas rare, en particulier avec les publications plutôt techniques, que l'aspect culturel soit traité marginalement, quant il n'est pas tout simplement oublié.

A titre d'exemple, nous citerons la série «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817» parue en 1970 qui débute avec un premier ouvrage: «Handfeuerwaffen System Vetterli». Les volumes qui ont suivi de qualité inégale selon l'auteur et la matière traitée. La partie catalogue contient des descriptions standardisées qui malheureusement sont incomplètes et les illustrations ne sont pas toujours bien documentées. Ainsi les poinçons, les marques caractéristiques, signes particuliers et chiffres ne figurent ni sous forme d'illustrations ni n'apparaissent dans les textes, alors qu'il s'agit d'éléments essentiels pour permettre une classification exacte.

Ces informations sont d'une importance primordiale pour l'étude des armes des milices cantonales. La recherche historique sur l'armement des milices cantonales, en particulier jusqu'à 1850, doit se contenter d'un matériel écrit peu abondant, souvent sans grande signification pratique.

L'historien ou le collectionneur qui veut entreprendre une étude dans ce domaine doit alors se plonger dans l'histoire militaire du canton, rechercher toutes les sources qui se rapportent aux armes et si possible examiner des pièces d'époque. Sans ces éléments déterminants, écrire l'histoire de l'armement d'un canton relève de la gageure.

Jean Dunant et Jürg A. Meier présentent dans cette Revue une étude historique sur les armes à feu du canton de Genève, recherche fondée sur les archives cantonales pour la période allant de 1814 à 1850/52. Pour la première fois l'histoire de l'armement d'un canton suisse devient accessible.

Jürg A. Meier consacre également deux autres articles, l'un à un «briquet transformé» des pompiers genevois et l'autre à un document rare traitant des uniformes.

Cette Revue dédiée au canton de Genève est aussi une marque de reconnaissance et de soutien pour les efforts et l'engagement de l'Association du Musée Militaire Genevois notamment la publication depuis 1985 du bulletin, «Le Brécaillon» riche en informations historiques sur les uniformes et les armes.

Hans Maag, président ASEAA

VORWORT

Das Quellenstudium in den Archiven ermöglicht dem Waffenhistoriker dank den gewonnenen Informationen die Identifikation und historisch-kulturelle Einordnung von Waffen. Vielfach konzentrieren sich die Forscher und Sammler einseitig auf das Realstück, die Waffe, welche wie die Archivalie einen eigenständigen Quellenwert besitzt. Besonders bei techniklastigen Waffenpublikationen werden die historischen, gesamtulturellen Bezüge oftmals nur marginal, wenn überhaupt berücksichtigt. Um ein schweizerisches Beispiel zu nennen, soll auf die 1970 mit dem Band «Handfeuerwaffen System Vetterli» gestartete Reihe «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817» verwiesen werden. Selbstverständlich sind die einzelnen Bände bereits materien- und autorenbedingt von unterschiedlicher Qualität. Grosszügig konzipierte Katalogseiten mit standardisierten Beschreibungen bilden die Grundlage. Der Benützer muss schon bald einmal feststellen, dass die Beschreibungen im Katalogteil oft unvollständig sind und dass man die abgebildeten Waffen nur unzulänglich oder falsch dokumentierte. Vor allem die auf Waffen festgestellten Signaturen, Marken, Zeichen und Zahlen, die für eine genauere Zuordnung von grosser Bedeutung sind, wurden weder abgebildet, noch in den Texten erwähnt.

Die konsequente Berücksichtigung dieser waffengebundenen Informationen erweist sich gerade bei der Bearbeitung kantonaler Militärwaffen als unabdingbar. Für die Erforschung der kantonalen Miliz-Bewaffnung, besonders für die Zeit bis 1850, steht nur wenig gedrucktes Schrifttum, häufig von geringer Aussagekraft, zur Verfügung. Um sich über die Bewaffnung eines Kantons ins Bild zu setzen, muss sich ein Waffenhistoriker oder Sammler jeweils einen umfassenden Einblick in die militärische Situation des besagten Kantons verschaffen. Ebenso wichtig ist die waffenspezifische Aufarbeitung von Quellen und das Erfassen von Realstücken. Ohne einen ganzheitlichen Ansatz lässt sich die Bewaffnungsgeschichte eines Kantons schwerlich schreiben.

Jean Dunant und Jürg A. Meier unternehmen in dieser Revue den Versuch, die für die Jahre von 1814–1850/52 archivalisch festgestellten militärischen Handfeuerwaffen des Kantons Genf waffenhistorisch aufzuarbeiten. Damit erhält Genf als erster Schweizerkanton eine Bewaffnungsgeschichte, welche die kantonalen Militär-Handfeuerwaffen zum Gegenstand hat.

In zwei weiteren Artikeln befasst sich Jürg A. Meier mit einem Seitengewehr der Genfer Feuerwehr sowie einem seltenen Genfer Uniformenblatt.

Mit dieser Genf gewidmeten Revue sollen auch die Bestrebungen der Association du Musée Militaire Genevois, seit 1985 Herausgeber eines Bulletins, «Le Brécaillon», mit informativen militärhistorischen, uniformen- und waffenkundlichen Artikeln, gewürdigt und unterstützt werden.

Hans Maag, Präsident SGHWR

AVANT-PROPOS DU REDACTEUR

Dans la série «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817», on a édité comme première publication d'un collectif d'auteurs sous la conduite du Dr Hugo Schneider (1971–1981, directeur du Musée national suisse, conservateur d'armes et militaria de ce musée depuis 1946), le volume «Handfeuerwaffen System Vetterli». Suite à ce volume sur le Vetterli, 13 autres volumes suivirent jusqu'en 1994, lesquels traitaient tous les domaines de toutes les armes d'ordonnance à l'exception des armes à feu cantonales. Le volume 2, annoncé déjà en 1970 dans la série «Kantonale Handfeuerwaffen», manque aujourd'hui encore. De même, les armes à feu selon l'ordonnance fédérale de 1817 traitant des armes utilisées jusqu'en 1842 n'ont pas trouvé de prise en considération. L'étude des armes de poing d'ordonnance pour la période 1817–1865 dans le volume «Faustfeuerwaffen I, Vorderladerpistolen, Revolver» (1974) était de plus réalisé d'une manière très rudimentaire. Après que les initiateurs de la série des volumes envisagés «Kantonale Handfeuerwaffen» ne purent finalement pas la réaliser, je me décidai en collaboration avec Kriss Reinhart de traiter, dans la nouvelle édition du volume des armes à feu de poing 1998, également les armes à feu de poing d'ordonnance cantonale. Quoiqu'en 1817 seulement 12 et après 1850, 17 cavaleries cantonales pouvaient être mises à disposition du contingent fédéral – au début dans l'élite en tout 736 hommes et après 1850, 1'694 hommes –, les recherches nécessaires en bibliothèques, archives, musées et collections privées demandèrent un lourd investissement de temps et d'argent.

Ainsi il n'est pas du tout étonnant que face à l'inégal défi que représente l'image d'une esquisse des armes à feu d'ordonnance utilisées de 1817–1850 dans les 25 cantons, le «team» des auteurs de la série «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817» se soit résigné. L'initiateur et promoteur Dr Hugo Schneider s'engagea toujours et encore jusqu'à sa mort en 1990, pour finir sans succès, malgré les efforts consentis pour essayer de combler les lacunes.

Depuis quelque temps déjà j'essaie sur de nouvelles voies par des publications sur l'armement des milices bernoises, vaudoises et lucernoises. De même pour le chercheur Jean Dunant, actif à Genève, sa ville natale, dans le domaine des affaires militaires et d'armement. Avec son travail paru en 1999 dans la Revue No 7, «Fête vaudoise du 14 avril, histoire d'une fête, histoire d'un fusil», Pierre Deladoey offrit déjà une importante contribution à l'histoire de l'armement du pays de Vaud de 1803–1813.

Du fait que les travaux fondamentaux sur le thème de l'armement des milices cantonales pour la première moitié du 19^{ème} siècle manquent considérablement, les auteurs aspirèrent alors au moyen de recherches thématiques concentrées, de poser les conditions pour une meilleure connaissance de l'armement cantonal et aussi pour réaliser le volume, toujours souhaité «Kantonale Handfeuerwaffen».

Le militaire genevois, les armes et les fortifications ont fait l'objet d'un nombre impressionnant de recherches depuis 1966 de la part de notre membre

d'honneur Jean Dunant. Ces recherches se basent en majeure partie sur des sources écrites et imprimées provenant des archives de l'Etat de Genève. Mais il prit également en considération des témoignages matériels; que ce soit le tube d'un canon dans la cour du château de Thoune ou un fusil à silex faisant partie des inventaires de l'arsenal de Genève.

C'est grâce aux travaux très étendus de Dunant dans les archives ayant pour objet l'armement de Genève dans les années 1814–1852 et traitant en particulier l'achat des armes à feu que la parution de cette Revue a pu être réalisée. Ce fût pour moi un agréable devoir de pouvoir compléter la partie basée sur les archives de mon ami Dunant, par un catalogue orienté sur les objets. Pour apporter aux lecteurs un meilleur aperçu des activités de recherches effectuées par Jean Dunant, nous citons ci-après la liste de ses travaux se rapportant à Genève.

Jürg A. Meier (Traduction: A. Monney)

VORWORT DES REDAKTORS

In der Reihe «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817», erschien 1970 als erste Publikation der von einem Autorenkollektiv unter der Leitung von Dr. Hugo Schneider, seit 1946 Konservator der Abteilung Waffen und Militaria (1971–1981 Direktor des Schweizerischen Landesmuseums), herausgegebene Band «Handfeuerwaffen System Vetterli». Dem Vetterliband folgten bis 1994 weitere 13 Bände, die mit Ausnahme der kantonalen Handfeuerwaffen alle Ordonnanzwaffenbereiche berücksichtigten. Der schon 1970 angekündigte Band 2 der Reihe «Kantonale Handfeuerwaffen» fehlt noch heute, ebenso fanden die bis 1842 gebräuchlichen Handfeuerwaffen gemäss eidgenössischer Ordonnanz 1817 keine Berücksichtigung. Die Bearbeitung der eidgenössischen Faustfeuerwaffen für den Zeitraum von 1817–1865 im Band «Faustfeuerwaffen I, Vorderlader, Revolver» (1974) war zudem sehr rudimentär. Nachdem der von den Initianten der Reihe vorgesehene Band «Kantonale Handfeuerwaffen» nicht mehr realisiert werden kann, entschloss ich mich in Zusammenarbeit mit Kriss Reinhart bei der Neuauflage des Faustfeuerwaffenbandes 1998 auch die kantonalen Ordonnanz-Faustfeuerwaffen zu berücksichtigen. Obschon 1817 nur 12, nach 1850 17 Kantone Kavallerie für das Bundeskontingent zu stellen hatten, im Auszug anfänglich insgesamt 736 Mann, nach 1850 1'694 Mann, erwiesen sich die notwendigen Recherchen in Bibliotheken, Archiven, Museen und Privatsammlungen als äusserst zeitintensiv und kostspielig.

Angesichts der ungleich grösseren Herausforderung, ein Bild der von 1817–1850 in den 25 Kantonen gebräuchlichen Ordonnanz-Handfeuerwaffen zu entwerfen, ist es daher keineswegs erstaunlich, dass das Autorenteam der Reihe «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817» resigniert hat.

Auch der Initiant und Promotor, Dr. Hugo Schneider, unternahm bis zu seinem Tode 1990 immer wieder, letztlich erfolglose Versuche, um die Lücke zu schliessen.

Schon seit einiger Zeit beschreite ich mit Publikationen zur Bewaffnung der Berner, Waadtländer und Luzerner Milizen, ebenso wie der in Genf tätige, Militär und Waffen seiner Vaterstadt erforschende Jean Dunant, neue Wege. Mit der 1999 veröffentlichten Arbeit «Fête vaudoise du 14 avril, histoire d'une fête, histoire d'un fusil» (Vgl. Revue Nr. 7, S. 7/58) lieferte auch Pierre Deladoey einen wesentlichen Beitrag zur Bewaffnungsgeschichte der Waadt von 1803–1813.

Da Grundlagenarbeiten zum Thema Bewaffnung der kantonalen Milizen für die erste Hälfte des 19. Jahrhunderts weitgehend fehlen, trachten die genannten Autoren darnach, mittels thematisch konzentrierten Untersuchungen die Voraussetzungen für eine bessere Kenntnis der kantonalen Bewaffnung, damit auch für den immer noch wünschenswerten Band «Kantonale Handfeuerwaffen» zu schaffen.

Unser Ehrenmitglied, Jean Dunant, hat seit 1966 Genfer Militär, Waffen und Befestigungen zum Gegenstand einer stattlichen Zahl von Untersuchungen gemacht. Sie basieren mehrheitlich auf den im Genfer Staatsarchiv vorgefundenen geschriebenen und gedruckten Quellen, berücksichtigen aber auch die materiellen Zeugnisse, sei es ein Kanonenrohr im Hof des Thuner Schlosses oder ein Steinschlossgewehr aus den Beständen des Genfer Arsenal.

Den ausgedehnten Archivarbeiten Dunants, welche die Bewaffnung Genfs in den Jahren 1814–1852, vor allem aber die Ankäufe von Handfeuerwaffen zum Gegenstand haben, verdankt auch die diesjährige Revue ihr Entstehen. Es war mir eine angenehme Pflicht, den archivalisch abgestützten Teil meines Freundes Jean Dunant durch einen objektorientierten Katalog zu ergänzen. Um dem Leser einen besseren Einblick in die Forschungstätigkeit von Jean Dunant zu vermitteln, wird nachstehend die Liste seiner Arbeiten publiziert.

Jürg A. Meier

Publications de Jean Dunant / Publikationen von Jean Dunant, 1966–2001

L'Entreprise et l'Escalade de 1602, Essai de synthèse fondée sur leurs Relations et Etudes imprimées en français, Genève, 1966, brochure de 70 pages et publiée aussi dans les trois fascicules annuels de la Compagnie de 1602 de 1965, 1966 et 1967.

Livre blanc, Blanc-seing donné par le Tribunal fédéral au Conseil d'Etat genevois, Edition Pro Tell, brochure de 158 pages, Genève, 1988.

Le Fusil de Chasseur genevois (1819–1845), brochure de 60 pages, Genève, 1988, (chez l'auteur).

Edition de l'œuvre de Jean E. Massé, *Les Espagnols à Carouge, Genève se défend (1742–1744)*, ou l'Armement de la Place, épisode militaire de l'histoire de Genève, avec commentaires et appareil critique de J. Dunant et J. E. Baumann, brochure de 160 pages, Librairie Jullien éditeur, Genève, 1992.

Messieurs les Maîtres, Historique de la Compagnie des Dragons genevois (1743–1782), brochure de 64 pages, Rochat Baumann Editions, Genève, 1997.

Etude publiée dans le Bulletin ASEAA/Beitrag im Bulletin SGHWR

L'appareil de défense du château de Nyon, Etude et réflexions, Bulletin No 6, octobre 1973, pages 1/12.

Etudes publiées dans la Revue ASEAA/Beiträge in der Revue SGHWR

La lance de cavalerie anglaise, modèle 1868, Revue No I/3, février 1985, pages 189/192.

Les 3000 fusils de l'Empereur (1816), Revue No I/8, novembre 1990, pages 368/383.

Les deux Canons de Colombier, Historique de l'artillerie de fer de la place de Genève (XVII^e–XIX^e siècles), Numéro spécial de la Revue ASEAA (No 5, nouvelle série, mars 1986), pages 225/288.

Seulement deux sabres connus, Revue No II/4, avril 1994, pages 99/103.

Etudes publiées dans «Le Brécaillon», Bulletin de l'Association du Musée militaire genevois/Beiträge in «Le Brécaillon», Bulletin der Gesellschaft des Genfer Militärmuseums

Caporal de fusiliers genevois en 1939, No 11, décembre 1989, pages 6/20.

Les Sapeurs-Pompier victimes de la Révolution de 1846 et Un fusil historique, No 13, novembre 1991, pages 51/64.

Deux siècles d'indépendance et sans guerre ou les conditions réunies de la défense de Genève de 1602 à 1798, No 14, juin 1992, pages 60/65.

Genève, moderne place de guerre du XVIII^e siècle, No 16, janvier 1994, pages 22/33.

Sommaire historique du dernier tracé des fortifications (1714), No 17, juin 1995, pages 41/55.

Les drapeaux militaires de la Restauration genevoise (1814–1841), No 19, décembre 1997, pages 13/31.

1706, Berne demande à Genève le secours de l'Alliance, No 20, mars 1999, pages 34/43.

Messieurs les Maîtres, Historique de la Compagnie des Dragons genevois (1743–1782), No 21, octobre 2000, pages 26/29.

Le casque de sapeur-pompier, premier modèle (1840), No 21, octobre 2000, pages 68/79.

Historique du corps des chasseurs à cheval genevois (1819–1850), No 22, décembre 2001, pages 4/41.

Les gardes à cheval genevois des Cent-Jours de 1815, No 22, décembre 2001, pages 42/53.

LES ACHATS D'ARMES A FEU INDIVIDUELLES DE LA MILICE GENEVOISE PENDANT LA RESTAURATION (1814–1852)*

Jean Dunant

Première partie

L'organisation provisoire (1814–1817)

Un arsenal vide au retour de l'indépendance

Lors de l'annexion à la France, l'Etat français a acquis par le traité de réunion (26 avril 1798) la pleine possession de la place de guerre de Genève avec ses fortifications et son arsenal, comprenant l'artillerie de place, l'armement de la milice bourgeoise, les munitions et toutes sortes d'équipements, d'outillage et de matériaux.

La garnison française, qui évacue la place au matin du jeudi 30 décembre 1813 pour se replier sur Chambéry, emporte toutes les armes individuelles alors en dépôt à l'arsenal, mais sans parvenir à armer tout son effectif¹. Elle abandonne tout le reste, faute de moyens de transport. L'inventaire de l'arsenal, après ce départ, ne fait état que de quelques fusils hors de service, moins d'une demi-douzaine.

Il ne reste aux Genevois pour tout armement individuel que les fusils en mains de la Garde nationale sédentaire (française). Celle-ci arrache de ses bonnets à poil et schakos la cocarde tricolore pour arborer quelques jours plus tard la cocarde noire, l'ancienne cocarde genevoise. Elle sera appelée dès le 16 mai

*Quelques lecteurs pourront s'étonner de lire dans le titre de cette étude que la Restauration (militaire) genevoise se serait poursuivie jusqu'à 1852. Nous leur rappellerons que ce sont les lois fédérales sur l'Organisation militaire de la Confédération suisse du 8 mai 1850, du 27 août 1851 concernant l'habillement, l'armement et l'équipement de l'Armée fédérale, ainsi que la loi (cantonale) sur la Milice du Canton de Genève du 5 mai 1852 qui ont abrogé les dispositions militaires genevoises issues du Règlement militaire général pour la Confédération suisse de 1817.

1814 la «Garde genevoise». La Garde nationale française avait été instituée après la prise de la Bastille (1789). Elle était dite sédentaire parce qu'elle ne pouvait servir qu'à l'intérieur des frontières de l'Empire. Elle rassemblait dans ses légions et cohortes tous les sujets français exemptés de la conscription ou qui avaient payé un remplaçant dans l'armée impériale.

Mais quelle fut son importance numérique dans notre Cité?

Il n'est guère possible de répondre avec exactitude. D'après l'ancien Archiviste d'Etat W. Zurbuchen² les documents font défaut. Il semble qu'ils aient probablement déjà disparu au cours des années 1814 ou 1815. En 1813 il avait été mis sur pied en ville de Genève deux cohortes de la Garde nationale, la 3^e Genève-Est et la 4^e Genève-Ouest. Les cohortes sont des bataillons de dix compagnies, soit de deux compagnies d'élite, les grenadiers et les chasseurs, et de huit compagnies de fusiliers, dites du centre. Seules les quatre compagnies d'élite avaient été armées, équipées et vêtues de leurs uniformes (à leurs frais) et avaient un effectif total d'environ 500 hommes. Les seize compagnies du Centre, de fusiliers, furent également levées et passées en revue sur la Treille, en novembre. Mais étaient-elles bien à l'effectif réglementaire, complètes, et combien de fusiliers ont-ils été porteurs d'un fusil? Comment le savoir³?

Ce sera ensuite au tour des Autrichiens à s'en prendre à l'armement de Genève.

Après l'annexion à la France, l'occupation militaire autrichienne (janvier – mai 1814)

Genève s'étant libérée d'elle-même, le Conseil provisoire, formé en cortège, accompagné de deux sections de la Garde, l'une de Grenadiers, l'autre de Chasseurs, et de sa «Musique Rouge», a lu au matin du 1^{er} janvier 1814 sur les places de la ville la proclamation de l'indépendance et de la restauration de la République, datée du 31 décembre.

Durant février et mars 1814, sur l'ordre de leur chef, le feld maréchal-lieutenant comte Ferdinand de Bubna (1768–1825), les troupes autrichiennes d'occupation réquisitionnent tout ce qui subsiste en dépôt à l'arsenal, notamment les canons genevois d'avant l'annexion. Tout est déclaré butin de guerre aux autorités genevoises, stupéfaites et impuissantes. La population, atterrée et indignée, assiste aux charrois qui vident les bâtiments de l'arsenal. Tout est transporté au port de Longemalle et chargé sur des barques à destination d'Ouchy, où l'armée autrichienne a installé un vaste parc d'artillerie.

Les opérations menées par le général de Bubna en vue de reprendre la marche de son armée sur Lyon se sont heurtées aux contre-offensives françaises. Les Autrichiens refluent sous les murs de Genève. La pression des événements militaires empêche le Conseil provisoire de gouverner.

Napoléon vaincu, le comte d'Ugarte⁴, gouverneur civil de l'administration autrichienne des pays occupés pour les départements français et sardes du Léman, du Mont-Blanc et de l'Ain, remet le 13 mai ses pouvoirs au gouvernement provisoire. L'armée autrichienne quitte Genève le 17. La Garde genevoise reprend son service d'ordre et de sécurité.

La Confédération accueille le 22^e Canton

Il s'agit dès lors de recréer l'Etat, les services publics et une milice. Avec un arsenal vide. Mais aussi, ne négligeons pas de l'observer, sans les entraves d'une quelconque dette publique.

Le Gouvernement provisoire avait pendant l'occupation autrichienne tenu des séances non officielles pour faire reconnaître l'indépendance par les souverains des puissances alliées et poursuivre auprès de la Diète de Zurich les tractations de l'entrée de Genève en qualité de 22^e Canton de la nouvelle Confédération.

A la demande du Conseil provisoire la Diète envoie une garnison suisse, composée de deux compagnies fribourgeoises et d'une troisième, soleuroise, laquelle arrive par le lac et débarque au Port-Noir le 1^{er} juin. Elle relève la Garde genevoise et montre que Genève va devenir suisse.

Genève adopte une constitution le 24 août, qui crée à nouveau un Conseil militaire, qui sera l'organisateur de la milice cantonale, de la garde soldée et du contingent fédéral.

La «Loi pour la formation de la Garnison» fut promulguée le 25 novembre⁵. Cette garnison sera constituée de soldats professionnels, ouverte aussi aux étrangers, par engagements de deux ans et composée de cinq compagnies de 80 hommes, quatre de fusiliers et la cinquième d'artilleurs. L'effectif du corps s'élève à 423 hommes, commandés par un lieutenant-colonel et un capitaine aide-major. L'armement, la buffleterie et l'uniforme sont fournis par l'Etat. La garnison est chargée, jour et nuit, de la sécurité en ville, du contrôle des trois portes et de la surveillance des fortifications et des dehors⁶.

La Gendarmerie est un héritage du régime de l'annexion française. Selon la loi sur la formation de la Garnison, elle en forme une division supplémentaire comprenant cinq brigades d'un brigadier et de quatre gendarmes, commandées par un lieutenant et un maréchal des logis chef, en tout 27 hommes. L'une d'entre elles pourra être mise à cheval. La Gendarmerie est soumise à l'inspection du chef de la garnison, mais recevra directement ses ordres du syndic de la Garde, tout en étant à l'ordinaire employée au service des tribunaux et de la police⁷.

Son effectif ira en augmentant. Elle sera déjà portée en 1819 à 50 hommes⁸.

1815 les Cent-Jours

Le 9 mars 1815, le Premier Syndic donne lecture au Conseil d'Etat de deux lettres du comte de Bubna, qui avait été promu à Milan commandant général de la Lombardie⁹. Dans la première, Bubna annonce qu'il accepte la bourgeoisie d'honneur et remercie. Dans la seconde, il lui fait part du débarquement de Napoléon au Golfe Juan le 1^{er} mars et le prie d'en donner avis par estafette à M. de Schraut, ministre d'Autriche en Suisse¹⁰.

Le Conseil d'Etat transmet la nouvelle à la Diète de Zurich et par une lettre circulaire aux Cantons de Vaud, Berne, Fribourg et Soleure, «en ajoutant au

Canton de Vaud que nous manquons de fusils de calibre et que nous n'avons pas assez de poudre pour les circonstances et que nous les prions de nous en prêter ou de nous en céder contre la valeur ...».

En réponse, le Canton de Vaud fit envoyer «en petite quantité vu l'insuffisance de nos moyens» 250 fusils et 30'000 cartouches par une barque depuis l'arsenal de Morges¹¹. Ce fut le capitaine d'artillerie Audeoud¹² qui fut chargé d'aller les rendre avec la gratitude de Genève le 10 février 1816¹³.

A l'annonce de la nouvelle, la Diète lève en deux temps 30 000 hommes, qu'elle place sous le commandement du général Nicolas-Franz de Bachmann, en vue de défendre la frontière de Bâle à Genève. Elle enverra deux bataillons vaudois et un fribourgeois renforcer la garnison genevoise. Toutes les troupes dans Genève seront sous les ordres du colonel lucernois de Sonnenberg. Les troupes françaises sont en Savoie commandées par le général Dessaix¹⁴ et dans le Pays de Gex et le Jura par le général Lecourbe¹⁵.

Le Conseil d'Etat a mis sur pied la milice en voie d'organisation dont une grande partie a déjà accompli des exercices depuis l'été précédent. Elle est ordonnée en quatre bataillons provisoires pour occuper les remparts. De cette troupe et de la Garde soldée il sera tiré un bataillon de 600 hommes, réclamé par la Diète comme contingent fédéral. Il quittera Genève le 1^{er} juillet pour rejoindre l'armée fédérale qui va occuper la Franche-Comté. Il sera de retour le 16 septembre.

1500 hommes de la milice cantonale ayant été levés, on se demande comment ceux-ci ont-ils pu être armés chacun d'un fusil. Le Conseil Militaire a répondu au Conseil d'Etat le 12 mars¹⁶ que pour les en munir tous il fallait obtenir des Cantons le prêt de 500 à 600 fusils, non compris celui déjà consenti de 250 par le Canton de Vaud. C'est là une question aujourd'hui encore sans solution parce que les documents disponibles n'apportent pas la réponse.

Rappelons que la Garde genevoise disposait des 500 fusils (français) de ses quatre compagnies d'élite et que les seize compagnies du centre n'avaient été que partiellement armées.

Nous avons retrouvé la comptabilisation des achats d'armes de 1814 jusqu'au 1^{er} mars 1815 de la part de l'arsenal. Elle se monte à 161 fusils de munition et 3 mousquetons. Ce sont des armes usagées, mais en état de servir et de calibre français. Les noms des vendeurs sont indiqués; il n'y a cependant aucune indication de leurs provenances¹⁷.

Lorsqu'on lit les procès-verbaux des séances du Conseil Militaire qui commencent le 1^{er} novembre 1814, on relève à plusieurs reprises que le syndic de la Garde, les conseillers-majors et le lt-colonel Pinon, commissaire militaire, ont reçu des autorisation d'achats et de limites de prix pour des lots de fusils en Suisse de 200 et 300 fusils d'occasion sans qu'il soit fait ensuite état des acquisitions. Il demeure possible que de tels achats aient été exécutés, mais rien de leurs paiements, ni de leurs réceptions, ni de leurs enregistrements comptables n'apparaît dans les documents consultés. Pas plus, d'ailleurs, que d'autres prêts, ni de sollicitations auprès des Cantons.

Les Cent-Jours s'étant passés sans collision sanglante avec l'armée impériale française, les autorités militaires genevoises reprennent avec résolution l'armement de la milice dont la nécessité vient d'être mise à l'épreuve par le

récent épisode. L'arsenal achète encore en 1815, 90 fusils et un mousqueton¹⁸, en 1816, 295 fusils¹⁹, 4 paires de pistolets pour la gendarmerie²⁰ et en mai 1817, 27 fusils d'infanterie français du modèle 1763, qui sont toujours acceptés pour le service cantonal²¹.

En outre, le Conseil Militaire a chargé le Conseiller-Major H. Louis Micheli²² et le Lt-colonel Joseph Pinon²³, Commissaire militaire du Canton de Genève, d'acheter plusieurs lots d'armes, 600 fusils d'Infanterie 1777 en décembre 1815²⁴, 180 mousquetons, français(?), en janvier 1816²⁵ et enfin 625 fusils de munition²⁶ aux Frères Meyer, armuriers à Genève, qu'ils ont eux-mêmes révisés en mars 1816.

Ce qui produit un total des achats de 1771 fusils de munition, très probablement pour la plupart du modèle 1777, corrigé An 9, 27 fusils d'infanterie du modèle 1763, 181 mousquetons de modèle non précisé et 4 paires de pistolets pour la gendarmerie. Bien sûr, non compris ce que nous n'avons pu avoir de connaissance certaine...

Signalons que l'arsenal avait commandé et reçu le 17 juin 1815 «un petit poinçon aux armes de Genève pour marquer les canons de fusil» fait par le graveur P. Hoyer²⁷ au prix de fl. 25.6²⁸.

1816, L'empereur d'Autriche François 1^{er} fait don au Canton de Genève de 3000 fusils neufs

Le 24 janvier 1816, le Conseil d'Etat eut connaissance d'une lettre du prince de Metternich, ministre des Affaires étrangères et chancelier, adressée au Premier Syndic Schmidtmeier, dont nous citons l'essentiel ci-dessous:

«... le Ministre de S. M. I. & R. A. en Suisse ne m'ayant pas laissé ignorer pendant mon dernier séjour à Genève, que le Canton avoit perdu, par suite des événemens militaires en 1813 et 1814, outre l'artillerie qui lui avoit été enlevée par nos troupes, & qui lui a été restituée depuis par ordre exprès de l'Empereur, des munitions & d'autres objets militaires, je me suis fait un devoir & un plaisir d'en rendre compte à S. M. Toujours disposé à réparer, autant qu'il est en Son pouvoir, les malheurs inséparables de la guerre, & bien aise d'ailleurs de trouver une occasion de donner au Canton de Genève un témoignage de Sa bienveillance particulière, l'Empereur a donné l'ordre de mettre à la disposition de ce Canton trois mille fusils neufs. Je m'empresse, Monsieur, de Vous en faire part & de Vous prévenir, que M. le Comte de Bubna, Commandant général de la Lombardie, fera remettre ces trois mille fusils à l'officier, ou à tout autre individu quelconque, qui se présentera de Votre part pour venir les recevoir à Milan...»

Cette lettre fut lue le lendemain à la séance du Conseil Représentatif (le Grand Conseil de l'époque). Le Premier Syndic la commenta ainsi:

«...Monsieur le Premier ajoute que dans une visite de M. l'ancien syndic Desarts à S. A. le Prince de Metternich, le Prince lui parla des informations que M. de Schraut lui avoit données sur nos pertes, et de l'intention où il étoit lui-même d'en informer S. M. l'Empereur; pour qu'il nous en indemnissât; que M. le Syndic Desarts sentant que, vu l'état des finances de l'Autriche, il n'étoit guère possible d'espérer une indemnité pécuniaire.

En exprimant au Prince notre reconnaissance, M. le Syndic eut l'heureuse idée de lui indiquer le moyen par lequel S. M. pourroit nous indemniser, de la manière la plus agréable pour nous, seroit de fournir notre Arsenal de 3 ou 4 mille fusils, dont il est dépourvu...»

Le Conseil d'Etat envoya le Lt-colonel Pinon accompagné du sous-lieutenant Louis Wielandy²⁹, officier de la Garde soldée, auprès du comte de Bubna à Milan. Après divers épisodes que nous avons déjà relatés l'arsenal de Mantoue expédia à Genève 96 caisses contenant les 3'000 fusils neufs aux calibres français et italiens, offerts par l'empereur Francois 1^{er} à titre de réparation de la réquisition autrichienne de l'arsenal de Genève en 1814³⁰.

Après révision, poinçonnage et immatriculation par l'arsenal ils furent aussitôt destinés à l'armement des miliciens genevois.

Notes

1. AEG, Ms.h. 218. Extrait d'une lettre du Syndic Ami Lullin (1748–1816) à Jacques-Antoine Du Roveray (1747–1814) à Londres, mai 1814, p. 94, 1^{er} al.: «...La garnison n'était composée que de 1500 conscrits incorporés depuis plus ou moins de semaines dans les cadres très minces de 3 régiments qui avaient leurs dépôts à Genève [23^e R.I. de ligne; 60^e R.I. de ligne et 8^e R.I. légère]. De ce monde-là, le tiers seulement était armé. Nous avions d'ailleurs la certitude qu'il ne pouvait de plusieurs jours arriver un secours le moins du monde signifiant, il était donc démontré qu'il n'y auroit point de tentative de défense et qu'il se ferait une capitulation ou une retraite...»
2. W. Zurbuchen, *Un document inédit: Les Grenadiers du capitaine Favre au 30 decembre 1813*, Le Brécaillon No 1, février 1985, p. 14/15.
3. David Foldi, *La Renaissance d'un officier de la Garde nationale du département du Léman*, Le Brécaillon No 14, juin 1992, p. 2/22.
4. Comte Alban von und zu Ugarte.
5. Recueil des Lois ..., T. 1^{er}, 1814 et 1815, p. 161.
6. R. Gaudet-Blavignac, *La fin de la Garde soldée*, Le Brécaillon No 14, juin 1992, p. 38/59.
7. Recueil des Lois ..., T. 1^{er}, 1814 et 1815, *Loi sur la formation de la Garnison, du 25 novembre 1814*, Gendarmerie: articles 16 à 20, p. 164.
8. Recueil authentique des Lois ..., T. 5, 1819, *Loi sur la Garnison, soit Garde soldée, du 19 février 1819*, p. 15.
9. AEG, RC 315, 9.3.1815, p. 373.
10. Franz-Alban de Schraut (1746–1825), ministre d'Autriche auprès de la Confédération de 1807 à 1825.
11. AEG, RC 315, 10.3.1815, p. 376; 13.3.1815, p. 387; 19.3.1815, p. 413.
12. Jaques Gédéon Audeoud (1788–1840), citoyen de Genève, capitaine d'artillerie au service du 1^{er} Empire, campagnes d'Allemagne et de Russie, chevalier de la Légion d'Honneur, commandant de la compagnie d'artillerie de la Garde soldée, directeur de l'arsenal de Genève, major fédéral d'artillerie.
13. AEG, Mil. A 13, 10.2.1816, p. 243 et Fin. P (1815) 186, II c 17.
14. Joseph-Marie Dessaix (1764–1834), général de division français d'origine savoyarde. Blessé grièvement à la Moskowa (1812), il fut nommé commandant des forces françaises en Savoie alors qu'il était à Thonon en convalescence dans sa famille. Il chasse les Autrichiens de Chambéry (1814) et fut près de s'emparer de Genève.

15. Général de division français Claude Jacques Lecourbe (1759–1815). Célèbre adversaire de l'archiduc Charles et du général russe Souvarof dans les campagnes d'Helvétie (1799). Rayé des cadres et exilé à Lons-le-Saunier (1804) parce que ami du général Moreau par Napoléon. Il reprend du service en 1815 pour défendre la frontière de l'Est et commande le corps d'observation du Jura.
16. AEG, Mil. A 13, p. 115.
17. AEG, Fin. P (1815) 185/186.
18. AEG, Fin. P (1815) 185.
19. AEG, Fin. P (1815) 185.
20. AEG, Fin. P (1816) 194 II c 8. Achat du lieutenant Alex. Marc Roche, commandant de la Gendarmerie. Le modèle des pistolets n'est pas indiqué.
21. AEG, Mil. A 13, p. 387.
22. Horace-Louis Micheli (1776–1846), officier au service du royaume de Saxe, membre du Conseil provisoire (1814). Conseiller-major (1814–1815). Syndic de la Garde (1821, 1823). Maire de Compesières.
23. Joseph Pinon (1775–1839), lieutenant de chasseurs de la Garde nationale sédentaire, puis de la Garde genevoise. Lt-colonel d'artillerie et Commissaire militaire du Canton de Genève. En mission à Vienne, il sut obtenir de l'empereur d'Autriche la restitution des canons de Genève, enlevés en 1814.
24. AEG, RC 316, p. 595.
25. AEG, RC 317, p. 41 et 110.
26. Ibid., p. 196.
27. Pierre-Isaac Hoyer, né à Lausanne 11 août 1763, mort à Genève 8 juillet 1829. Graveur de l'atelier de Jean-Samuel Bovy. D'une famille originaire de Christian-Erlangen (principauté de Bayreuth, Bavière). Demole, Hist. monétaire de Genève, Vol. II, p. 62. Carl Brun, Schweizerisches Künstlerlexikon, Frauenfeld, 1917, Bd. 4, S. 229.
28. AEG, Fin. P (1815) 186.
29. Louis Octave Wielandy (1781–1841), sous-lieutenant de la Garde soldée, puis d'artillerie (1816). Membre du Conseil Représentatif (1834). Colonel d'artillerie (1839).
30. Jean Dunant, *Les 3000 fusils de l'Empereur (1816)*, Revue de l'Association Suisse pour l'Etude des Armes et Armures, No 8, novembre 1990, p. 368/383.

Deuxième partie

Les achats d'armes à silex neuves (1817–1842)

Quelques éléments caractérisant l'armement de la nouvelle milice cantonale

L'industrie locale ne compte pas de manufacture d'armes, mais seulement quelques ateliers d'armuriers. La création de la milice entraînera par la suite l'installation de quelques fourbisseurs de sabres et d'épées à l'usage des officiers.

Le nouveau Canton sera obligé par conséquent de se procurer les armes de la milice par des achats à l'étranger.

Au cours d'autres recherches aux Archives d'Etat de Genève, nous avons consulté une série de registres de l'ancien arsenal, intitulés «Remises et Consommations, Ordres», cotés AEG, Mil. Q de 30 à 43 (de 1819–1853), où il apparaît avec régularité les écritures d'entrée à l'arsenal de ces achats au fur et à mesure de leurs réceptions. Ces inscriptions sont toujours laconiques et demandent des vérifications, ainsi qu'un complément d'information dans d'autres registres et dossiers afin d'éviter des confusions.

La liste que nous en avons extraite et que nous publions plus loin n'est pas complète parce que nous nous sommes borné aux fusils de munition (et autres), mousquetons et pistolets. En délaissant encore tous les achats de pièces de rechange, bois de fusil, platines, garnitures, baguettes de fusil, fourreaux de baïonnette, etc.

Le fusil, que le milicien achète à ses frais au «Bureau militaire» de l'arsenal, sis au 1^{er} étage du Bâtiment de la Porte Neuve, est toujours délivré muni de sa baïonnette à douille, frappée du même numéro-matricule, et de sa bretelle. Les carabines n'apparaissent pas, étant achetées directement par l'arquebusier-soldat ou, plus tard, le carabinier dans la boutique de l'armurier qui les a montées.

La multitude des sabres d'infanterie, glaives et autres «coupe-chou», nous a poussé à les abandonner.

Rappelons que les officiers se procurent eux-mêmes leurs épées et leurs sabres. A cette époque il ne leur est pas prescrit de s'armer aussi de pistolets.

Tous ceux qui seront curieux de ce que l'arsenal a pu acquérir pour armer et équiper nos milices (drapeaux, sabres, gibernes, ceinturons, havresacs, capotes et manteaux d'armes, haches de sapeur, cannes de tambour-major, instruments de musique, selles, harnachements, tentes et aussi pièces d'artillerie, poudre noire, boulets, bombes, grenades, lingots de plomb, etc.) se trouveront bien de feuilleter ces pages évocatrices.

Fusils de munition ou de calibre (à silex)

10.12.1821 (Mil. Q 30, p. 253)

350 fusils d'infanterie 1777 (neufs) [modèle 1777 corr. An 9]

Envoi de MM. Jovin Père et fils, entrepreneurs de la Manufacture Royale d'armes de St-Etienne¹.

18.1.1822 (Mil. Q 31, p. 2)

25 fusils d'infanterie 1777 [modèle 1777 corr. An 9]

Montés à neuf avec des pièces de garniture de l'arsenal (reconnus en bon état de service par le cap. d'art. J. G. Audeoud).

29.7.1825 (Mil. Q 32, p. 42)

400 fusils d'infanterie, modèle 1822

Envoi de MM. Jovin Père & Fils, entrepreneurs de la Manufacture Royale d'armes à Saint-Etienne.

28.4.1827 (Mil. Q 32, p. 166)

5 fusils d'infanterie, modèle 1822

5 fusils d'infanterie, modèle 1777, 1^{ère} qualité [modèle 1777 corr. An 9]

1 fusil d'infanterie, modèle 1777, 2^{ème} qualité [modèle 1777 corr. An 9]

1 fusil d'infanterie, modèle 1777, 3^{ème} qualité [modèle 1777 corr. An 9]

Envoi de M. Auguste Francotte, fabricant d'armes, Liège².

14.6.1828 (Mil. Q 32, p. 257)

400 fusils d'infanterie, modèle 1822

Achat fait à M. Auguste Francotte, fabricant d'armes. Liège.

20.4.1833 (Mil. Q 33, p. 320)

400 fusils modèle 1822 neufs

Premier envoi de la fabrique P. J. Malherbe, de Liège³.

24.8.1833 (Mil. Q 34, p. 34)

500 fusils modèle 1822 neufs

Second envoi de la fabrique P. J. Malherbe, de Liège.

8.8.1837 (Mil. Q 35, p. 158)

500 fusils d'infanterie, modèle 1822 neufs, Nos 7050 à 7549

12 fusils d'infanterie, modèle 1777, neufs de service pour modèles [modèle 1777 corr. An 9]

Envoi de la Manufacture d'armes de M. Francotte à Liège.

29.8.1838 (Mil. Q 35, p. 248)

400 fusils d'infanterie, modèle 1822 neufs

Envoi de M. Francotte de Liège².

¹ Heer/Støckel, Vol. II, p. 601, Vol. III, p. 1693/1698, «St-Etienne».

² Heer/Støckel, Vol. I, p. 395, Vol. III, p. 1620/1629, «Liège».

³ Heer/Støckel, Vol. II, p. 748, Vol. III, p. 1620/1629, «Liège».

Fusil de chasseur genevois, modèle 1819⁴

11.12.1822 (Mil. Q 31, p. 91)

100 fusils d'infanterie, courts et rayés pour chasseurs, ayant été montés avec des pièces de garnitures fournies et reconnues en bon état de service.
D'ordre de M. Micheli, directeur général d'artillerie.

30.6.1824 (Mil. Q 31, p. 258)

150 fusils de chasseur rayés, qui ont été montés par le Sr. Rebsamen⁵, armurier, avec les pièces de garnitures ci-dessus.
Signé: Le cap. d'Artillerie Audeoud.

⁴ Voir au sujet de ce fusil de chasseur, demeuré inconnu des collectionneurs suisses (alors que plusieurs Cantons, dont Berne, Vaud, peut-être Zurich, Lucerne et d'autres, on fait confectionner leurs propres modèles), notre monographie: *Le fusil de chasseur genevois (1819–1845)*, Genève, 1988, une brochure de 66 pages, illustrée de deux planches de couleur de R. Gaudet-Blavignac, 3 portraits, dessins des poinçons des Coulaux frères et 4 photographies.

⁵ Jean Jacques Rebsamen (1778–1847), de Steinenbach, commune de Turbenthal (ZH), armurier de la Garnison et associé de Jean Jaques Voisin (1749–1836), armurier de l'Etat.

Fusils de dragon

17.2.1819 (Mil. Q 30, p. 3)

50 fusils de dragons, neufs, nouveau modèle, avec baïonnette
Reçu de Meyer⁶ frères, armuriers, Genève.

⁶ Jean Meyer (1782–1820), frère de Louis Meyer. Avant 1815 Jean Meyer ne signe que «Meyer»; plus tard associé avec son son frère «Meyer Frères». Entre 1815–1820 ils travaillent pour la Garde soldée (réparations). Fournissent aussi des armes d'occasion et neuves. Heer/Stöckel, Vol II, p. 804. Schneider, Waffenschmiede, p. 188.

Fusils de voltigeur

23.7.1839 (Mil. Q 36, No 69, p. 56)

4 fusils de voltigeur, modèle non précisé
Envoi de MM. Coulaux, Veuve Arban, Sutterlin & Cie, Entrepreneurs de la Manufacture Royale d'armes à feu à Mutzig, Bas-Rhin⁷.

⁷ Heer/Stöckel, Vol. I, p. 246, Vol. III, p. 1649/1650, «Mutzig».

Mousquetons

1.9.1825 (Mil. Q 32, p. 66)

8 mousquetons, modèle An 9 (sans baïonnette)
55 canons de mousquetons, avec toutes sortes de pièces de platines et de garnitures
Remise de MM. les frères Meyer, armuriers, Genève.

30.11.1827 (Mil. Q 32, No 47, p. 220)

100 mousquetons, modèle An 9
De MM. Meiner, Bornèque & Cie, fabricants d'armes à Pont-d'Able près de Porrentruy⁸.

⁸ Dict. hist. et biog. Suisse, T 2, p. 84 «Bellefontaine».

Pistolets de cavalerie à silex

20.10.1819 (Mil. Q 30, p. 87)

100 pistolets de cavalerie, modèle de l'An 13

Envoi de MM. Jovin Père & fils, Entrepreneurs de la Manufacture Royale de Saint-Etienne⁹.

22.6.1834 (Mil. Q 34, p. 162)

100 pistolets neufs, modèle fédéral de 1822

Reçus d'envoi de la Manufacture d'armes Malherbe à Liège [Et d'une autre plume: «Je dis Coulaux frères»]. Le 23 juin 1834, Le capitaine Audeoud¹⁰.

⁹ Reinhart/Meier, Pistolen u. Revolver, p. 47, le pistolet An 13 décrit et illustré porte les marques de la manufacture Meiner, Bornèque & Cie, fabricants d'armes à Pont-d'Able près Porrentruy: 1. Le «C» couronné dans un écusson. 2. «H» et dessus une étoile à cinq rayons qui se terminent en boules dans un hexagone posé verticalement.

¹⁰ Reinhart/Meier, Pistolen u. Revolver, p. 48/49. Le pistolet illustré modèle français utilisé comme ordonnance fédérale 1817, Genève, No 108, fait vraisemblablement partie de l'achat 1834.

Pistolets de gendarmerie et cavalerie à silex

30.1.1824 (Mil. Q 31, p. 220)

10 (soit 5 paires) pistolets de poche [modèle An 9, gendarmerie]

Envoi de MM. Meiner, Bornèque & Cie, Entrepreneurs de la Manufacture d'armes du Pont-d'Able près de Porrentruy.

30.1.1824 (Mil. Q 31, p. 220)

10 (soit 5 paires) pistolets, modèle An 9 [modèle An 13, cavalerie]

Envoi de MM. Meiner, Bornèque & Cie, Entreprise de la Manufacture d'armes à Pont-d'Able près de Porrentruy.

28.5.1825 (Mil. Q 32, p. 42)

60 pistolets, modèle An 9 [modèle An 13, cavalerie]

20 pistolets de poche pour la gendarmerie [modèle An 9, gendarmerie]

Envoi de MM. Meiner, Bornèque & Cie du Pont-d'Able près de Porrentruy.

Troisième partie

Les armes à percussion (1842–1852)

Les fusils

27.10.1848 (Mil. Q 41, No 3057)

420 fusils à percussion, neufs, aux Nos 8005 à 8425

Achat de Pirlot frères, Liège¹¹.

18.12.1848 (Mil. Q 41, No 3088)

180 fusils à percussion, neufs, aux Nos 8426 à 8605

Achat de Pirlot frères, Liège.

29.12.1848 (Mil. Q 41, No 3098)

200 fusils à percussion, neufs, aux Nos 8606 à 8805

Achat de Pirlot frères, Liège.

17.10.1849 (Mil. Q 42, No 3444)

200 fusils d'artillerie de parc du modèle fédéral, aux Nos 8806 à 9005

Achat de Pirlot frères, Liège.

¹¹ Heer/Stöckel, Vol. II, p. 963.

Pistolets de cavalerie à percussion

7.8.1846 (Mil. Q 40, No 1645)

200 pistolets de cavalerie à percussion, aux Nos 1 à 100 la paire

Envoi de M. Auguste Francotte, Liège¹².

¹² Heer/Stöckel, Vol. I, p. 395.

Pistolets de gendarmerie à percussion

31.10.1843 (Mil. Q 38, No 129)

108 (soit 54 paires) pistolets de gendarmerie à capsule

Achat chez MM. Ancion, Hanquet & Cie, Liège¹³.

11.2.1846 (Mil. Q 39, No 1276)

50 (soit 25 paires) pistolets à percussion pour la gendarmerie

Envoi de MM. Ancion & Cie, Liège.

9.7.1847 (Mil. Q 40, No 2224)

50 pistolets à percussion pour gendarmerie

Envoi de Louis Johannot fils de Vevey.

¹³ Heer/Stöckel, Vol. I, p. 21, 492/493, Vol. III p. 1624/1629, «Liège».

Quelques remarques en guise de conclusion

Cette enquête sur l'armement individuel de la nouvelle milice cantonale est entièrement tirée des dépôts des Archives d'Etat de Genève par une lecture attentive des registres du Conseil d'Etat, du Conseil Militaire et de réception du matériel de l'arsenal avec de nombreux sondages dans d'autres dossiers militaires.

En l'état il ne peut déjà en être tiré des conclusions fondées avant d'avoir pu comparer ce qui a aussi été fait pour l'artillerie, la remise en état partielle des fortifications et en fonction de l'accroissement de la population, non plus seulement de la Cité et République, mais de la République et Canton de Genève avec l'apport des «Communes-réunies» où toute la population masculine est incorporée.

Relevons l'échec immérité des 250 ou 300 (chiffre à vérifier) fusils de chasseur 1819–1845; que les pistolets de cavalerie ont armé d'abord une demi-compagnie (32 hommes) de chasseurs à cheval et des cavaliers du train, puis d'une compagnie entière; que la nature exacte de l'armement de la gendarmerie devra être analysée par l'historien de ce corps quand il s'en présentera un.

Néanmoins, d'après nos recherches l'Etat de Genève aura acquis ou reçu comme don entre 1814 et la nouvelle constitution fédérale 1848 les armes à feu suivantes, de 1814 à 1817:

1771 fusils d'infanterie 1777 corr. An 9	} Toutes les armes sont usagées, mais en état de servir
27 fusils modèle 1763	
184 mousquetons An 9	
3000 fusils d'infanterie 1777 corr. An 9, don de l'empereur d'Autriche (fabriqués par les manufactures françaises et italiennes pendant le 1 ^{er} Empire).	

puis de 1817 à 1849 (les achats d'armes auprès des manufactures):

394 fusils d'infanterie 1777 corr. An 9
2605 fusils d'infanterie 1822
300 fusils de chasseur, modèle cantonal 1819
108 mousquetons An 9
800 fusils à percussion, modèle fédéral 1842, infanterie
200 fusils à percussion, modèle fédéral 1842, artillerie de parc et génie
50 fusils de dragon An 9
4 fusils de voltigeur, modèle non précisé
280 pistolets de cavalerie à silex An 13 et 1822
200 pistolets de cavalerie à percussion, modèle fédéral 1842

La Gendarmerie a été un corps militaire cantonal jusqu'à 1848.

Elle fut armée en plus de fusils de dragon et de mousquetons (s. e.) de:

8 pistolets (soit 4 paires) de modèle non précisé en 1815
30 pistolets de poche à silex An 9, gendarmerie
208 pistolets de gendarmerie à percussion, modèle cantonal 1843

Bemerkungen des Autors

Vor vier Jahren bat mein Kollege und Freund Jürg A. Meier den Verfasser dieser Studie, ihm Informationen über Steinschloss- und Perkussionspistolen zu beschaffen, welche mit dem Genfer Kantonsschlag gezeichnet sind. Er benötigte diese in Hinblick auf eine Neuauflage des inzwischen erschienenen Bandes über die Schweizer Faustfeuerwaffen.

Mit Ausnahme der bekannten, aus dem Arsenal stammenden Radschlosspistolenserie Ende 16. und Beginn 17. Jahrhundert, heute im Musée d'art et d'histoire, bildeten die Faustfeuerwaffen der Genfer Truppen noch nie Gegenstand einer Untersuchung*.

Im Verlauf des österreichischen Erbfolgekrieges (1742–1744) versetzte die Rhonestadt, nachdem eine spanische Armee unter dem Kommando des Infanten Philippe de Bourbon Savoyen besetzt hatte und Madrid die handstreichartige Eroberung Genfs plante, seine Truppen in Alarmbereitschaft. Diese Bedrohung veranlasste den Kleinen Rat der Stadt u. a., ein Dragonerkorps sowie eine Kompanie von Bombardieren, Feuerwerkern und Mineuren aufzustellen. Zur vorgeschriebenen Bewaffnung der Dragoner und Mineure gehörten auch Pistolen. Weil das Arsenal nicht über einen Faustfeuerwaffenvorrat verfügte, mussten die Angehörigen der Miliz, welche Pistolen benötigten, diese direkt beim Büchsenmacher oder über den Handel erwerben. Diese Pistolen blieben in Privatbesitz und wurden daher nicht mit dem Kantonsschlag versehen. Die Identifikation der in Genf, 1742–1798, verwendeten Faustfeuerwaffen, war vor allem mangels schriftlicher Quellen nicht möglich.

Nachdem sich Genf in den letzten Tagen des Jahres 1813 von der französischen Besatzung befreien konnte, sah sich die neue Regierung angesichts eines von Franzosen und Österreichern geleerten Arsensals gezwungen, überall Waffen anzukaufen, um die provisorisch organisierte Miliz für die Zeit der hundert Tage, 1815, (die Rückkehr Napoleons auf den europäischen Schauplatz) zu bewaffnen. Die aufgebotene Genfer Miliz, unterstützt durch mehrere eidgenössische Bataillone, hatte die Stadt vor den in Carouge und im Pays de Gex stationierten kaiserlichen Truppen zu schützen.

Der 1815 neu aufgenommene Kanton bemühte sich möglichst rasch, den Anforderungen des «Allgemeinen Militär-Reglements der Schweizerischen Eidgenossenschaft von 1817» zu entsprechen und die für das eidgenössische Heer benötigten Kontingente bereit zu stellen. Gleichzeitig wurde in den Jahren 1818/19 die gesamte kantonale Miliz organisiert, Vorschriften über Uniformierung und Bewaffnung erlassen.

Auf der Suche nach Informationen zur Bewaffnung stiess der Verfasser im Genfer Staatsarchiv auf eine Registerreihe aus dem Besitze des Arsensals, AEG, Mil. Q 20–43, 1819–1853. Die Registerinträge geben Auskunft über die Materialein- und -ausgänge zugunsten der Miliz, der eidgenössischen Kontingente, der Garde soldée und damit auch der Gendarmerie.

* José-A. Godoy, *Armes à feu XV^e–XVII^e siècles*, Catalogue du Musée d'art et d'histoire, Genève, 1993.

Leider beginnt die Registerreihe des Arsensals erst 1819. Angaben zu den Waffenkäufen zwischen 1814 und 1819 mussten verschiedenen anderen Quellen entnommen werden. Bei der Auswertung des archivalischen Materials beschränkte sich der Autor auf die Handfeuerwaffen.

Wenn der Kanton Genf nach 1814 von staatlichen französischen Manufakturen Waffen erwarb, ist davon auszugehen, dass diese den reglementarischen französischen Modellen entsprachen. Wurden Waffen von schweizerischen (z. B. Pont d'Able) oder belgischen Fabrikanten (Liège) angekauft, so wäre zu prüfen, wie weit auch deren Erzeugnisse mit den französischen Modellen übereinstimmen.

Im Verlauf dieser Untersuchung zeigte es sich, dass die archivalischen Quellen zur Identifikation der Bewaffnung der Genfer Miliz zu Beginn des 19. Jahrhunderts noch weitgehend vorhanden sind. Infolge der Annexion der Republik Genf in den Jahren 1798–1813 durch Frankreich, konnte die Reorganisation und Wiederbewaffnung der Miliz erst nach 1814 in die Wege geleitet werden, währenddem in den übrigen Kantonen, ausgenommen Wallis und Neuenburg, entsprechende Bestrebungen schon seit 1803 (Annahme der Mediationsakte) festzustellen sind.

Abschliessend ist darauf hinzuweisen, dass demjenigen, der die Bewaffnungsgeschichte der kantonalen Milizen erforschen möchte, der Gang in die kantonalen Archive nicht erspart bleibt; in der Hoffnung, dort möglicherweise ebenfalls auf Register zu stossen, welche wie im Falle von Genf, wertvolle Aufschlüsse vermitteln.

J. D. (Übersetzung J. A. Meier)

Genf, kantonale Militärgesetze / Genève, Lois cantonales militaires

Loi sur la milice, du 14 février 1818 (Recueil des Lois... 1818, p. 24).

Ordonnance du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipement et l'Habillement de la Milice, du 22 avril 1818 (Recueil des Lois, 1818, p. 138).

Arrêté du Conseil d'Etat des 23 septembre et 9 octobre 1818, qui modifient l'Ordonnance du 22 avril 1818 ... (Recueil des Lois 1818, p. 237).

Arrêté du Conseil d'Etat, portant des modifications à l'Ordonnance du 22 avril 1818 portant sur ... du 29 décembre 1819 (Recueil des Lois 1819, p. 335).

Loi sur la Milice, du 26 mars 1824, non suivie d'Ordonnance (Recueil des Lois 1824, p. 41).

Loi sur la Milice du Canton de Genève, du 3 avril 1839 (Recueil des Lois 1839, p. 49).

Règlement du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipement et l'Habillement de la Milice, du 10 février 1840 (Recueil des Lois 1840, p. 18).

Arrêté du Conseil d'Etat, ..., en vertu de divers arrêtés de la Diète, notamment celui du 21 juillet 1840 devenu exécutoire le 15 février 1841, du 5 novembre 1841 (Recueil des Lois 1841, p. 149).

Loi sur la Milice du Canton de Genève, du 9 septembre 1848 (Recueil des Lois 1848, p. 403).

Loi sur la Milice du Canton de Genève, du 5 mai 1852 (Recueil des Lois 1852, p. 336).

Literatur

Jean Boudriot, *Armes à feu françaises, Modèles réglementaires 1717–1836*, Paris, 1961.

Alfred Dufour, *Histoire de Genève*, Collection Que sais-je? No 3210, Paris, 1997.

Jean Dunant, *Les 3 000 fusils de l'Empereur (1816)*, Revue de l'Association suisse pour l'étude des Armes et Armures, No 8, novembre 1990, p. 368/383.

Jean Dunant, *Le fusil de chasseur genevois 1819–1845*, Genève, 1988.

Eugène Heer, *Der Neue Stöckel, internationale Lexikon der Büchsenmacher, Feuerwaffenfabrikanten und Armbrustmacher*, 3 Bde., Schwäbisch Hall, 1978, 1979, 1982.

Paul E. Martin, *L'armée fédérale de 1815 à 1914*, 12^e Cahier de l'Histoire militaire de la Suisse, Berne, 1921.

Emile Privat, *Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours*, Genève, 1973.

Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, *Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720*, Dietikon-Zürich, 1998, p. 46/49, 53/54.

Hugo Schneider, *Schweizer Waffenschmiede vom 15. – 20. Jahrhundert*, Zürich, 1976.

Histoire de Genève, de 1798 à 1931, publiée par la SHAG, A. Jullien éd., Genève, 1956.

Dictionnaire historique et biographique suisse, Neuchâtel, 1921/31.

Généalogies genevoises

Louis Sordet, Dictionnaire des familles genevoises, Ms. (AEG).

LES ARMES A FEU DE LA MILICE GENEVOISE PORTANT LA PLAQUETTE «PRIX DU GOUVERNEMENT»

Jean Dunant

Les amateurs et collectionneurs d'armes anciennes rencontrent ici et là des fusils d'infanterie et des pistolets de cavalerie à silex, porteurs d'une plaquette d'argent sur laquelle ont été gravées les armes du Canton de Genève, surmontées d'une banderole où se lit en lettres capitales «PRIX DU GOUVERNEMENT» et au-dessous dans un petit cartouche ovale et horizontal, le millésime «1819» ou autre.

Il s'agit presque toujours d'un fusil d'infanterie des modèles français de 1777 corrigé An 9, 1816 et 1822 introduits par le Règlement militaire général pour la Confédération suisse de 1817, frappé au tonnerre de l'écusson de l'arsenal de Genève avec un numéro matricule et dans un bon état de conservation.

La plaquette de forme ovale a été incrustée au milieu de la joue droite de la crosse dans son axe vertical. Elle y est maintenue par deux vis dans sa plus grande largeur. Le millésime, parfois, n'a pas été gravé ou bien a été effacé. Lorsque le fusil a eu sa crosse frappée de la marque d'origine, ronde, de la manufacture française d'Etat au plein milieu de la crosse, la plaquette est reportée plus haut.

La première série de plaquettes (type A, voir p. 39) fournie en 1819 faite à la main et gravée a été produite dans les ateliers des prisons¹. Le décor du type A repris par un graveur encore inconnu a été utilisé pour la confection d'un coin qui servit à partir de 1820 pour la fabrication des plaquettes type B (voir p. 30)². Les plaquettes embouties demandent encore du travail au burin, pour graver la date au bas de l'écusson genevois. Les plaquettes du type B sont faciles à reconnaître parce que les deux «N» du mot «GOUVERNEMENT» sont représentées à l'envers (type B, voir p. 39/40) à cause du coin mal gravé. Les exemples connus datent de 1820, 1821, 1825 (voir p. 92/93), 1837, 1840 et 1841³.

Il semble qu'on se servit pendant encore peu de temps d'un autre coin pour la frappe d'une plaquette type C où le mot «GOUVERNEMENT» a été écrit correctement et dont le décor diffère en général un peu du décor B. Nous connaissons actuellement seulement deux fusils décorés d'une plaquette type

C – pour une raison inconnue elle n’a pas remplacé le type B avec son inscription erronée (type C, voir p. 39/40).

Les chasseurs à cheval de la milice genevoise ayant toujours été armés d’une paire de pistolets de cavalerie, leurs armes de poing sont marquées du numéro de la paire en plus du poinçon de l’arsenal. La plaquette est incrustée sur le côté gauche de la monture, sur le plat de la contre-platine, à la hauteur de la détente. Faute de place elle est plus petite soit de la forme d’un écu à trois pointes, type D, soit de la forme ovale, types E et F. Du premier type D (voir p. 41) deux plaquettes datées 1823 fixées sur des pistolets à silex modèles français An 13 adopté comme ordonnance suisse 1817 sont répertoriés⁴. La cavalerie genevoise a reçu la première paire de pistolets prix de tir en 1820 par suite d’une résolution du Conseil militaire du 30 juillet 1819⁵. On trouve le deuxième type E sur des pistolets liégeois modèle français 1822 acquis par l’arsenal en 1834 (voir p. 41). Sur des pistolets liégeois du même achat de 1834 on applique aussi la plaquette type F, la seule sans cartouche pour y graver le millésime (voir p. 42/43). La plaquette type D pour pistolets est fixée par une vis centrale et les types E et F par deux vis aux extrémités de l’axe horizontal.

Aucune étude n’existe à notre connaissance sur ces marques de distinction de tir aux armes de guerre à l’exception de nos deux petites contributions à ce sujet en 1995 et 1996⁶.

Quelques musées militaires suisses, Morges, Colombier, Genève, présentent de telles armes dans leurs vitrines. Par exemple, le Musée militaire genevois avec un grenadier de la réserve cantonale armé d’un fusil avec une plaquette sans date.

Il ne nous reste plus qu’à retourner aux sources en consultant les dépôts militaires des archives pour tenter de savoir ce qu’il en a été.

Tout d’abord voyons ce que prescrivent les lois d’organisation militaire.

Le «Règlement militaire général pour la Confédération suisse du 20 août 1817»⁷ ne fait pas allusion au tir des armes individuelles à l’exception de l’article 91: ...«Le tir à la cible [sic] des carabiniers et des chasseurs doit être particulièrement encouragé et favorisé».

La «loi [cantonale] sur la milice du 14 février 1818»⁸ réorganise cette milice qui avait été créée sur un pied provisoire dès l’été 1814 pour lui appliquer les prescriptions du règlement militaire fédéral de 1817. Nous transcrivons les quatre articles suivants de sa Section V, de l’Instruction et des Revues:

«Art. 128 – L’artillerie sera tenue, chaque année, à dix-huit exercices ou revues, dont trois au fusil, et un ou plusieurs au tir du canon.

Art. 130 – L’infanterie de la milice sera tenue à quatorze exercices ou revues par année, dont l’un au moins sera un exercice à feu.

Art. 131 – Outre les exercices déterminés ci-dessus, les chasseurs et voltigeurs auront, chaque année, trois exercices au tir; le reste de l’infanterie en aura un.

Art. 133 – L’Etat fournira les cartouches pour les exercices à feu.

Art. 135 – Le nombre des exercices et revues, fixé dans la présente section, sera regardé comme un maximum, que le Conseil d’Etat pourra diminuer, s’il le juge convenable».

En vertu des articles cités ci-dessus, dès 1819, le Conseil d'Etat arrête au début de l'année la liste et le calendrier des exercices (y compris les tirs) et des revues de la milice. Toutes les compagnies du contingent fédéral sont mises sur pied chaque année pour l'instruction, ce qui n'est pas le cas de celles de la réserve cantonale.

Alors que les premiers «tirages» de 1819 ont déjà commencé, le syndic de la Garde Falquet⁹, en sa qualité de chef des forces militaires du Canton et de président du Conseil militaire, propose au Conseil d'Etat lors de sa séance du 9 juin 1819¹⁰ de demander au Conseil militaire s'il ne conviendrait pas que l'Etat accorde à chaque compagnie de la milice une somme pour les prix du tir prescrit par la loi. En réponse, le Conseil militaire¹¹ reconnaît le 11 juin, qu'il y a de fortes convenances pour soutenir et augmenter le zèle de la milice et qu'il y aurait lieu d'acheter 40 fusils de munition pour prix aux 40 compagnies. Ce que le Conseil d'Etat adopte le 14 juin. La garde soldée de 381 hommes selon la loi du 1^{er} février 1819 composée à cette époque de quatre compagnies, une de gendarmerie, une d'artillerie et deux de fusiliers n'eut pas droit à ces tirs à prix.

Etant une troupe professionnelle, le tir lui était connu. La milice, nouvelle troupe, devait apprendre à se servir de son arme individuelle.

On voit ainsi chaque année l'Inspecteur de la milice donner au Garde d'artillerie, soit le directeur de l'arsenal, l'ordre de remettre à l'armurier de l'Etat Jean Jacques Rebsamen (1777–1847) le nombre approprié de fusils, mousquetons et pistolets. L'armurier va les mettre dans le meilleur état, brunissant les canons, polissant les pièces métalliques, ponçant les montures et fixant une bretelle neuve. Les fusils seront remis aux lauréats avec une baïonnette du numéro matricule de l'arme et un fourreau neuf.

La nouvelle «loi sur la milice du 26 mars 1824»¹² confirme sans modification les tirs annuels.

Ces tirs se poursuivront jusqu'à l'année 1833 incluse. Dès 1834 ils seront réduits au tiers parce que le Conseil d'Etat restreindra les périodes d'instruction à cause de nombreuses mises sur pied dues aux événements.

La «loi sur la milice du 3 avril 1839»¹³, d'ailleurs, en a supprimé l'obligation. Après 1841 en raison de l'introduction définitive du système à percussion par la Confédération le 2 décembre 1841 le tirage doté des prix du gouvernement a été abandonné¹⁴.

Les plaquettes

Les plaquettes d'argent, fixées par l'armurier Rebsamen sur les armes de prix d'honneur, ne l'ont pas été à la suite d'un arrêté ou d'une décision du Conseil d'Etat ou du Conseil militaire. Elles ne sont pas désignées par un quelconque acte officiel. Nous n'avons pu savoir qui avait décidé de leur attribuer cette marque d'honneur.

Après les premières plaquettes type A de 1819 faites et gravées à la main, les fusils prix de tir, peut-être aussi les mousquetons et les carabines, ont été décorés entre 1819 et 1841 du même genre de plaquette type B produit à l'aide d'un coin avec des millésimes gravés. Jusqu'à présent nous n'avons malheu-

reusement pas trouvé des mousquetons ou des carabines ornés d'une plaquette. Il est aussi incertain si on a toujours utilisé des plaquettes avec millésime gravé. Certaines armes prix de tir l'ont effacé, sans doute parce que son titulaire l'a revendue en voulant empêcher une identification! A de nombreuses reprises l'arsenal a racheté et lui-même revendu des armes de prix.

Le tableau (voir p. 31) que nous avons dressé d'après les registres de l'arsenal montre l'attribution par ces tirs annuels de 1819–1841 de 735 fusils, 17 mousquetons, 70 pistolets et 4 carabines, au total 826 armes à feu pendant 23 années.

Il est dans l'ordre des choses que les fusils d'infanterie de prix aient été attribués aux compagnies d'infanterie, d'artillerie et du train, les pistolets à la demi-compagnie des chasseurs à cheval et les artilleurs montés. Une intervention du lieutenant-colonel Joseph Pinon (1775–1839), commissaire militaire, aide à éclaircir le genre de distribution. En réponse à une demande de Pinon le Conseil a pris le 30 juillet 1819 la décision de donner des «fusils» au train et des pistolets aux chasseurs à cheval¹⁵. A cette époque l'artillerie et le train monté ont été en général armés d'une arme blanche et parfois en plus



Coin pour frapper des plaquettes prix de tir, type B, Genève 1820–1841.

Matière acier
Dimensions 67 x 89 x 18,5 mm
Poids 646 g
L'illustration correspond aux dimensions originales
(Collection privée)



Plaquette pour un fusil, type B, prix du gouvernement de Genève.

Matière argent frappé et gravée
Dimensions 35 x 44 mm
L'illustration correspond aux dimensions originales
(Collection privée)

Armes à silex, prix à la Milice 1819–1841
Steinschlosswaffen als Preise für die Miliz, 1819–1841

Année <i>Jahr</i>	Date de l'écriture <i>Datum des Eintrages</i>	Fusils d'infanterie <i>Infanterie- Gewehre</i>	Mousquetons <i>Karabiner</i>	Pistolets de cavalerie <i>Kavallerie- pistolen</i>	Carabines <i>Stutzer</i>
1819	15 juin				
	16 sept	38	1	–	–
1820	20 mai	39	1	2	–
1821	8 sept.	40	1	2	–
1822	19 juillet	40	1	2	–
1823	10 mai	40	1	2	–
1824	24 juin	39	1	4	–
1825	28 mai	41	1	4	–
1826	1 ^{er} mai	40	1	4	–
1827	12 mai	40	1	4	1
1828	14 juin	40	1	4	1
1829	3 mai	40	1	4	1
1830	28 avril	41	1	4	–
1831	28 juin	41	1	2	1
1832	27 juin	48	1	4	–
1833	2 mai				
	13 juin	43	1	–	–
1834	20 mai	13	–	4	–
1835	5 juin	17	–	4	–
1836	30 mai	18	1	4	–
1837	9 mai	18	–	4	–
1838	30 mai	18	–	4	–
1839	fin mai	15	1	4	–
1840	30 juin	11	–	2	–
1841	4 juin	15	–	2	–
Total		735	17	70	4

d'une arme à feu soit pistolet ou mousqueton. Nous avons aussi connaissance que le mousqueton normalement attribué à la cavalerie à partir du 22 avril 1818 suite d'une ordonnance du Conseil d'Etat a été cédé aux sapeurs attachés aux bataillons d'infanterie et aux compagnies d'artillerie. Alors il est bien possible que les mousquetons prix de tir (seulement un par an) aient été destinés aux sapeurs.

Les quatre carabines furent remises à la suite de réclamations répétées de la compagnie des arquebusiers du bataillon d'artillerie, lesquels étaient armés individuellement de carabines. Au commencement du 19^e siècle à Genève les arquebusiers avec leurs carabines souvent lourdes servaient encore à la défense des enceintes et murailles, c'est pourquoi ils firent partie du bataillon d'artillerie. Il semble que toutes les carabines et mousquetons décorés d'une plaquette prix de tir ont disparu.

Il serait intéressant de connaître plus de plaquettes pour mieux situer et dater les types et variantes. Le tableau des plaquettes (voir p. 39/42) représente plutôt une base de départ. Et si l'on voulait entreprendre la recherche méthodique des traces comptables de leur confection, il n'est pas du tout certain de les retrouver pour chaque année. Le nombre actuellement connu de ces armes à plaquette est très limité, l'auteur en connaît environ une douzaine et des plaquettes prix de tir détachées pas même une douzaine.

Résumons

Les autorités militaires organisent dès 1818–1819 la nouvelle milice cantonale en vue de la rendre conforme aux directives du règlement militaire fédéral de 1817. Tout est à apprendre, Genève venant de subir 15 ans d'annexion à la France.

Un tirage dans chaque compagnie de la milice vient couronner les périodes d'instruction annuelle. Les miliciens sont pleins de zèle. Un prix d'honneur attribué à l'auteur du meilleur coup vient de 1819–1841 le récompenser. Récompense qui a tout son prix puisque chaque milicien doit acquérir à ses frais l'armement individuel, une partie de l'équipement et de l'uniforme.

Que représente ce prix en rapport avec l'instruction au tir du milicien?

Rappelons que le fusil de munition n'est pas une arme de défense individuelle, mais l'arme tactique de l'infanterie agissant par ses feux de salve. C'est la rapidité des salves qui compte¹⁶.

Observons que le tir avec une arme à canon lisse, dépourvue de cran de mire et tirant un projectile rond, peu serré par le canon, n'a de précision qu'à courte portée.

Les documents consultés n'indiquent ni le type de cible, ni la distance de ce tir, ni les autres règles du tirage. Les noms des lauréats n'ont pas été recueillis.

En se disputant le prix de ce tirage, les miliciens ont démontré avoir acquis l'usage de leur arme.

Notes

1. AEG, Fin. P. 216, 1819, 219 II c.4. Jean Dunant, Comment faire voir les armes des anciennes milices genevoises?, Le Brécaillon, No 17, 1995, p. 40, Note 3.
Jean L. Martin, Les médailles de tir suisses, Die Schützenmedaillen der Schweiz, Le medaglie di tiro della Svizzera, Swiss shooting medals, Lausanne, 1972, p. 75, No 262.
2. Annuaire numismatique suisse, publié par Paul-Ch. Stroehlin, 1^{re} année, Genève, 1894, p. 219, No 383, «Tir militaire des milices 1820. – Plaque gravée pour fusil donné en prix. PRIX DU GOUVERNEMENT. Ecusson genevois sur lauriers. En dessous dans un cartouche 1820. En partie frappé; le reste gravé à la main. Ovale. 0.036 x 0.044. Unique.»
3. Annuaire numismatique suisse, publié par Paul-Ch. Stroehlin, 1^{re} année, Genève, 1894, p. 219/220, Nos 383/387.
4. Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720, Dietikon-Zürich, 1998, p. 47.
5. Reinhart/Meier l.c., p. 47.
6. Jean Dunant, Comment faire voir les armes des anciennes milices genevoises?, Le Brécaillon No 17, 1995, p. 36/40.
Jean Dunant, Au musée militaire vaudois de Morges un autre fusil genevois de la Restauration, Le Brécaillon No 18, 1996, p. 17/20.
7. Recueil des Lois ..., année 1820, p. 1. Allgemeines Militär-Reglement für die Eidgenossenschaft von 1817, Zürich 1818, S. 93, Art 91... «besonders soll das Zielschiessen der Scharfschützen und Jäger durch schickliche Aufmunterung befördert werden.»
8. Recueil des Lois ..., année 1818, p. 24.
9. Jean Louis Falquet, membre du Gouvernement provisoire de la Restauration, conseiller et secrétaire d'État 1814. Syndic 1817, 1819, premier syndic 1823, premier député à la Diète de Berne, 1820.
10. AEG, RC 323, p. 511, 544.
11. AEG, Mil. A 14, pp. 400, 404, 425, 428, 430.
12. Recueil des Lois ..., année 1824, p. 41.
13. Recueil des Lois ..., année 1839, p. 49.
14. Reinhart/Meier l.c., p. 56.
15. Reinhart/Meier l.c., p. 47.
16. B. P. Hughes, Feuerwaffen Einsatz und Wirkung, 1630–1850, Thun, 1980, S. 26/29. Traduit de l'anglais en français par le Colonel Reichel: La puissance de feu, 1630–1850, Lausanne, 1976, p. 10/13, 26/29.

HANDFEUERWAFFEN IN DER GENFER MILIZ MIT DER PLAKETTE «PRIX DU GOUVERNEMENT»

Jean Dunant

(Übersetzung: J. A. Meier)

Sammler und Liebhaber antiker Waffen stossen hie und da auf Steinschlossgewehre oder Pistolen mit einer geprägten und gravierten Silberplakette, welche das Genferwappen und die Beschriftung «PRIX DU GOUVERNEMENT» zeigt; dazu erscheint in manchen Fällen eine Jahrzahl, z. B. 1819 in einer kleinen, separaten Kartusche.

Im allgemeinen handelt es sich bei diesen Waffen um Infanteriegewehre gemäss französischem Modell 1777 corrigé An 9, 1816 oder 1822, wie sie die eidgenössische Ordonnanz von 1817 zur Verwendung empfahl. Die Laufkammern dieser Waffen von meist guter Qualität und Erhaltung wurden mit dem Genfer Kantonsschlag und einer Waffen-Kontrollnummer gezeichnet.

Die vertikal eingelassene Silberplakette von ovaler Form hatte man auf der rechten Kolbenkappe in der Mitte mit zwei kleinen Schrauben befestigt. In manchen Fällen fehlt die Jahreszahl in der dafür reservierten Kartusche. Dabei ist nicht immer mit Sicherheit festzustellen, ob die Zahl nie angebracht oder zu einem späteren Zeitpunkt entfernt worden ist. Wenn auf der für die Plakette vorgesehenen, rechten Kolbenseite die für die Herstellung der Waffe verantwortliche Manufaktur bereits ihren Stempel eingeschlagen hatte, so wurde die Plakette darüber angebracht.

Die erste 1819 entstandene, handgravierte Plakettenserie (Typ A, vgl. S. 39) lieferten die Werkstätten des Genfer Gefängnisses¹. Der Dekor A wurde von einem noch nicht identifizierten Graveur, möglicherweise dem für Genf tätigen P. Hoyer, zur Herstellung einer Matrice verwendet, die seit 1820 zum Stanzen von Plakettenrohlingen vom Typ B diente (Vgl. S. 30)². Mit dem Stichel gravierte man anschliessend die Jahrzahl unterhalb des Genferwappens und verbesserte die Konturen des gestanzten Dekors. Die Plaketten des Typs B lassen sich mühelos identifizieren, weil die beiden Buchstaben «N» des Wortes «GOUVERNEMENT» infolge eines Graveurfehlers seitenverkehrt wiedergegeben werden (Typ B, vgl. S. 39/40). Die bekannten Plakettenbeispiele Typ B sind 1820, 1821, 1825, 1837, 1840 und 1841 datiert³.

Anscheinend wurde während einer gewissen Zeit eine weitere Matrice benützt, die zur Fabrikation von Typ C diente, (Vgl. S. 39/40). Beim Typ C

wird das Wort «GOUVERNEMENT», vor allem die beiden «N», korrekt wiedergegeben! Wir kennen zur Zeit nur einige wenige Waffen mit Plaketten vom Typ C. Aus unbekannten Gründen verwendete man sie nicht als Ersatz für den fehlerhaften Plakettyp B.

Die berittenen Jäger der Genfer Miliz waren zu jener Zeit mit einem Paar Steinschlosspistolen bewaffnet, wobei beide Waffen als Sattelpaar jeweils die gleichen Kontrollnummern sowie Kantonsschläge aufweisen. Bei Pistolen wurde die Plakette auf der Schlossgegensseite neben dem Seitenblech, auf der Höhe des Abzugs befestigt. Weil der Platz im Vergleich zu Gewehren beschränkt war, verwendete man kleinere, spitzschildförmige (Typ D, Vgl. S. 41) oder ovale (Typ E und F, Vgl. S. 41/42) Plaketten, die einfach oder doppelt verschraubt wurden⁴. Auf dem nach 1834 für Pistolen verwendeten Plakettyp F wurde auf die Möglichkeit einer Jahrzahlgravur verzichtet (Vgl. S. 41/42).

Unseres Wissens existiert keine eingehendere Untersuchung über die mit Genferplaketten versehenen Militärwaffen, abgesehen von zwei kleinen Beiträgen, die ich in den Jahren 1995 und 1996 verfasste⁵. Auch in offiziellen Publikationen finden sich keine Hinweise.

Einige schweizerische Militärmuseen wie Morges, Colombier und Genf, zeigen Genfer Waffen dieses Typs in ihren Ausstellungen. So trifft man im Genfer Militärmuseum auf die Figur eines Grenadiers der Reserve, bewaffnet mit einem Steinschlossgewehr, dessen Plakette jedoch keine Jahreszahl aufweist.

Um die Beweggründe in Erfahrung zu bringen, welche zur Kreation und Verwendung derartiger Plaketten auf Handfeuerwaffen der Genfer Miliz führten, musste ich die noch vorhandenen archivalischen Unterlagen, welche über das Genfer Milizwesen in der 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts Auskunft geben, konsultieren. Vorerst halten wir uns jedoch an die gedruckten eidgenössischen und kantonalen Militärgesetze.

Das «Allgemeine Militär-Reglement für die Schweizerische Eidgenossenschaft von 1817» nimmt nur in Art. 91 in sehr allgemein gehaltenen Wendungen Bezug auf das übungsmässige Schiessen mit Handfeuerwaffen: ...«besonders soll das Zielschiessen der Scharfschützen und Jäger durch schickliche Aufmunterung befördert werden»⁶.

Das Genferische Militärgesetz vom 14. Februar 1818 ermöglichte in Übereinstimmung mit dem eidgenössischen Reglement von 1817 die Reorganisation der kantonalen Truppen, die schon im Sommer 1814 erstmals aufgestellt worden waren⁷. Wir zitieren fünf Artikel, Teil der 5. Sektion über die Instruktion und die Revuen.

Art. 128 – L'artillerie sera tenue, chaque année, à dix-huit exercices ou revues, dont trois au fusil, et un ou plusieurs au tir du canon.

(Die Artillerie hat jährlich an achtzehn Übungen oder Revuen teilzunehmen, davon drei mit der Handfeuerwaffe, eine oder mehrere Übungen sind für das Kanonenschiessen vorgesehen.)

Art. 130 – L'infanterie de la milice sera tenue à quatorze exercices ou revues par année, dont l'un au moins sera un exercice à feu.

(Die Infanterie hat jährlich an vierzehn Übungen oder Revuen teilzunehmen, wobei mindesten eine Übung «à feu», d. h. kriegsmässig mit Übungsmunition durchgeführt werden soll.)

Art. 131 – Outre les exercices déterminés ci-dessus, les chasseurs et voltigeurs auront, chaque année, trois exercices au tir; le reste de l'infanterie en aura un.

(Ausser den bereits erwähnten Übungen müssen die «Chasseurs» und «Voltigeurs» jährlich an drei Schiessübungen, die übrige Infanterie jeweils an einer Schiessübung teilnehmen.)

Art. 133 – L'Etat fournira les cartouches pour les exercices à feu.

(Der Staat liefert die Munition für die kriegsmässigen Übungen.)

Art. 135 – Le nombre des exercices et revues, fixé dans la présente section, sera regardé comme un maximum, que le Conseil d'Etat pourra diminuer, s'il le juge convenable.

(Die Anzahl der in diesem Abschnitt festgesetzten Übungen und Revuen sind als ein Maximum zu betrachten, das vom Staatsrat herabgesetzt werden kann, sofern er dies als angebracht erachtet.)

In Anwendung der zitierten Artikel veröffentlichte der Staatsrat zu Beginn des Jahres den militärischen Kalender, der über Übungen, Revuen und Schiessanlässe der Milizen Auskunft erteilte. Nur die für den eidgenössischen Auszug vorgesehenen Kompanien hatten alljährlich an den Instruktionen etc. teilzunehmen; die kantonalen Reservetruppen waren davon befreit.

1819 nachdem bereits einige militärische Übungen, auch Schiessen stattgefunden hatten, unterbreitete der Syndic de la Garde, Jean Louis Falquet⁸, in seiner Eigenschaft als Chef der kantonalen Miliz und Präsident des Militärarrates anlässlich einer Sitzung des Staatsrates vom 9. Juni 1819 seinen Kollegen einen Vorschlag. Falquet empfahl, jeder Milizkompanie, welche an den gesetzlich vorgeschrieben Schiessen teilnahm, einen Geldbetrag zukommen zu lassen, der für Preise zu verwenden sei⁹. Bereits am 11. Juni äusserte sich der Militärarrat in erster Instanz positiv zum Vorhaben, den Eifer der Miliz zu stützen und zu fördern, und schlug daher vor, jeweils 40 Infanteriegewehre anzukaufen und den vierzig Kompanien als Preise zur Verfügung zu stellen¹⁰. Diesem Antrag entsprach der Staatsrat am 14. Juni 1819.

Seit diesem Beschluss ersuchte der Inspektor der Miliz alljährlich den Zeughausdirektor, dem für das Zeughaus tätigen Büchsenmacher Jean Jacques Rebsamen (1777–1847) die benötigte Anzahl von Gewehren, Karabinern und Pistolen zukommen zu lassen. Rebsamen revidierte und reinigte die mit einem Kantonsschlag und einer Waffennummer gezeichneten Waffen, welche, mit neuen Gewehrriemen und Bajonetten versehen, den Gewinnern ausgehändigt wurden.

Das Militärgesetz vom 26. März 1824 bestätigte ohne Abstriche die jährliche Schiesspflicht für Auszügereinheiten¹¹. Diese Einrichtung blieb bis und mit 1833 in ungeschmälerter Form erhalten. Im Gefolge von mehreren eidgenössischen Truppenaufgeboten, an welchen Genf aktiv teilnahm, reduzierte der Staatsrat 1834 die militärischen Schiessübungen um ein Drittel, was sich auch auf die Abgabe von Preiswaffen auswirkte. Das Militärgesetz vom 3. April 1839 hob das Schiessobligatorium auf¹². Nach 1841 wurde im Vorfeld der Einführung des Perkussionssystems für Handfeuerwaffen auf eidgenössischer Ebene die Abgabe von Steinschloss-Preiswaffen definitiv eingestellt.

Die Plaketten

Zu den von Zeugwart Rebsamen angebrachten Silberplaketten liess sich keine entsprechende Verfügung des Staats- oder Militärrates finden. Wir wissen daher nicht, welcher Initiative wir das Anbringen dieser Plakette mit Auszeichnungscharakter verdanken. Es waren vermutlich übergeordnete Instanzen, welche die Plaketten bei einem Graveur bestellten und Rebsamen zukommen liessen. Für die Existenz von Plaketten ohne Jahresangabe gibt es mehrere Erklärungen. So fehlt beispielsweise auf einigen Preiswaffen mit Mustercharakter, welche im Zeughaus blieben und nicht zur Abgabe vorgesehen waren, die Jahrzahl. Es ist auch in Erwägung zu ziehen, dass das nachträgliche Gravieren der geprägten Plaketten möglicherweise nicht konsequent gehandhabt wurde. Nichtgravierte Waffen konnten erneut als Preis verwendet werden; sie liessen sich auch vom jeweiligen Gewinner leichter verkaufen.

Der Tabelle (Vgl. Seite 31) mit den von 1819–1841 vom Zeughaus zur Verwendung als Schützenpreise abgegebenen Waffen ist zu entnehmen, dass es sich um 735 Infanteriegewehre, 17 Karabiner, 70 Pistolen und 4 Stutzer handelte; im Verlauf von 23 Jahren insgesamt 826 Waffen. Die Preiswaffen erhielten in erster Linie Angehörige der Infanterie, Artillerie und des Train (735 Gewehre), von geringerer Bedeutung waren die berittenen Jäger mit 70 Pistolen. In der Ordonnanz vom 22. April 1818 des Genfer Staatsrates, welche die Bewaffnung, Ausrüstung und Uniformierung der Miliz regelte, werden «Mousquetons» (Steinschlosskarabiner, franz. Mod. An 9, Kavallerie) als Bewaffnung der Bataillonszimmerleute und Sappeure der Artilleriekompanien erwähnt. Der alljährlich als Schützenpreis zur Verfügung gestellte Karabiner dürfte für die Sappeure bestimmt gewesen sein. Ebenso wie die vier in den Jahren 1827–1831 abgegebenen Preisstutzer, über deren Verbleib wir nichts in Erfahrung bringen konnten, bedürfen die Preis-Mousquetons noch einer eingehenderen Untersuchung.

Eswäre von Interesse, die Hersteller und Graveure dieser Plaketten in Erfahrung zu bringen. Wurden sie von 1819–1841 in gleichbleibender Form, ohne Unterbrüche oder nur im Verlauf zeitlich begrenzter Perioden verwendet? Reizvoll wäre auch eine Aufstellung bekannter Plakettentypen. Leider sind wir noch nicht in der Lage, diese und andere Fragen schlüssig zu beantworten, zumal die Zahl der zur Zeit bekannten Preiswaffen sich nur auf ein gutes Dutzend, die Zahl loser Plaketten sich auf weniger als ein Dutzend, beläuft. Für eine methodische Untersuchung wären Belegsexemplare vonnöten, die den ganzen Zeitraum von 1819–1841 abdecken würden. Die Rekonstruktion einer derartigen Reihe dürfte aus grundsätzlichen Erwägungen nicht mehr möglich sein.

Zusammenfassung

Nach 15 Jahren unter französischer Herrschaft (1798–1813) und der Aufnahme in die Eidgenossenschaft als 22. Kanton im Jahre 1815 versuchte Genf erneut, seine Miliz zu reorganisieren. Die Grundlage bildete das kantonale Gesetz über die Organisation der Miliz von 1818. Kompanienweise ausgetragene Schiesswettkämpfe bildeten den Höhepunkt der jährlich von den Trup-

pen zu absolvierenden Übungen. Als Preis winkte den besten Schützen seit 1819 eine Schusswaffe. Diese Waffen waren begehrt, weil der dienstpflichtige Genfer Bürger für die Kosten von Uniform, Ausrüstung und Bewaffnung selbst aufzukommen hatte.

Welcher Stellenwert kommt den Schusswaffen, damit auch den Schiessübungen, im Rahmen der Genfer Milizen zu? Das damals gebräuchliche, grosskalibrige Infanteriegewehr eignete sich nicht für individuelle Aktionen eines Einzelnen. Die Hauptwaffe der Infanterie konnte nur im Verband, beim Abfeuern von Salven, ihre taktischen Vorzüge entwickeln. Es war die geschwinde Folge der Salven, die vor allem zählte. Präzision und Schussweite dieser glattläufigen, grosskalibrigen Waffen, ohne Visier und Korn, waren sehr begrenzt¹³. Die konsultierten zeitgenössischen Genferquellen geben keinen Aufschluss über die Distanz dieser Schiessen, die Beschaffenheit der Scheiben, noch die übrigen geltenden Bedingungen. Auch die Namen der Gewinner von Preiswaffen scheinen nicht festgehalten worden zu sein. Zweifellos mussten Angehörige der Miliz bei ihrem Vorhaben, eine Preiswaffe zu gewinnen, eine gewisse Befähigung unter Beweis stellen.

Anmerkungen

1. Jean Dunant, Comment faire voir les armes des anciennes milices genevoises?, Le Brécaillon No 17, 1995, S. 40, note 3.
2. Pierre Isaac Hoyer, geb. in Lausanne am 11. 8. 1763, gest. in Genf am 8. 7. 1829, Graveur und Stempelschneider, lieferte dem Genfer Zeughaus am 17. 6. 1815 eine Punze mit dem Genferwappen zum Zeichnen der Gewehrläufe (AEG, FIN. P [1815] 186). Von ihm stammen die Prägestöcke für die Genfer Münze um 1817. Es ist daher anzunehmen, dass er 1820 auch die Matrize für die Preisplaketten gravierte.
Carl Brun, Schweizerisches Künstlerlexikon, Frauenfeld, 1917, Bd. 4, S. 229.
3. Annuaire numismatique suisse, publié par Paul-Ch. Stroehlin, 1^{re} année, Genève, 1894, S. 219/220, Nos 383/387.
4. Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720, Dietikon-Zürich, 1998, S. 46/49, 53/54.
5. Jean Dunant, Comment faire voir les armes des anciennes milices genevoises?, Le Brécaillon No 17, 1995, S. 36/40.
Jean Dunant, Au musée militaire vaudois de Morges un autre fusil genevois de la Restauration, Le Brécaillon No 18, 1996, S. 17/20.
6. Recueil des Lois ..., année 1820, S. 1.
Allgemeines Militär-Reglement für die Eidgenossenschaft von 1817, Zürich, 1818, S. 93.
7. Recueil des Lois ..., année 1818, S. 24.
8. Jean Louis Falquet, membre du Gouvernement provisoire de la Restauration, conseiller et secrétaire d'État 1814; syndic 1817, 1819; premier syndic 1823; premier député à la Diète de Berne, 1820.
9. AEG, RC 323, S. 511, 544.
10. AEG, Mil. A 14, S. 400, 404, 425, 428, 430.
11. Recueil des Lois ..., année 1824, S. 41.
12. Ibid., année 1839, S. 49.
13. B. P. Hughes, Feuerwaffen Einsatz und Wirkung, 1630–1850, Thun, 1980, S. 26/29.

Tableau des plaquettes des fusils et pistolets de prix de tirs militaires des milices genevoises, 1819–1841

*Plaketten auf Gewehren und Pistolen,
Schützenpreise für die Genfer Miliz, 1819–1841*

Plaquettes des fusils/*Gewehrplaketten*



1.



2.

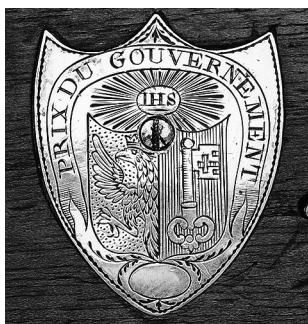


3.

1. 1819	(Musée militaire vaudois, Morges, MMV AF 814, voir p. 86/87)
Matière	argent
Forme	ovale
Dimensions	33 x 42 mm
Fixation	deux vis (extrémités de l'axe horizontal)
Décor A	gravé Ecu genevois surmonté d'un bandeau portant l'inscription PRIX DU GOUVERNEMENT. L'écu est placé entre deux branches de laurier. Dans un petit cartouche ovale et horizontal en dessous de l'écu est gravé le millésime 1819.
Remarques	A présent nous avons eu connaissance d'un fusil avec une plaquette 1819 et en plus d'une plaquette détachée. Jean Dunant, Comment faire voir les armes des anciennes milices genevoises? Le Brécaillon No 17, 1995, p. 36/40. Jean L. Martin, Les médailles de tir suisses, Die Schützenmedaillen der Schweiz, Le medaglie di tiro della Svizzera, Swiss shooting medals, Lausanne, 1972, p. 75, No 262.

2. 1825	(Collection privée, voir p. 92/93)
Matière	argent
Forme	ovale
Dimensions	35 x 49 mm
Fixation	deux vis (extrémités de l'axe horizontal)
Décor B	embouti/estampé et gravé Ecu genevois surmonté d'un bandeau portant l'inscription PRIX DU GOUVERNEMENT . L'écu est placé entre deux branches de laurier. Dans un petit cartouche ovale et horizontal au-dessous de l'écu est gravé le millésime 1825.
Remarques	A partir de 1820 on a utilisé un coin pour la fabrication des plaquettes (voir illustration, p. 30). Le «N» majuscule se présente inversé à cause de la fausse gravure du coin. La plaquette brute a été ensuite gravée et finie. Des plaquettes type B portant les dates suivantes sont connues: 1820, 1821, 1825, 1837, 1840 et 1841. Annuaire numismatique suisse, publié par Paul-Ch. Stroehlin, 1 ^{re} année, Genève, 1894, p. 219/220, Nos 383/387.
3. –	L'année n'est pas indiquée, probablement effacée (Musée militaire vaudois, Morges, MMV AF 820)
Matière	argent
Forme	ovale
Dimensions	35 x 43 mm
Fixation	deux vis (extrémités de l'axe horizontal)
Décor C	embouti/estampé et gravé Ecu genevois surmonté d'un bandeau portant l'inscription PRIX DU GOUVERNEMENT . L'écu est placé entre deux branches de laurier. Dans un petit cartouche ovale et horizontal au-dessous de l'écu repoli portant auparavant le millésime du prix de tir.
Remarques	Il semble qu'on a utilisé pour peu de temps un coin différent du type B qui reproduisait correctement les deux «N» majuscules du mot «GOUVERNEMENT». Le dessin de cette plaquette type C diffère aussi pour d'autres détails du type B.

Plaquettes des pistolets/*Pistolenplaketten*



4.



5.



6.

4. – L'année n'a pas été gravée, plaquette utilisée après 1820
(Collection privée, voir p. 54/55)
- Matière argent
Forme écusson
Dimensions 23,5 x 29 mm
Fixation une vis (au centre de la plaquette)
Décor **D** gravé
Ecu genevois surmonté d'un bandeau portant l'inscription PRIX DU GOUVERNEMENT. Un petit cartouche au-dessous de l'écu prévu pour l'année du tir, laquelle n'a pas été gravée.
- Remarques Deux plaquettes au décor D sont connues datées 1823. Il s'agit du premier type de plaquette pour les pistolets prix de tir.
- Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, *Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720*, Dietikon-Zürich, 1998, p. 46/47.
5. – L'année n'a pas été gravée, plaquette utilisée après 1834
(Collection privée, voir p. 60/61)
- Matière argent
Forme ovale
Dimensions 20 x 29 mm
Fixation deux vis (extrémités de l'axe horizontal)
Décor **E** gravé
Ecu genevois surmonté de l'inscription PRIX DU GOUVERNEMENT. L'écu est placé entre deux branches fines. Un petit cartouche au-dessous de l'écu prévu pour l'année du tir qui n'a pas été gravée.
- Remarques Une autre plaquette au décor E est connue, pareillement sans date. Les plaquettes type E sont fixées sur des pistolets du modèle français 1822 acquis en 1834 à Liège (voir p. 60/61).

6. –	Plaquette utilisée après 1834. (Collection privée, voir p. 82/83)
Matière	argent
Forme	ovale
Dimensions	22,5 x 17 mm
Fixation	deux vis (extrémités de l'axe horizontal)
Décor F	gravé Ecu genevois surmonté de l'inscription PRIX DU GOUVERNEMENT . L'écu est placé entre deux branches fines.
Remarques	Seule plaquette sans cartouche pour y graver le millésime de prix de tir. Il semble que le troisième et dernier type de plaquette pour pistolets prix de tir fixé sur un pistolet modèle français 1822 acquis en 1834 à Liège était en usage jusqu'en 1841 (voir p. 60/61, 82/83).

Jürg A. Meier

GENFER
ORDONNANZ-SCHUSSWAFFEN
von 1814–1850

LES ARMES À FEU
D'ORDONNANCE
GENEVOISES
de 1814–1850

Jürg A. Meier

Inhaltsverzeichnis

Table des matières

	Seite/Page
Einführung / Introduction	47/51
1. Steinschlosspistole, eidgenössische Ordonnanz 1817, Schützenpreis Pistolet à silex, ordonnance fédérale 1817, prix de tir	54
2. Steinschlosspistole, eidgenössische Ordonnanz 1817, Schützenpreis Pistolet à silex, ordonnance fédérale 1817, prix de tir	60
3. Steinschlosspistole, kantonale Ordonnanz 1824 Pistolet à silex, ordonnance cantonale 1824	64
4. Perkussionspistole, eidgenössische Ordonnanz 1842 Pistolet à percussion, ordonnance fédérale 1842	70
5. Perkussionspistole, kantonale Ordonnanz 1843 Pistolet à percussion, ordonnance cantonale 1843	74
6. Perkussionspistole, eidgenössische Ordonnanz 1817/42 Pistolet à percussion, ordonnance fédérale 1817/42	78
7. Perkussionspistole, kantonale Ordonnanz 1817/47 Pistolet à percussion, ordonnance cantonale 1817/42	82
8. Steinschlossgewehr, eidgenössische Ord. 1817, Schützenpreis 1819 Fusil à silex, ordonnance fédérale 1817, prix de tir 1819	86
9. Steinschlossgewehr, eidgenössische Ord. 1817, Schützenpreis 1825 Fusil à silex, ordonnance fédérale 1817, prix de tir 1825	92
10. Steinschlossgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1817, Schützenpreis Fusil à silex, ordonnance fédérale 1817, prix de tir	96
11. Steinschlosskarabiner, kantonale Ordonnanz 1816 Carabine à silex, ordonnance cantonale 1816	102
12. Steinschlossgewehr mit gezogenem Lauf, kantonale Ordonnanz 1819 Fusil à silex au canon rayé, ordonnance cantonale 1819	108
13. Perkussionsgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1842 Fusil à percussion, ordonnance fédérale 1842	120
14. Perkussionsgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1817/42 Fusil à percussion, ordonnance fédérale 1817/42	124
15. Perkussionskarabiner, kantonale Ordonnanz 1816/47 Carabine à percussion, ordonnance cantonale 1816/47	128
16. Perkussionsgewehr, kantonale Ordonnanz 1819/47 Fusil à percussion, ordonnance cantonale 1819/47	132
Nachwort / Epilogue	137/143

Einführung

Modellbezeichnungen mit Jahresangaben bürgerten sich für militärische Handfeuerwaffen erst im Verlauf des 18. Jahrhunderts ein. Uniforme Bekleidung und Bewaffnung erforderten entsprechende Reglementierungen. Die im 18. Jahrhundert auf dem europäischen Kontinent führenden Staaten z. B. Frankreich, Preussen oder Habsburg-Österreich, bemühten sich, ihre Truppen vermehrt mit möglichst einheitlichen Handfeuerwaffen auszurüsten¹. Um die angestrebte Gleichförmigkeit vor allem in technisch-qualitativer Hinsicht sicher zu stellen, waren schriftliche Spezifikationen, in zunehmendem Masse Zeichnungen und Pläne notwendig. Bei der Beschaffung von Handfeuerwaffen wurde jedoch weiterhin hauptsächlich auf Musterwaffen abgestellt, welche von den zuständigen Instanzen genehmigt worden waren und den Herstellern als Vorlage dienten. Vor allem das zentralistische Frankreich war in der Lage, einheitlichen Waffensystemen wie dem «Système 1777», unterstützt von den königlichen Waffenmanufakturen von St. Etienne, Charleville, Maubeuge und Tulle, zum Durchbruch zu verhelfen². Die modellmässige Einordnung von französischen Militärhandfeuerwaffen bereitet denn auch dem Waffenhistoriker oder Sammler weit weniger Mühe als die Anwendung des Modellbegriffs bei den Waffen der Genfer Miliz. Das Problem der Modell- oder Ordonnanzbezeichnung stellt sich in der Schweiz für die Bewaffnung der kantonalen Milizen bis 1874 ganz allgemein³.

Mit der eidgenössischen Militärorganisation vom 13. November 1874 ging die Vorsorge und Kontrolle für die gesetzlich vorgeschriebene Mannschaftsbewaffnung vollumfänglich von den Kantonen an den Bund über. Es soll in diesem Zusammenhang daran erinnert werden, dass Bern erst nach 1874 auf seine «Eigentumsgewehre» verzichtete, gleichermassen wie Luzern, welches 1877 die Liegenschaftsbesitzer von der Pflicht, ein «Hausgewehr» zu erwerben und aufzubewahren, entband⁴. «Eigentumswaffen» und «Hausgewehre» hatten zur Bewaffnung der Landwehr gedient; entsprechende Kompetenzen waren mit der eidgenössischen Militärorganisation von 1850 bei den Kantonen geblieben.

Um die Ankäufe von militärischen Handfeuerwaffen und deren Verwendung im Kanton Genf in den Jahren 1814–1852 mittels Ordonnanz- oder Modellbezeichnungen besser strukturieren zu können und praktikable Voraussetzungen für den Umgang mit den einzelnen Waffentypen zu schaffen, erwies sich die Kreation von neuen Ordonnanz- und Modellbezeichnungen als vorteilhaft. Die für Genfer Ordonnanzwaffen geltenden Kriterien sollen anhand einiger weniger Beispiele dargelegt werden.

Obschon es sich bei den in Genf nach 1817 als Infanteriebewaffnung verwendeten Gewehren entweder um eine Waffe nach französischem Mod. 1777

corr. An 9, Mod. 1816 oder 1822 handelt, werden diese, von den eidgenössischen Militärbehörden autorisiert, als eidg. Ordonnanz 1817 bezeichnet. In der Art eines Sammelbegriffs bot die eidgenössische Ordonnanz 1817 trotz gewissen präziseren Vorgaben Raum für eine tolerierbare Vielfalt im Einzelnen. Anders liegt der Fall bei der Genfer Version des Järgergewehrs mit gezogenem Lauf, welches sich ganz wesentlich vom eidg. Järgergewehr Ord. 1817 unterscheidet⁵. Das eidg. Reglement 1817 liefert unter § 63 zum Järgergewehr als einzige Handfeuerwaffe eine detailliertere Beschreibung. Dennoch klassierte Oberstleutnant Rudolf Schmidt anlässlich der Inventarisierung der eidg. Handfeuerwaffen-Modellsammlung 1885 das Järgergewehr als Ordonnanz 1818⁶. Weil Genf in eigener Regie ein Järgergewehr entwickelte und das Musterexemplar 1819 durch den Conseil militaire genehmigt wurde, rechtfertigt sich für diesen Waffentyp die Bezeichnung «Järgergewehr kant. Ord. 1819, Genf».

Nur in wenigen Fällen besitzen wir Kenntnis von der Genehmigung einer Musterwaffe, noch seltener überdauerten diese den Lauf der Zeit. Wenn es um den Ankauf neuer Waffen ging, z. B. Gendarmeriepistolen, so wurden von der Militärbehörde vorgängig entsprechende Anträge unterbreitet und Offerten eingeholt, oftmals stellte der vorgesehene Lieferant ein Muster zur Verfügung. Im Falle der Gendarmeriepistolen kant. Ord. 1824 und kant. Ord. 1843 wurde mangels genauen Verträgen oder Musterexemplaren für die Ordonnanzbezeichnung auf das vom Arsenal vermerkte Eingangsjahr der jeweils ersten Pistolensendung abgestellt. Selbst wenn die Gendarmeriepistole kant. Ord. 1824 typenmässig dem französischen Mod. An 9, Gendarmerie, entspricht, empfiehlt sich die gewählte Ordonnanzangabe schon aus chronologischen Gründen. Der in der Schweiz gebräuchliche Ordonnanzbegriff beinhaltet automatisch die militärische Verwendung einer Waffe etc. auf kantonaler oder eidgenössischer Ebene. Weil die Gendarmerie im untersuchten Zeitraum Teil des Genfer Militärs war, darf deren Bewaffnung berechtigtermassen mit «Ordonnanz» umschrieben werden.

Eine neue Ordonnanzbezeichnung drängt sich vor allem dann auf, wenn eine Truppengattung der kantonalen Miliz über einen gewissen Zeitraum relativ konsequent mit dem gleichen Waffentyp ausgerüstet wurde. Auch bei den Mousquetons An 9 habe ich mangels Musterexemplaren den erstmaligen Ankauf einer grösseren Serie dieser Waffen berücksichtigt; demzufolge erscheinen sie unter dem Begriff «Mousqueton kant. Ord. 1816, Genf».

Das Vorgehen bei Waffenankäufen im Falle Genfs zeigt, dass man – sofern das gewünschte Modell mit Hilfe eines Vertrages oder Musterexemplaren im Rahmen der Bestellung vorab nicht genau bestimmt worden ist – vorzugsweise das Eingangsjahr der Waffe ins Arsenal zur ordonnanzmässigen Fixierung heranzieht. Ein derartiges Verfahren ermöglicht auch eine Ordonnanz- oder Modellangabe, wenn entsprechende Ankaufbeschlüsse, Verträge und Musterexemplare fehlen. Stellt man primär auf Ankaufbeschlüsse ab, so wäre jeweils darauf zu achten, ob die bestellten Waffen tatsächlich geliefert und in welchem Masse die Vorgaben bezüglich Konstruktion, Material und Qualität berücksichtigt worden sind. Jedenfalls rechtfertigt sich der Gebrauch des Ordonnanzbegriffs auch dann, wenn bestimmte Waffen nachweislich in grösserer Zahl von Offizieren oder Mannschaften einer Truppengattung der kantona-

len Milizen im Einverständnis mit den zuständigen Militärbehörden verwendet worden sind.

In den gedruckten Gesetzestexten zu den Genfer Militärorganisationen von 1814–1852 wird zumeist nur mit den lapidaren Bezeichnungen – Gewehr, Pistole, Säbel, Degen – auf die Bewaffnung der Miliz und der Garde soldée eingegangen. Die Gesetzestexte enthalten jedoch wertvolle Angaben über die Zusammensetzung der Miliz und die vorgeschriebenen Truppenstärken. Entsprechende Informationen und festgestellte Mannschaftszahlen sind ein probates Hilfsmittel bei der Aufarbeitung von Waffenkäufen oder der Analyse von Waffenvorräten. Nur zwei Kantone, Zürich 1837 und Waadt 1839, 1840 und 1845, publizierten Reglemente, welche minutiös mittels Beschreibungen, Material- und Massangaben sowie Plänen über die Bewaffnung und Ausrüstung ihrer Milizen Auskunft geben.

Als Grundlage für den Katalogteil, in welchem 16 Genfer Waffen erfasst werden, diene vor allem der in dieser Revue veröffentlichte Beitrag von Jean Dunant «Les achats d'armes à feu individuelles de la milice genevoise pendant la Restauration, 1814–1852» sowie zusätzliche archivalische Unterlagen, die mir Jean Dunant freundlicherweise zur Verfügung stellte.

Ein herzlicher Dank allen Institutionen und Sammlern, die dem Autor ihre Waffen zur Bearbeitung überliessen.

Anmerkungen

1. François Bonnefois, Les armes de guerre portatives en France du début du règne de Louis XIV à la veille de la Révolution (1660–1789), de l'indépendance à la primauté, 2 Bde., Paris, 1991.
Heinrich Müller, Das Heerwesen in Brandenburg und Preussen von 1640 bis 1806, die Bewaffnung, Berlin, 1991.
Erich Gabriel, Die Hand- und Faustfeuerwaffen der habsburgischen Heere, Wien, 1990.
2. Jean Boudriot, Armes à feu françaises modèles réglementaires, 1717–1836, 2 Bde., Paris, 1979.
3. Hugo Schneider, Jürg A. Meier, Griffwaffen, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Bd. 7, Dietikon-Zürich, 1971.

Bei den Vorarbeiten zu dieser Publikation wurde der Autor ebenfalls mit dem Problem, neue Ordonnanzbezeichnungen etc. zu kreieren, konfrontiert. Als einziger Band der Reihe beschäftigen sich die «Griffwaffen» auch eingehend mit der kantonalen Bewaffnung. Leider unterliessen es die Autoren, den Leser im Rahmen der Einleitung über die Ordnungskriterien zu informieren. Dieser Mangel soll bei der geplanten Neuauflage des Werkes behoben werden.

Lors des travaux de préparation à cette publication, l'auteur fut aussi confronté au problème touchant la création de désignation des nouvelles ordonnances, etc. Comme volume unique de la série, celui traitant des «Griffwaffen/armes blanches» est consacré ainsi d'une manière détaillée à l'armement cantonal. Malheureusement, les auteurs ont négligé d'informer les lecteurs dans le cadre de l'introduction sur les critères d'ordre. Cette omission sera réparée lors de la nouvelle édition envisagée.

4. Jürg A. Meier, Eigentums Waffen – zur Geschichte der bernischen Selbstbewaffnung in den Jahren 1803 bis 1874, Revue 6, Schweizerische Gesellschaft für historische Waffen- und Rüstungskunde, 1995, S. 9/74.
Jürg A. Meier, Zur Geschichte der Luzerner Hausgewehre 1805–1877, Sammlung Carl Beck, Revue Sondernummer, Schweizerische Gesellschaft für historische Waffen- und Rüstungskunde, 1998, S. 57/113.

5. Jean Dunant, *Le fusil de chasseur genevois, 1819–1845*, Genève, 1988.
6. R. Schmidt, *Katalog der Eidgenössischen Sammlung von Handfeuerwaffen-Modellen des In- und Auslandes sammt zudienenden Beiwaffen, Zugehör und Munition*, Bern, 1885, S. 6, Nr. 131 «Järgergewehr Vorderlader (gerade Züge), vom Jahr 1818».

Introduction

C'est seulement au cours du 18^{ème} siècle que l'habitude d'établir des dessins décrivant des armes à feu à but militaire avec indication de l'année a été introduite. Les vêtements d'uniformes et l'armement demandèrent, chacun dans son domaine, une réglementation correspondante. Au 18^{ème} siècle, les états dirigeants du continent européen, par exemple la France, la Prusse ou l'Autriche des Habsbourg, se sont de plus en plus appliqués à armer leurs troupes d'un type uniforme d'armes à feu. Pour garantir ce degré d'uniformité désiré, en premier lieu du point de vue qualitatif et technique, les spécifications techniques écrites devinrent de plus en plus nécessaires en ce qui concerne les dessins et les plans. Cependant, pour se procurer des armes à feu il était en outre habituel de se baser sur une arme de référence, laquelle était agréée par l'instance concernée et servait alors de modèle pour le fabricant. C'est la France centralisatrice qui fut en premier lieu en mesure de provoquer l'introduction d'un système d'arme unifié, par exemple le «Système 1777». Ce pays fût alors soutenu par les manufactures royales de St-Etienne, Charleville, Maubeuge et Tulle. La classification systématique des modèles d'armes à feu militaires françaises dispense de beaucoup de peine l'historien d'armes et le collectionneur, plutôt que par l'utilisation de modèles basés sur un concept comme dans le cas des armes de la milice genevoise. Le problème de la désignation des armes d'ordonnance ou des modèles se pose d'une manière générale en Suisse pour l'armement des milices cantonales jusqu'en 1874.

Par l'organisation militaire fédérale du 13 novembre 1874, les précautions et le contrôle pour les prescriptions légales concernant l'armement des troupes, passèrent alors dans leur totalité des cantons à la Confédération. Il faut rappeler dans ce contexte que Berne n'a renoncé à être propriétaire de «son fusil» seulement après 1874. Dans une même mesure, Lucerne dispensa en 1877 les propriétaires fonciers du devoir d'acquérir et de garder chez eux leur «fusil de maison». «Armes en propriété» et «armes de maison» ont servi à équiper la Landwehr. Les compétences s'y rapportant étaient restées auprès des cantons avec l'organisation militaire fédérale de 1850.

Pour mieux structurer et créer des conditions pratiques en relation avec les types d'armes individuelles lors d'achats d'armes à feu militaires et de leur utilisation dans le canton de Genève durant les années 1814–1850 au moyen d'ordonnances ou de prescriptions de modèles, la création de nouvelles ordonnances et descriptions de modèles s'avéra avantageuse. Les critères en vigueur pour les armes d'ordonnance à Genève peuvent être expliqués au moyen de quelques exemples.

Bien qu'à Genève après 1817 l'armement pour l'infanterie a été composé d'armes selon le modèle français 1777 corr. An 9, Mod. 1816 ou encore 1822,

celles-ci ont toutes été autorisées par l'autorité fédérale et désignées en tant qu'ordonnance fédérale 1817. Dans le sens d'un concept de collection, l'ordonnance fédérale de 1817 offre, malgré certaines prescriptions précises, suffisamment de place pour une multiplicité tolérée dans leur particularité. Le cas de la version genevoise du fusil de chasseur avec son canon rayé en spirale diffère cependant d'une manière marquante du fusil de chasseurs de l'ordonnance fédérale de 1817. Le règlement fédéral de 1817 donne sous paragraphe § 63 une description assez détaillée du fusil de chasseur en tant qu'arme à feu unique. Pourtant, le lieutenant-colonel Rudolf Schmidt classa le fusil de chasseur en tant qu'ordonnance 1818 lors de l'élaboration de l'inventaire de la collection fédérale des modèles d'armes à feu en 1885. Du fait que Genève développa son fusil de chasseur selon une réalisation propre et que l'exemplaire servant de modèle fut approuvé par le Conseil militaire en 1819, la désignation de ce type d'arme comme «fusil de chasseur ordonnance cantonale 1819, Genève» est justifiée.

Nous n'avons pas toujours connaissance des autorisations octroyées pour un modèle d'arme, plus rarement encore elles perdurent au cours des temps. S'il s'agit d'achat d'armes neuves, par exemple des pistolets de gendarmerie, l'autorité militaire effectuait auparavant des demandes correspondantes élargies et procédait à des appels d'offres; souvent, le fournisseur prévu mit alors un modèle à disposition. Dans le cas du pistolet de gendarmerie d'ordonnance cantonale 1824 et ordonnance cantonale 1843, ce furent les notions de date d'entrée notée par l'arsenal qui furent prises en considération comme date d'arrivée pour chaque livraison de pistolets. Nous n'avons aucune connaissance d'existence d'exemplaire modèle. Même si le pistolet de gendarmerie ordonnance 1824 correspond au type de pistolet français mod. An 9, gendarmerie, la désignation de l'ordonnance choisie est recommandée pour des raisons chronologiques. La notion d'ordonnance employée en Suisse contient automatiquement l'utilisation militaire d'une arme etc., au niveau cantonal ou fédéral. Du fait que la gendarmerie, durant l'espace de temps que nous examinons, faisait partie de la structure militaire genevoise, il est logique et permis dans une certaine mesure de parafer ces armements sous l'expression «d'ordonnance».

Une nouvelle désignation d'ordonnance devient nécessaire avant tout lorsqu'un corps de milice cantonale doit être équipé d'un même type d'arme et cela pour une durée relativement longue. Pour le mousqueton An 9 également j'ai pris en considération le manque d'exemplaire-modèle de cette arme lors du premier achat en grande série. Par conséquent sous l'expression «mousqueton d'ordonnance cantonale 1816, Genève» ces armes apparaissent.

Le processus d'achat d'armes dans le cas de Genève montre – pour autant que le modèle désiré n'ait pas été exactement défini auparavant à l'aide d'un contrat ou d'un modèle servant d'exemple dans le cadre de la commande – que pour fixer d'une manière simple l'ordre d'ordonnance, la préférence est donnée à la date de l'année d'entrée de l'arme à l'arsenal. Un tel procédé rend possible aussi l'obtention de données d'une ordonnance ou d'un modèle lorsque les modalités d'achat correspondantes, les contrats ou des exemplaires –

modèles manquent. Si l'on se réfère en premier lieu aux contrats d'achat, il faudrait alors chaque fois faire attention si les armes commandées ont vraiment été livrées et dans quelle mesure les données concernant la fabrication, le matériel et la qualité ont été prises en considération. Dans tous les cas, l'usage des notions d'ordonnance se justifie aussi lorsqu'il peut être prouvé que des armes bien définies ont été utilisées en grand nombre, ou au moins considérable, par des officiers ou des formations d'un corps de troupe des milices cantonales; ceci avec l'assentiment des autorités militaires compétentes.

Dans les textes de lois écrits relatifs à l'organisation militaire genevoise de 1814–1852, l'armement de la milice et de la Garde soldée est désigné lapidairement par les noms: fusils, pistolets, sabres ou épées. Les textes de lois contiennent pourtant d'importantes données sur la composition de la milice et sur la puissance prescrite des troupes. Les informations correspondantes et le nombre de soldats constatés dans les unités divers représentent un moyen éprouvé pour la mise à jour des achats d'armes ou pour l'analyse des réserves d'armes. Dans deux cantons seulement on a publié sur le domaine de l'armement des règlements précis, Zurich en 1837 et Vaud en 1839, 1840 et 1845. Ceux-ci ont, à l'aide de minutieuses descriptions sur le matériel et les dimensions ainsi qu'à l'aide de plans, fourni des renseignements précieux sur l'armement et l'équipement de leurs milices.

Comme élément des bases pour la partie du catalogue dans lequel 16 armes genevoises seront saisies, nous nous sommes référés aux contributions publiées dans cette Revue par Jean Dunant: «Les achats d'armes à feu individuelles de la milice genevoise pendant la Restauration 1814–1852», ainsi que sur des documents d'archives que Jean Dunant me mit amicalement à disposition. Un sincère remerciement est adressé à toutes les institutions et aux collectionneurs qui ont confié leurs armes à l'auteur pour étude.

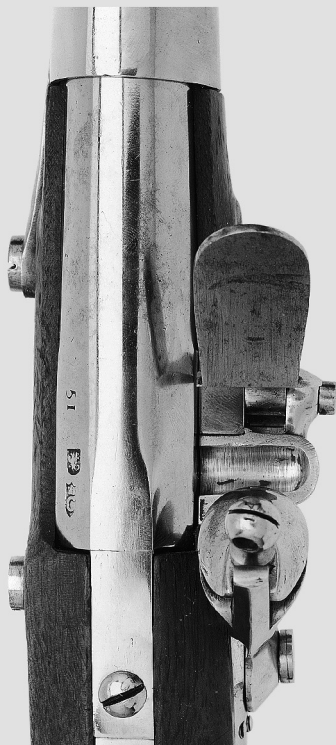
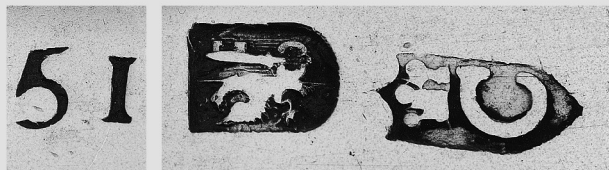
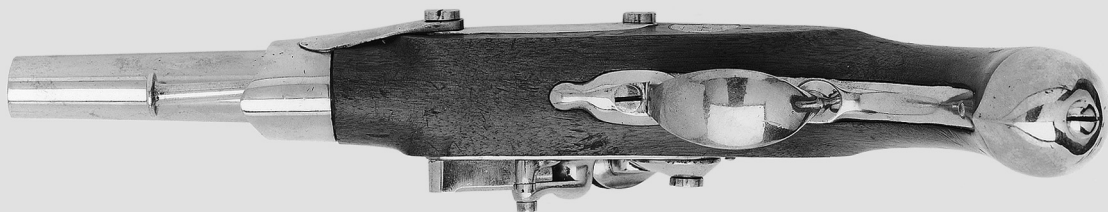
(Traduction: A. Monney)

1. Steinschlosspistole, eidgenössische Ordonnanz 1817, staatlicher Schützenpreis, Jäger zu Pferd

(Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Meiner, Bornèque & Cie, Waffenfabrikanten in Pont-d'Able bei Porrentruy (Kt. Jura), 1823/25
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf Marken: «C» von Krone überhöht in Spitzschild, Laufunterseite: «P» in hochgestelltem Sechseck Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «51» = Waffennummer
Visier	–
Korn	–
Lauflänge	19,9 cm (franz. Mod. An 13: 20,7 cm)
Kaliber	17,5 mm
Schloss	nach französischem Mod. An 13, verstärkter Hahn, Messingpfanne. Marken: «H», darüber ein fünfstrahliger Stern, Strahlen mit Kugelenden sowie einem Punkt unter dem H, alles in einem hochgestellten Sechseck, dazu «1».
Schlossplattenlänge	12,9 cm
Garnitur	Messing, Seitenblech zweifach verschraubt, Abzugbügel, Vorderband einseitig verschraubt, Knaufkappe
Schaft	Nussbaum, Halbschaft, Griffschiene aus Eisen Zeichen: einfach verschraubtes Silberblech in Form eines Spitzschildes (Masse: 23,5 x 29 mm) mit graviertem Dekor (Typ 4, Dekor D, vgl. S. 41): Genferwappen, darüber Schriftband «PRIX DU GOUVERNEMENT», unten leere Kartusche für Jahrzahlgravur
Ladestock	Eisen, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	1300 g
Gesamtlänge	35,2 cm (franz. Mod. An 13: 35,2 cm)

Nachdem im eidgenössischen Militärreglement von 1817 das Genfer Bundeskontingent festgesetzt worden war, nahm mit der kantonalen Militärorganisation vom 14. Februar 1818 das Militärwesen des Kanton Genf definitive Gestalt an. An Kavallerie hatte Genf der Eidgenossenschaft eine halbe Kompanie, 32 Mann, zu stellen. Der Bundesauszug war in Genf mit dem kantonalen Auszug identisch. Weil für die eidgenössische und die kantonale Reserve



keine Reiterei vorgesehen war, bestand Genfs Kavallerie aus insgesamt 32 «Chasseurs à cheval», die jeweils mit zwei Sattelpistolen und einem Säbel bewaffnet waren.

An der Sitzung vom 16. Januar 1819 beschloss der Conseil militaire den Ankauf von 50 Pistolenpaaren Mod. An 9 bei der königlichen Manufaktur von St. Etienne, damalige Inhaber Jovin Père & Fils. 38 Paare waren für die Kavallerie, 12 für den Train bestimmt (AEG, Mil. A 19, Registre du Conseil militaire, S. 262). Anstelle der bestellten Pistolen Mod. An 9 erhielt Genf im Oktober 50 Pistolenpaare des neueren Modells An 13 zum Preise von Fr. 34.04, total Fr. 1'702.–, zuzüglich Fr. 15.– für Verpackung (AEG, Fin P. 220, II c 9). Die Qualitätskontrolle der Waffen hatte vorgängig der Manufakturinspektor, Oberstleutnant Viallet, durchgeführt. Aus der Lieferung von St. Etienne existiert in Privatbesitz ein mit gravierten Silberplaketten versehenes Pistolenpaar, welches 1823 als Schützenpreis abgegeben worden war.

Am 23. Februar 1823 entschied sich der Conseil militaire zum Ankauf von weiteren 40 Pistolenpaaren im Gesamtwert von fl. 3080.– (AEG, Mil. A 16, Registre du Conseil militaire, S. 176). Die Bestellung ging an die Firma Meiner, Bornèque & Cie in Pont d'Able, welche in den Genfer Quellen auch als «fabrique de Porrentruy» bezeichnet wird. Anscheinend auf Vorschlag der Artilleriekommission lieferte die Manufaktur dem Zeughaus vorerst 5 Musterpaare. Obschon sich die ebenfalls involvierte Militärkommission über die Qualität der Pistolen nicht in allen Teilen befriedigt zeigte, «quoique ces armes n'ayent pas pleinement satisfait la commission», und die Mängel den Fabrikanten mitgeteilt worden waren, wollte man die Bestellung dennoch aufrecht erhalten. Die von der eidgenössischen Militäraufsichtsbehörde für das Unternehmen von Pont d'Able abgegebene Empfehlung mag wesentlich zu diesem Entscheid beigetragen haben (AEG, Mil. A 17, Registre du Conseil militaire, S. 18). Der Eingang der restlichen 70 Pistolen wurde 1824/25 (am 30. Januar 1824, 10 Stück, und am 28. Mai 1825, 60 Stück) vermerkt. In den Registern bezeichnete man die aus Pont d'Able stammenden Kavalleriepistolen Mod. An 13 fälschlicherweise als Mod. An 9 (Vgl. S. 67).

Die Voraussetzungen für die Entdeckung eines aus dieser Lieferung stammenden Pistolenpaares sowie die Identifikation weiterer Waffen aus der Manufaktur von Pont d'Able (Vgl. S. 20/21) schufen Jean Dunants Archivforschungen. Zur abgebildeten Pistole mit Kantonsschlag und der Waffennummer 51 gehört eine zweite Waffe, vom gleichen Modell mit gleicher Nummer, die nachträglich, vermutlich im Genfer Zeughaus, mit feinen, geraden Zügen und einer speziellen Visiereinrichtung versehen worden war (Vgl. Reinhart/Meier, S. 53). Diesen beiden Pistolen, einer Gendarmeriepistole kant. Ord. 1824 (Vgl. S. 64/65) sowie einem ebenfalls aus Pont d'Able bezogenen Steinschlosskarabiner kant. Ord. 1816 (Vgl. S. 102/103) sind vor allem zwei Marken gemeinsam: 1. «C» von einer dreizackigen Krone überhöht, in Spitzschild (Lauf). 2. «H» darüber ein fünfstrahliger Stern, die Strahlen mit Kugelenden, alles in Spitzschild oder in einem hochgestellten Sechseck sowie einem Punkt unter dem «H» (Schloss, Garnitur). Beide Pistolen, Waffennummer 51, weisen schildförmige Silberplaketten vom Typ D auf (Vgl. S. 41). Die für die Jahrzahlgravur vorgesehenen Kartuschen blieben leer. Die Pistolen wurden nicht, wie anschei-

nend einmal vorgesehen, als Preise abgegeben, sondern zu Muster- und, wie es sich erwiesen hat, zu Versuchszwecken im Zeughaus zurückbehalten. Dafür spricht auch der gute Zustand der Waffen.

Im Standardwerk über die «Schweizer Waffenschmiede» (1976) von Hugo Schneider fehlt die Manufaktur von Pont d'Able, die zu Beginn des 19. Jahrhunderts bedeutendste schweizerische Waffenproduktionsstätte; unerwähnt bleiben auch die Unternehmer Meiner, Bornèque & Cie. Dasselbe gilt für den «Neuen Stöckel», der in Bezug auf die Schweiz weitgehend auf das Material Schneiders abstellt. 1988 widmete Philippe Gressot der in Vergessenheit geratenen «Manufacture d'armes de Porrentruy» einen kurzen, lesenswerten Beitrag. Einige Informationen über diese Manufaktur, deren Geschichte noch zu schreiben wäre, dürften daher von Nutzen sein.

Schon im 16. Jahrhundert wurden mit Genehmigung des Landesherrn, des Bischofs von Basel, in Bellefontaine Hochöfen und Schmieden errichtet. 1753 entschloss sich Bischof Joseph Wilhelm Rinck von Baldenstein ein Eisenwerk in eigener Regie zu betreiben. Das fürstbischöfliche Unternehmen hatte jedoch immer wieder mit Schwierigkeiten zu kämpfen. Nachdem der letzte Basler Fürstbischof die Residenz in Pruntrut verlassen hatte, wurde sein Herrschaftsgebiet zuerst als raurakische Republik, dann als 84. Departement «Mont Terrible» (1793–1800), schliesslich als Teil des Departements «Haut Rhin» (1800–1814) Frankreich angegliedert. Die Gründer der Waffenmanufaktur Pont d'Able, die im Mai 1817 ihre Produktion aufnahm, waren die Herren Meiner aus Audincourt und Bornèque aus Belfort, letzterer Besitzer einer Eisenwarenhandlung in Bitschwil in der Nähe von Thann (Elsass). Meiner, Bornèque & Cie erwarben schon 1797 von zwei Bürgern Belforts, Cugnottet und Georges, die «Forges de Bellefontaine sur le Doubs»; 1801 kauften sie ein Grundstück im Gebiete des «enclos de Lucelle», um eine Schmiede zu installieren. Zu einem späteren Zeitpunkt beteiligte sich auch noch der Händler Blétry an den Eisenwerken von Bellefontaine und Undervelier. Zur Zeit des Kaiserreiches (1804–1814) entsprach mit ca. 350'000 kg Eisen die Produktion von Bellefontaine in etwa derjenigen von Audincourt. Davon ging ein Drittel an die Eisenwarenhandlung von Xavier Bornèque in Bitschwil, ein weiteres Drittel an Abnehmer im Gebiet des ehemaligen Fürstbistums Basel und der Rest schliesslich in die Schweiz. Auch der französische Staat meldete seine Ansprüche an. Das Kriegsministerium liess die Qualität des in Bellefontaine (in der Sous-préfecture von Porrentruy, Département Haut-Rhin) gewonnenen Eisens prüfen. Das positive Resultat veranlasste die Direktion der Waffenmanufaktur von Versailles, einen Teil des benötigten Rohmaterials, möglicherweise auch Halbfabrikate, über die Firma Meiner, Bornèque & Cie aus Bellefontaine zu beziehen. Zu jener Zeit wurde im Jura zur Verhüttung des Eisenerzes hauptsächlich Holzkohle verwendet. Die für die Holzkohleherstellung benötigten grossen Holzmengen lieferten vor allem die Jurawälder. Steinkohle aus den Gruben von Champagny fanden erst zu Ende des Kaiserreiches in Audincourt, später auch in Bellefontaine Verwendung.

Nachdem am Wiener Kongress 1815 Bern als Kompensation für die verloren gegangene Waadt und den Aargau ein Gossteil des ehemaligen fürstbischöflichen Gebietes zugesprochen worden war, zählten die neuen Herren

des «Leberberges» schon bald zu den Förderern der jurassischen Eisen- und Waffenproduktion. Die Beweggründe Berns können u. a. dem Bericht über die Staatsverwaltung von 1814–1830 entnommen werden: «Die Eisenwerke bei Unter-Villiers und Belfontaine, welche Eisen von der besten Qualität liefern, bieten die Möglichkeit dar, für den Waffenbedarf nicht ganz vom Auslande abzuhandeln und dem Lande einen Theil der grossen Summen zu erhalten, welche alljährlich für Eisen aus demselben gezogen werden». Eine obrigkeitlich angeordnete Untersuchung (Bericht vom 1. März und 5. Juli 1816) beurteilte die Einrichtung einer Gewehrfabrik im Jura als zweckmässig, vermerkte aber, dass die Fabrik und die Hochöfen «immerhin mit sorgsamer Berechnung des Brennmaterials arbeiten müssten». Bern erteilte am 10. Februar 1817 Meiner, Bornèque & Cie in Bellefontaine die notwendigen Konzessionen und Privilegien. Für den Ausbau zur Waffenmanufaktur eigneten sich die schon zur Zeit der Fürstbischöfe in Pont d'Able existierenden, wasserbetriebenen Anlagen in ganz besonderem Masse. Zur Manufaktur oder Fabrik gehörten 1822 eine Vielzahl von Werkstätten, z. B. eine Laufschieme, Anlagen zum Bohren, Drehen und Schleifen, Bajonett-, Schloss-, und Garniturschmieden, eine Drahtzieherei, eine Messinggiesserei etc. Das älteste erhaltene «Journal de la Manufacture d'Armes du Pont d'Able» enthält ein am 31. Mai 1820 erstelltes Inventar. Die Waffenmanufaktur war zu jener Zeit noch Teil der Werke von Bellefontaine, beide im Besitz von Meiner, Bornèque & Cie. Pont d'Able wurde erst per 31. Mai 1827 in eine separate Aktiengesellschaft umgewandelt.

Die gleichen Gründe, die Bern zur Erteilung einer Konzession an Meiner, Bornèque & Cie bewogen hatten, veranlassten die eidgenössische Militäraufsichtsbehörde, welcher von 1817–1826 auch der Berner Rudolf Samuel von Luternau als eidgenössischer Oberstartillerieinspektor angehörte, die Kantone zum Ankauf von Waffen aus Pont d'Able zu bewegen. Zu den Zeugämtern oder Zeughäusern, die nachweislich Waffen oder Waffenteile aus der jurassischen Manufaktur kauften, gehörten diejenigen von Genf, Waadt, Bern und Zürich. In den teilweise noch vorhandenen Rechnungsbüchern werden als Debitoren militärische Stellen, Handelsfirmen und Private aufgeführt, die in allen Kantonen ansässig waren. Sogar die Manufaktur von Versailles tritt gelegentlich als Käuferin von Läufen in Erscheinung. Die Vermutung, dass vor allem Bern die von seinen Vertretern auf eidgenössischer und kantonaler Ebene offiziell propagierte Manufaktur durch Waffenkäufe in besonderem Masse unterstützt hätte, erweist sich bei der Sichtung der Zeughausakten als nicht stichhaltig. Von 1821–1832 bezog das Zeughaus Bern 3'305 Gewehre, davon waren ca. zwei Drittel messinggarniert, sowie Bajonette und Gewehrteile aus Pont d'Able. Von 1814–1830 verzeichnete das Zeughaus einen Zuwachs von insgesamt 12'961 Infanterie-Gewehren; berücksichtigt man auch noch die im Zeughaus Bern verarbeiteten Gewehrteile aus Pont d'Able, so stammte bestenfalls ein Drittel der Gewehre aus dem Jura. Schwierigkeiten ergaben sich auch beim Export von Waffen aus Pont d'Able nach Frankreich, «...da indessen in Frankreich die von den Fabriken gelieferten Waffen einer sehr strengen Untersuchung unterworfen waren, so kamen dort viele Flinten in den Ausschuss, die bloss mit unwesentlichen, kaum bemerkbaren Fehlern behaftet...» waren.

Die Fragen, ob Schusswaffen aus Pont d'Able im Vergleich mit französischen Erzeugnissen tatsächlich von schlechterer Qualität waren, wie weit es den französischen Kontrolleuren nur darum ging, eine unliebsame Konkurrenz auszuschalten, lassen sich nicht eindeutig beantworten. Jedenfalls hatte man 1823 auch in Genf die Qualität der Waffen bemängelt. Nach 1832 verschwindet Pont d'Able als Lieferant aus den Berner Zeughausrechnungen. Qualitative Mängel, Exportschwierigkeiten und, wie das bernische Beispiel zeigt, eine zu geringe inländische Nachfrage scheinen zur Einstellung der Waffenproduktion in Pont d'Able geführt zu haben. Am 8. September 1832 schlug P. Bornèque, Direktor von Bellefontaine, den Aktionären vor, Bellefontaine für Fr. 600'000.– und Pont d'Able für Fr. 150'000.– zu verkaufen. Die Aktionäre gingen erst am 31. Januar 1833 auf einen neuen von Bornèque ausgearbeiteten Sanierungsplan ein, nachdem dieser der Liquidation der Fabrik von Pont d'Able zugestimmt hatte. Es scheint, dass die Gebäude und Anlagen der ehemaligen Waffenfabrik 1840 von der neu gegründeten «Compagnie des Forges de Bellefontaine et dépendances» übernommen worden sind. Zeit ihrer Existenz lieferte die Manufaktur hauptsächlich Militärschusswaffen und Schusswaffenteile nach französischem Modell, wie An 9 und An 13, Infanteriegewehre, Karabiner und Pistolen für Kavallerie und Gendarmerie. Ebenso verliessen Gewehre bernischer Ordonnanz 1804 mit Messinggarnitur Pont d'Able. In einem geringen Umfang scheinen Stutzer, Jagdwaffen, möglicherweise auch Luxuswaffen hergestellt worden zu sein.

Im Besitz des Musée d'art et d'histoire, Genf, befindet sich eine weitere Kavallerie-Pistole aus Pont d'Able: Steinschlosspistole, eidg. Ord. 1817, entspricht dem französischen Mod. An 13, Preiswaffe. Hersteller: Manufaktur von Pont d'Able. Lauflänge 19,9 cm, Kal. 17,5 mm, Kt. Schlag Genf, Waffennr. 63. Preisplakette fehlt, entsprach dem Typ D (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 752).

Quellen

St.A. Bern, BB II, 621015–621035, Zeughausrechnungen 1816–1835.

St.A. Zürich, F III, 42, Zürcher Zeughausrechnungen, 1800–1821, Auszüge, Manuskript, Schweiz. Landesmuseum.

Literatur

Jean Boudriot, *Armes à feu françaises modèles réglementaires 1717–1836*, Paris, 1979.

Bericht über die Staatsverwaltung des Kanton Bern, 1814–1830, Bern, 1831, S. 268, Beilagen, S. 37/38.

Eugen Meier, *Basler Erzgräber, Bergwerkbesitzer und Eisenhändler*, 143. Njb., hg. Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen, Basel, 1965, S. 85/86.

Philippe Gressot, *La manufacture d'armes de Porrentruy, L'Hôtel, Association pour la Sauvegarde du Patrimoine rural jurassien*, No 12, 1988, S. 7/12.

Historisch Biographisches Lexikon der Schweiz, Neuenburg, 1924, Bd. 2, S. 84; 1934, Bd. 7, S. 121.

Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, *Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720*, Dietikon-Zürich, 1998, S. 46/49.

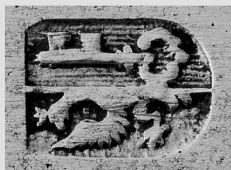
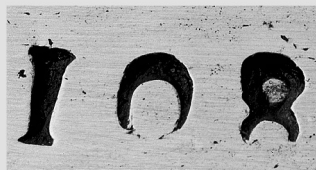
2. Steinschlosspistole, eidgenössische Ordonnanz 1817, staatlicher Schützenpreis, Jäger zu Pferd

(Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Manufaktur Malherbe, Liège (Belgien), Pierre Joseph Malherbe dit Goffontaine
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf Marken: «ELG» über Stern in Oval = Lièger Beschuss (ab 1811) Laufunterseite: OLC ligiert, «75» Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «108» = Waffennummer
Lauflänge	20 cm (franz. Mod. 1816/22: 20 cm)
Kaliber	17 mm (franz. Mod. 1816/22: 17,1 mm)
Schloss	nach französischem Mod. An 1816, verstärkter Hahn mit Stützkante, Messingpfanne Marken: «HF» ligiert, von Krone überhöht
Schlossplattenlänge	13,1 cm
Garnitur	Messing, Seitenblech zweifach verschraubt, Abzug- bügel, Vorderband einseitig verschraubt, Knaufkappe mit Öse und Tragrings
Schaft	Nussbaum, Halbschaft, Griffschiene aus Eisen Marken: «75» Zeichen: doppelt verschraubtes, ovales Silberblech (Masse: 20 x 27 mm) mit graviertem Dekor (Typ 5, Dekor E, vgl. S. 41): Genferwappen zwischen Lorbeerzweigen, darüber Schrift- band «PRIX DU GOUVERNEMENT», unten leere Kartusche für Jahrzahlgravur
Ladestock	Eisen, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	1350 g
Gesamtlänge	35,4 cm (franz. Mod. 1816/22: 34 cm)

Diese Waffe gehört zu einem Sattelpistolenpaar mit der gleichen Waffen-
nummer 108, Genfer Kantonsschlag und den seitlich befestigten, gravierten
Silberblechen.

Auf der abgebildeten Pistole wurde die Zahl 75 auf der Unterseite des
Laufes und auf dem Schaft neben der Preisplakette eingeschlagen. Bei der
zweiten Pistole findet man an der gleichen Stelle die Zahl 53. Diese wurden
vermutlich im Verlauf der Fabrikation angebracht. Die beiden Waffen ent-
sprechen in allen Teilen dem französischen Modell 1816/22.



Die eidgenössische Militäraufsichtsbehörde empfahl 1817/18 für berittene Truppen das französische Pistolen-Modell An 13, welches nach 1822 durch das französische Modell 1816/22 abgelöst wurde. In der «Ordonnanz über die Perkussionsfeuergewehre» vom 13. April 1842 wird denn auch im Abschnitt über die Perkussionspistolen immer wieder auf die französische Ordonnanz 1822 verwiesen, welche für die eidgenössische Ordonnanz 1842 als Grundlage diente. Wie die Kantone Zürich, Solothurn, St. Gallen, Appenzell A.-Rh., Aargau und Waadt, erwarb Genf Pistolen nach dem neueren Modell von 1822. In den Genfer Zeughausrechnungen erscheint am 22. Juni 1834 eine Lieferung von 100 neuen Pistolen «modèle fédéral de 1822» der Waffenmanufaktur Malherbe in Liège. Pierre Joseph Malherbe «dit Goffontaine», 1807 Besitzer von drei Lauschmieden, übernahm 1822 die Manufaktur am Quai St. Léonard, Liège, und Anlagen in Chaudfontaine, von Jean Jacques Gosuin, dem Sohne eines Konkurrenten. Das Unternehmen von P. J. Malherbe, später Malherbe & Co., wird von 1822 bis 1867 erwähnt. Schon 1833 verzeichnete man in Genf den Eingang von zwei Lieferungen von insgesamt 900 Infanteriegewehren Mod. 1822 der «Fabrique P. J. Malherbe de Liège». Zu den 900 Gewehren und den 100 Pistolen von 1834 kamen bis 1850 keine weiteren Ankäufe bei Malherbe dazu.

Obschon beim Eintrag zu den Pistolen die zeitgenössische Notiz steht «je dis Coulaux frères» (Vgl. S. 21) handelt es sich dennoch eindeutig um Liègerprodukte, wie drei erhaltene Waffen mit den Waffennummern 108 (Sattelpaar) und 117 belegen (Vgl. S. 82/83). Diesen drei Pistolen ist der Liègerbeschuss, die ligierte Laufmarke «OLC» und die Schlossmarke «HF», von einer Krone überhöht, gemeinsam.

Die Plakette, welche die Waffe als staatlichen Schützenpreis kennzeichnet, entspricht dem Typ 5, Dekor E (Vgl. S. 41). Wie die fehlende Jahrzahlgravur zeigt, wurde diese Waffe anscheinend nicht abgegeben. Die Möglichkeit, dass bei den Pistolen das Anbringen von Jahresgravuren nicht konsequent gehandhabt wurde, ist ebenfalls in Erwägung zu ziehen, zumal von 1820–1841 jährlich nur zwei oder vier Waffen als Schützenpreise dienten.

Im Besitz des Musée d'art et d'histoire, Genf, befindet sich ein Pistolenpaar aus Liège: Steinschlosspistolen-Sattelpaar, eidg. Ord. 1817, entspricht dem französischen Mod. 1816/22, Preiswaffen. Lauflänge 21 cm, Kal. 17,4 mm, Liègerbeschuss, Kt. Schlag Genf, Waffennr. 116. Preisplakette Typ E ohne Jahrzahl (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 1131, 1131 bis).

Literatur

Jean Boudriot, Armes à feu françaises modèles réglementaires 1717–1836, Paris, 1979.

Claude Gaier, Cinq siècles d'armurerie liègeoise, Alleur, 1996, S. 130.

Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Schwäbisch Hall, 1979, Bd. 2, S. 748.

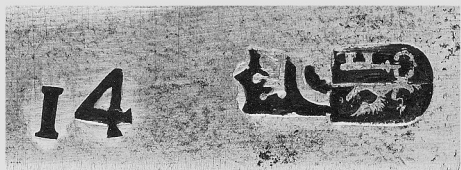
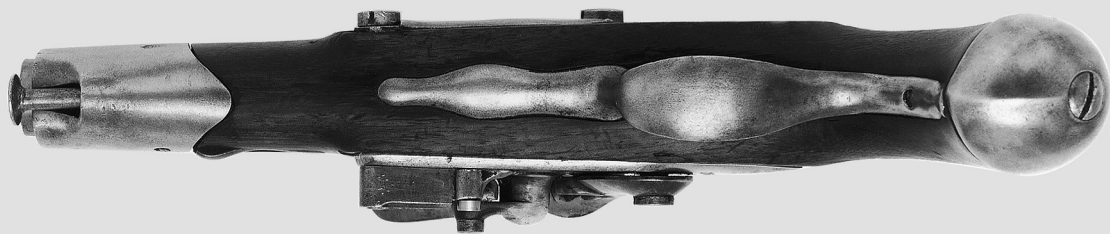
Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720, Dietikon-Zürich, 1998, S. 35/36, 48/49.

3. Steinschlosspistole, kantonale Ordonnanz 1824, Gendarmerie (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Meiner, Bornèque & Cie, Waffenfabrikanten in Pont-d'Able bei Porrentruy (Kt. Jura), 1824/25
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf Marken: «C» von Krone überhöht in Spitzschild, auf der Laufangel «F», darüber eine Kugel, beide in hochgestelltem Oval Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf 2. «14» = Waffennummer
Lauflänge	12,8 cm (franz. Mod. An 9, Gendarmerie: 12,8 cm)
Kaliber	15 mm (franz. Mod. An 9, Gendarmerie: 15,2 mm)
Schloss	nach französischem Mod. An 9, Gendarmerie, verstärkter Hahn, Messingpfanne. Obere Hahnbacke und Backenschraube fehlen
Garnitur	Eisen, Seitenblech zweifach verschraubt, Abzugbügel einmal gestiftet und einmal verschraubt, Vorderband mit Federhalterung Marken: «H» darüber ein fünfstrahliger Stern, Strahlen mit Kugelenden, in Spitzschild
Schaft	Nussbaum, Ganzschaft Marke «H» darüber ein Zeichen (?), beide in Kreis
Ladestock	Eisen, ein Ende mit Gewinde (Länge: 12,4 cm)
Gewicht	658 g
Gesamtlänge	25 cm (franz. Mod. An 9, Gendarmerie: 24,4 cm)

Im August 1798 bestimmte Frankreich Genf zum Hauptort des neu geschaffenen Département Léman, welches das Gebiet der ehemaligen Republik Genf, das Pays de Gex und einen Teil von Nordsavoyen umfasste. Die Polizeiaufgaben im Département übernahm Ende Oktober 1799 gemäss Verfügung des Direktoriums die französische, militärisch organisierte Gendarmerie. Zuständig war die 43. Eskadron der 22. Gendarmerie-Division mit einem Bestand von 39 Mann, davon wohnten 9 Mann in Genf und leisteten ihren Dienst im Stadtbereich; 8 waren beritten, 1 unberitten. Die Genfer Stadtverwaltung erhielt zusätzlich nur noch 2 Polizeikommissäre.

Von 1799 bis Frühling 1814 wurde die Polizeifunktion im Gebiet des Département Léman von der französischen Gendarmerie wahrgenommen. Obschon die französische Garnison bereits am 30. Dezember 1813 Genf verlassen hatte und die Österreicher unter Feldmarschall-Leutnant Bubna einmarschierten, versuchte die Departementsverwaltung Ruhe und Ordnung vorerst mit Hilfe



einer 52 Mann starken Departementspolizei aufrecht zu erhalten, deren Bildung sie beim österreichischen Platzkommandanten General Zechmeister beantragte.

Erst nachdem sich Genf am 24. August 1814 eine neue Verfassung gegeben hatte und den Anschluss an die Eidgenossenschaft suchte, waren die Voraussetzungen für einen definitiven Übergang der Polizeigewalt von der ehemaligen Departementsverwaltung an den sich neu konstituierenden Kanton gegeben. Im Verlauf der Grenzbereinigung zwischen Frankreich, Sardinien-Piemont und Genf wurde das Département Léman, damit auch die Departementsverwaltung (Commission centrale) aufgelöst. Genf beschloss, 25 Gendarmen, inklusive einen Offizier, den Quartiermeister und 2 berittene Gendarmen, von der Departementsgendarmerie in den Dienst der Stadt und für das übrige Kantonsgebiet zu übernehmen.

Im ersten Artikel der Genfer Verfassung von 1814 übertrug man den permanenten militärischen Schutz der Stadt einer Garnison, der sogenannten «Garde soldée», die sich aus unter Vertrag genommener, besoldeter, in- und ausländischer Mannschaft zusammensetzte. Gemäss ihrer ersten Organisation vom 25. November 1814 verfügte die Garde soldée über 4 Füsilierkompanien und 1 Artilleriekompanie, alle 80 Mann stark. Dies ergab mit dem Stab einen Sollbestand von 423 Mann. Den 5 Kompanien wurde die «Division de Gendarmerie» angegliedert, deren Sollbestand zu jenem Zeitpunkt mit 27 Mann angegeben wurde.

Nach der internationalen Annerkennung der Grenzen im Verlauf des Wienerkongresses im März 1815 musste Genf in polizeilichen wie auch in anderen Belangen bereits bestehende Organisationen den neuen territorialen Gegebenheiten anpassen. Der Gebietszuwachs machte u. a. eine Erhöhung des Gendarmeriebestandes notwendig. Die personellen Bedürfnisse der Gendarmerie wurden bei der ersten Reorganisation der Garde soldée vom 1. Februar 1819 berücksichtigt. Die Garnison setzte sich neu aus 2 Füsilierkompanien, 1 Artillerie- und 1 Gendarmeriekompanie zusammen, insgesamt 381 Mann. Der Mannschaftsbestand der Gendarmerie, die nach französischem Vorbild weiterhin dem Militär zugerechnet wurde, erhöhte man auf 50 Mann: 1 Hauptmann, 1 Unterleutnant, 1 Quartiermeister (maréchal-des-logis), 10 Wachtmeister (Brigadier), 9 Gefreite und 28 Gendarmen. Als Bewaffnung dienten 50 Dragonergewehre nach französischem Mod. An 9, deren Eingang das Zeughaus am 17. Februar 1819 verzeichnete. Die neuen, von ortsansässigen Büchsenmachern, den Brüdern Jean und Louis Meyer gelieferten, im Vergleich mit den Infanteriegewehren etwas kürzeren, bajonettierten Dragonergewehre mit einem eisernen Laufband samt Riemenbügel eigneten sich sowohl für den Dienst zu Fuss als auch zu Pferd. Leider konnte nur ein transformiertes Gendarmeriegewehr ausfindig gemacht werden (Vgl. S. 132/133).

Von 1819–1825 blieben sich die Zusammensetzung der Garnison und damit auch der Gendarmerie gleich. Aus Ersparnisgründen und weil sich die militärische Sicherheit Genfs durch die Zugehörigkeit zur schweizerischen Eidgenossenschaft wesentlich verbessert hatte, glaubte die Genfer Regierung, die Bestände der Garde soldée reduzieren zu können. Mit Beschluss vom 9. Februar 1825 wurde die noch verbliebene Füsilierkompanie abgeschafft. Die Garde

soldée bestand von 1825–1840 aus 1 Artilleriekompanie (Sollbestand 128 Mann) und 1 Kompanie Gendarmen, deren Sollbestand von 50 auf 76 Mann erhöht wurde.

Noch vor der Erhöhung der Mannschaftsbestände der Gendarmen erhielt das Genfer Zeughaus am 30. Januar 1824 von der Firma Meiner, Bornèque & Cie, Besitzer der Waffenmanufaktur von Pont d'Able bei Porrentruy, eine Sendung von je «10 pistolets de poche» und «10 pistolets An 9». Nach der zweiten Reorganisation der Garde soldée, damit auch der Gendarmerie, trafen am 28. Mai 1825 aus der jurassischen Waffenfabrik nochmals «60 pistolets, modèle An 9» und «20 pistolets de poche pour la gendarmerie» ein. Die vorliegende Pistole nach französischem Mod. An 9 für Gendarmerie, welche in Frankreich üblicherweise im Uniformrock mitgeführt wurde, erfüllt die Voraussetzung, um als Taschenpistole, «pistolet de poche», gelten zu können. Dank Kantonsschlag und Waffennummer, vor allem aber den Marken der Firma Meiner, Bornèque & Cie, lässt sich diese Waffe als Teil der Pistolenlieferungen von 1824/25 aus Pont d'Able identifizieren (Vgl. S. 21).

Wenn diese Waffe in den Rechnungen und Registern zutreffend als «pistolet de poche pour la gendarmerie» bezeichnet wird, so stellt sich die Frage, um welchen Pistolentyp es sich bei den insgesamt 70 «pistolets, modèle An 9» gehandelt haben mag? Pistolen Mod. An 9 für Gendarmerie oder Kavallerie? Bei den Lieferungen aus Pont d'Able machte man 1824/25 einen deutlichen Unterschied zwischen Pistolen nach französischem Mod. An 9 und den als Taschenpistolen der Gendarmerie bezeichneten Waffen. Die Annahme, Lieferungen vom gleichen Waffentyp, in unserem Fall Gendarmeriepistolen An 9, seien im Genfer Zeughausregister gleichentags einmal als «pistolets de poche pour la gendarmerie» und als «pistolets An 9» verbucht worden, ist höchst unwahrscheinlich. Es macht vielmehr den Anschein, dass sich der für den Eintrag im Zeughausregister verantwortliche Beamte und mit ihm der Genfer Conseil militaire wie auch schon bei der Modellbezeichnung von Pistolen irrten. Bereits 1819 hatte das Zeughaus anstelle der bestellten und als Pistolen An 9 registrierten Waffen Pistolen Mod. An 13 aus St. Etienne bezogen (Vgl. S. 56). Die Möglichkeit, dass es sich bei den 70 Pistolen An 9 von 1824/25 um 70 Pistolen Mod. An 13, somit um die Restlieferung der 1823 vom Conseil militaire in Pont d'Able bestellten 80 Kavalleriepistolen handelt, über deren Verbleib wir bisher nichts Genaues wussten, ist daher nicht von der Hand zu weisen.

Der Garde soldée, damit auch der Gendarmerie stellte Genf Bewaffnung und Ausrüstung zur Verfügung. Als Feuerwaffen verwendete die Gendarmerie seit 1819 nachweislich Dragonergewehre An 9 und Gendarmeriepistolen An 9, beide waren mit einem Steinschloss ausgestattete Vorderlader. Als Mannschaftsblankwaffe dienten charakteristische Säbel mit gegossenen Messinggefässen, Adlerabschlüssen und Wappendekor. Im Gegensatz zu den im Zeughaus stets in genügender Anzahl vorhandenen Gewehre, dürften die wenigen Gendarmeriepistolen bevorzugt an Offiziere und Unteroffiziere abgegeben worden sein.

Literatur

Jean Boudriot, Armes à feu françaises modèles réglementaires, 1717–1836, Paris, 1979.

Pierre Bertrand, Histoire de la police genevoise, Genève, 1967.

R. Gaudet-Blavignac, Les uniformes genevois sous la Restauration, 4. Les uniformes de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 23/37.

R. Gaudet-Blavignac, La fin de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 38/59.

Hugo Schneider, Jürg A. Meier, Griffwaffen, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Bd. 7, Dietikon-Zürich, 1971, S. 84.

4. Perkussionspistole, eidgenössische Ordonnanz 1842, Jäger zu Pferd, berittene Artillerie, Train (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Auguste Francotte, Fabrikant, Liège, Belgien
Lauf	achtkantige Schwanzschraube eidg. Ord. 1842, Rundlauf Marken: «A. FRANCOTTE A LIEGE.», «PH», von Krone überhöht, «ELG» über Stern in Oval = Lièger Beschuss (ab 1811); Laufunterseite: «09/09», OLC ligiert. Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «N 58» = Waffennummer
Visier	–
Korn	linsenförmig, Eisen
Lauflänge	20,9 cm (eidg. Ord. 1842: 20,8 cm)
Kaliber	17,5 mm (Mod. 1816/22: 17,1 mm)
Schloss	Schlossplatte flach, ein Ende zugespitzt, das andere rechteckig, Hahn gerundet mit Mittelgrat Marken: «A. FRANCOTTE A LIEGE», Innenseite: «DDE4» (Platte), «MM» (Hahn)
Schlossplattenlänge	12,4 cm (eidg. Ord. 1842: 12,9 cm)
Garnitur	Messing, Seitenblech zweifach verschraubt, Abzug- bügel, Vorderband einseitig verschraubt, Knaufkappe mit Öse und Tragrings Marken: «PH» von Krone überhöht «AF» von Krone überhöht (Eisenbügel)
Schaft	Nussbaum, Halbschaft, Griffschiene aus Eisen
Ladestock	separat geführt
Gewicht	1396 g
Gesamtlänge	36,5 cm

Der eidgenössische Kriegsrat veranlasste bei den Kantonen auf den 1. Januar 1841 eine Bestandesaufnahme der effektiven Kavalleriebestände im Auszug und in der Reserve. In Genf zählte man 54 anstelle der seit 1817 für den Bundesauszug vorgeschriebenen 32 Kavalleristen. Den Freiwilligen, welche die Voraussetzungen erfüllten, um als «chasseur à cheval» im Bundesauszug Dienst zu leisten, wurden Waffen und Ausrüstung zur Verfügung gestellt.

Nachdem am 31. August 1841 in der Tagsatzung die Einführung des Perkussionssystems grundsätzlich befürwortet worden war, übermittelten bis zum 2. Dezember gleichen Jahres die meisten Kantone ihr Einverständnis auf dem Korrespondenzweg: Bern, Zürich, Freiburg, Solothurn, Graubünden, Aargau,



A. FRANCOTTE
LIEGE. N 58

PH



Tessin, Waadt, Neuenburg und Genf. Obschon die Stellungnahme einiger Kantone auf sich warten liess, hatte der Perkussionierungsbeschluss definitiven Charakter. Als erster Kanton erhielt Bern bereits am 4. Dezember 1841 232 «neue Pistolen mit Patentschwanzschrauben samt Ladstöck à Percussion» von der Firma Auguste Francotte in Liège. Zwei gleichzeitig bezahlte Pistolenpaare hatten als Modelle gedient (St.A. Bern, Wehrwesen, BB II 621 041, 1841).

Die verbindliche Ordonnanz für die Perkussionspistolen der Kavallerie und Artillerie genehmigte der eidgenössische Kriegsrat am 13. April 1842. Als Mitglied des vierköpfigen Kriegsrates verfügte der bernische Oberstmilizinspektor David Zimmerli, ein Aargauer, schon vor der Genehmigung und Drucklegung der Ordonnanz über alle Informationen, die es Bern erlaubten, bereits im Dezember 1841 Pistolen nach eidg. Ord. 1842 zu erwerben. Nach der Publikation der «Ordonnanz über die Perkussions-Feuergewehre...» 1842 gehörte es ebenfalls zu den Aufgaben des eidgenössischen Kriegsrates, den Kantonen «Modelle aller Bestandtheile der Bewaffnung und Ausrüstung» zukommen zu lassen. Mit einem speziellen eidgenössischen Stempel gekennzeichnete Musterpistolen eidg. Ord. 1842 wurden an die kantonalen Zeugämter resp. Zeughäuser abgegeben und mussten von diesen bezahlt werden. Diese Muster liessen, wie der Fall von Freiburg zeigt, das seine Modellpaare am 6. Mai und 19. September 1846 erhielt, manchmal auf sich warten. Wir wissen nicht, zu welchem Zeitpunkt Genf über Musterpistolen verfügte. Jedenfalls beschloss der Conseil militaire am 30. Dezember 1845 den Ankauf von 100 Pistolenpaaren nach eidg. Ord. 1842 bei der Firma Auguste Francotte in Liège (AEG. Mil. A32, S. 653; Mil. A33, S. 213 und 265). In den Zeughausregistern vermerkte man den Eingang dieser Waffen am 7. August 1846. Die Pistolen-Sattelpaare von 1846 erhielten die Waffennummern 1–100. Im Unterschied zu den bereits auf Genfer Steinschlosspistolen angebrachten Waffennummern im Zahlenbereich 1–ca. 140 wurde der neuen Zahlenreihe anscheinend ein «N» vorangestellt.

Der Lieferant der Genfer Perkussionspistolen, Auguste Francotte, Gründer der gleichnamigen Waffenfabrik in Liège, war in der Zeit von ca. 1830–1855 einer der wichtigsten Handfeuerwaffenlieferanten der Schweiz. Es scheint, dass er an der Entwicklung einer Perkussionspistole für die schweizerische Kavallerie massgeblichen Anteil hatte, war er doch schon um 1840 der Hersteller einer Waffe, die als direkter Vorläufer der eidg. Ord. 1842 zu bezeichnen ist. In Genf trat Francotte erstmals 1827 mit einer Mustersendung von 12 Gewehren Mod. 1777 corr. An 9 und 1822 in Erscheinung. 1828, 1837 und 1838 folgten weitere Gewehrlieferungen; total 1'300 Infanteriegewehre Mod. 1822, 12 Infanteriegewehre Mod. 1777 corr. An 9.

Literatur

Claude Gaier, Cinq siècles d'armurerie liègoise, Alleur, 1996, S. 151, 157, 170.

Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Schwäbisch Hall, 1979, Bd. 1, S. 395.

Rudolf Jaun, Der Schweizerische Generalstab, das eidgenössische Generalstabskorps 1804–1874, Basel, 1983, Bd. 3, S. 203, 266/267.

Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720, Dietikon-Zürich, 1998, S. 36, 56/59, 64, 98.

5. Perkussionspistole, kantonale Ordonnanz 1843, Gendarmerie (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Firma Ancion, Hanquet & Cie, Liège (Belgien)
Lauf	Basküle, gerundete, teilweise gekantete Schwanzschraube (Länge 18 mm), dickwandiger Rundlauf (Wandstärke ca. 4 mm), gebänderte Bronzierung Marken: «ELG» über Stern in Oval = Lièger Beschuss Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf 2. «173» = Waffennummer
Visier	V-förmiger Einschnitt auf dem Rücken des Baskülekastens
Korn	linsenförmig, Eisen
Lauflänge	12,9 cm (franz. Mod. 1842, Gendarmerie: 12,9 cm)
Kaliber	13 mm (franz. Mod. 1842, Gendarmerie: 15,2 mm)
Schloss	rückliegendes Kettenschloss, flache minim gerundete Schlossplatte, Hahn gerundet
Garnitur	Eisen gebläut, Abzugbügel, gewölbte Knaufscheibe, eine Ladestockpfeife
Schaft	Nussbaum, Halbschaft, Griff beschnitzt, Fischhautmuster, ein Laufschieber, beidseitig je ein doppelt verschraubtes Schieberblech aus Neusilber
Ladestock	Eisen, ein Ende mit Gewinde, Messingdopper
Gewicht	610 g
Gesamtlänge	25,3 cm

Seit der Reorganisation der Garde soldée vom 9. Februar 1825 war für die Gendarmeriekompanie ein Sollbestand von 76 Mann vorgeschrieben. Mit den 30 in den Jahren 1824/25 von der Firma Meiner, Bornèque & Cie, Pont d'Able, erworbenen Steinschlosspistolen kant. Ord. 1824, welche dem französischen Mod. An 9 entsprachen, konnte nur knapp die Hälfte der Gendarmerie bewaffnet werden (Vgl. S. 66/67). Jeder Gendarme verfügte über ein Steinschlossgewehr nach französischem Mod. An 9 für Dragoner und den typischen Säbel mit Adlerkopfabschluss und Wappendekor; bei der Pistole handelte es sich bis 1843 wohl um eine zusätzliche, aber nicht allgemeine Bewaffnung.

Am 24. Januar 1840 wurde der Sollbestand der Gendarmerie um 12 Mann erhöht; sie zählte neu 88 Mann. Weil Genf gleichzeitig die Artilleriekompanie der Garde soldée von 125 auf 113 Mann reduzierte, ergaben sich aus der Verstärkung der Gendarmerie keine Mehrkosten. Die Bestandserhöhung dürfte 1843 zum Ankauf von neuen Pistolen, die als «pistolets de gendarmerie à capsule» bezeichnet werden, geführt haben.



Eine entsprechende Bestellung von 50 Pistolenpaaren, «*canon à ruban, rond, âme lisse, blanchi dans toutes ces pièces, pièces internes analogues à celles du pistolet de cavalerie, du dernier modèle fédéral*», datiert vom 11. März 1843.

Der Name des mit der Lieferung beauftragten belgischen Fabrikanten fehlt (AEG, Mil. A 29, S. 399; Mil. A 30, S. 2, 6, 24, 380, 385). Den Eingang der 108 von der Firma Ancion, Hanquet & Cie, Liège, gelieferten Waffen, verzeichnete man am 31. Oktober 1843. 1837 hatte Dieudonné Ancion, Vater, mit seinem gleichnamigen Sohn und Nicolas Hanquet (1797–1858) die *Fabrique d'Armes de Liège* gegründet, welche auch unter dem Firmennamen «Ancion, Hanquet & Cie» bekannt wurde.

Noch vor den Strassenkämpfen und dem politischen Umsturz im Oktober 1846, der die radikale Partei an die Macht brachte, trafen am 11. Februar 1846 weitere 50 Gendarmeriepistolen kant. Ord. 1843, «*conformes à ceux dont ce corps fait usage*», von Ancion, Hanquet & Cie in Genf ein (AEG, Mil. A 32, S. 492; Mil. A 33, S. 62).

Zu den ersten Massnahmen der neuen provisorischen Regierung zählte am 11. November 1846 die Auflösung der Artilleriekompanie der Garde soldée. Zu den Nutzniessern dieses Entscheides gehörte die Gendarmerie, welcher die Kaserne der Garde soldée, die «*caserne de Bel-Air*», überlassen wurde. 23 Mann der ehemaligen Artilleriekompanie übernahm die Gendarmerie. Bereits am 12. November 1846 hatte die provisorische Regierung den Bestand der Gendarmerie (inklusive 2 Tambouren oder Trompeter) auf 150 Mann erhöht und damit die Voraussetzungen zur Aufnahme von ehemaligen Soldaten der Garde soldée geschaffen.

Es ist davon auszugehen, dass Genf an dem 1843 festgelegten und bis 1845 von Ancion, Hanquet & Cie in 150 Exemplaren gelieferten Pistolenmodell festgehalten hat. Die dritte und letzte Serie von Gendarmeriepistolen kant. Ord. 1843, 50 Waffen, zu einem Stückpreis von Fr. 17.–, bestellte das Militärdepartement der provisorischen Regierung am 12. Dezember 1846 in Liège (AEG, Mil. A 33, S. 509, 514). Der im Vergleich zu 1843 von Fr. 15.75 auf Fr. 17.– leicht erhöhte Stückpreis ist sehr wahrscheinlich darauf zurückzuführen, dass für dieses Geschäft die Handelsfirma Louis Johannot Fils in Vevey eingeschaltet worden war. Die Pistolen trafen am 9. Juli 1847 in Genf ein.

Anlässlich der Bestellung von Gendarmeriepistolen im Jahre 1843 wurde die Beschaffenheit der gewünschten Waffe, wie bereits erwähnt, näher umschrieben. Der Auftraggeber forderte einen runden, innen glatten Lauf aus Bandeisen. In ihren inneren Teilen sollte die Pistole konstruktionsmässig mit der Kavalleriepistole eidg. Ord. 1842 übereinstimmen; zudem waren die Metallteile blank zu liefern. Die blanken Gendarmeriepistolen waren rostanfällig, so dass das Militärdepartement am 9. Juni 1849 beschloss, 150 Pistolen bronzen zu lassen (AEG, Mil. A 37, S. 236). Den Auftrag erteilte man dem Genfer Büchsenmacher Henri Jaquet. In einer Anzeige aus dem Jahr 1844 bietet der damals am «*Quai des Etuves 30*» domizilierte Jaquet folgende Waffen zum Kauf an: «*Fusils de chasse, carabines, pistolets tournants à 2, 4, 6 et 8 coups, arbalètes, poignards*». In späteren Jahren, 1862, war Jaquet am «*Quai de Bergues No 30*» wohnhaft.

Wie die Waffennummer 173 vermuten lässt, dürfte die abgebildete Gendarmeriepistole kant. Ord. 1843 aus der dritten und letzten Lieferung von 1847 stammen. Gewitzigt durch Erfahrung, achtete man bei den zuletzt angekauften Pistolen schon von Anfang an darauf, dass die Läufe durch Bronzieren (die Schlösser und Garnituren durch Bläuen) besser vor äusseren Einwirkungen geschützt wurden. Daher erübrigte sich das nachträgliche Bronzieren, welches bei den vor 1847 erworbenen Gendarmeriepistolen nötig geworden war. Der kurze, dickwandige, glatte Lauf «à ruban» weist mit 13 mm ein relativ kleines Kaliber auf; ausser dem Lièger Schwarzpulverbeschuss fehlen Zeichen, welche die Identifikation des Herstellers erlauben würden. Auch für die letzte Serie kommt als Produzent die Firma Ancion, Hanquet & Cie in Frage, die für Genf schon 150 Pistolen vom gleichen Typ hergestellt hatte.

Der Lauf entspricht den 1843 an diese Waffe gestellten Anforderungen; es fand sogar eine Patentschwanzschraube in der Art der eidg. Ord. 1842 Verwendung. Beim Schloss erwies sich die Abkehr von der eidgenössischen Vorlage als ein konstruktionsmässiger Vorteil. Das verwendete Schloss «à la Poncharra», benannt nach dem französischen Artillerieoberstleutnant Poncharra, mit einer rückliegenden Schlagfeder konnte grösstenteils im oberen Griffstück untergebracht werden. Frankreich verwendete Poncharra-Schlösser für seine seit 1842 neu reglementierten Gendarmeriepistolen. Die offensichtlichen Vorteile des neuen Schlosstyps mochten das Genfer Militärdepartement bewogen haben, auf eine ganzheitliche Umsetzung der eidg. Ord. 1842 zu verzichten.

Seit 1846 bestand die Bewaffnung der 150 Mann starken Gendarmerie aus dem Gewehr kant. Ord. 1819, das 1847 perkussioniert wurde, einer Perkussionspistole kant. Ord. 1843 und dem obligaten Säbel. Die publizierte Gendarmeriepistole stammt aus einem Freiburger Nachlass und befindet sich noch heute in Familienbesitz.

Literatur

Pierre Bertrand, *Histoire de la police genevoises*, Genève, 1967.

Richard Gaudet-Blavignac, *La fin de la Garde soldée*, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 45/59.

Eugène Heer, *Der Neue Stöckel*, Schwäbisch Hall, 1978, Bd. 1, S. 20/21, 492/493, 587.

Emile Joyet, *Une paire de pistolets d'officier fournie par «Henri Jaquet à Genève» vers 1850*, Le Brécaillon No 9, 1988, S. 51/54.

R. Marquiset, J. Boudriot, *Armes à feu françaises modèles réglementaires, 1833–1861*, chargement bouche & percussion, Paris, o. J.

Hugo Schneider, *Schweizer Waffenschmiede*, Zürich, 1976, S. 152.

6. Perkussionspistole, eidgenössische Ordonnanz 1817/42, Jäger zu Pferd, berittene Artillerie, Train (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Manufaktur Malherbe, Liège (Belgien), Pierre Joseph Malherbe dit Goffontaine, Transformation Arsenal Genf
Lauf	achtkantige Schwanzschraube eidg. Ord. 1842, Rundlauf Marken: «ELG» über Stern in Oval = Lièger Beschuss (ab 1811) verwischt Laufunterseite: OLC ligiert, «MD45», «5» Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «103» = Waffennummer 3. Eidg. Kontrollschlag für Transformation eidg. Ord. 1842
Visier	–
Korn	linsenförmig, Eisen
Lauflänge	21,1 cm (eidg. Ord. 1842: 20,8 cm)
Kaliber	17,5 mm
Schloss	Nach französischem Modell 1816/22, transformiert, Hahn eidg. Ord. 1842. Marken/Zeichen: Innenseite «5», «F» von Krone überhöht, «Perronzeichen» ? (Liège)
Schlossplattenlänge	13,1 cm
Garnitur	Messing, Seitenblech zweifach verschraubt, Abzug- bügel, Vorderband einseitig verschraubt, Knaufkappe mit Öse und Tragrings Marken: «V» von Krone überhöht (mehrmals) «HD» von Krone überhöht (Eisenbügel)
Schaft	Nussbaum, Halbschaft, Griffschiene aus Eisen Marken/Zeichen: «5», «5»
Ladestock	separat geführt
Gewicht	1358 g
Gesamtlänge	36,5 cm

Dem Grundsatzentscheid der eidgenössischen Tagsatzung von 1841 zur «Einführung der Perkussionszündung beim Bundesheer...» folgte mit geraumer Verspätung am 13. August 1846 die «Anleitung zur Umänderung der Stein-
schlosspistolen zur Perkussionszündung». Wie einer Übersicht des eidgenös-
sischen Kriegssekretariats vom 25. August 1847 zu entnehmen ist, meldete Genf



133 Steinschlosspistolen, die für eine eidgenössische Transformation in Frage kamen. Für die zur Perkussionierung vorgeschlagenen Waffen erhielten die Kantone vom eidgenössischen Kriegsfond Subventionen. Pro Pistole konnte Genf einen Beitrag von Fr. 3.59, total Fr. 477.47 beanspruchen. In einem Bericht des eidgenössischen Waffenkontrolleurs, Artilleriemajor Edouard Burnand (1814–1892), nach 1860 Direktor der Waffenfabrik Neuhausen, wird festgehalten, dass dieser am 1. Februar 1848 133 reglementskonform transformierte, ordonnanzmässige Steinschlosspistolen im Besitz des Genfer Arsensals geprüft und mit einem eidg. Kontrollstempel versehen habe (AEG, Mil. A 36, S. 35).

Die transformierte Pistole nach französischem Mod. 1822 mit der Waffennummer 103 gehört zu den 100 ursprünglich aus Belgien von der Firma P.J. Malherbe bezogenen Waffen (Vgl. S. 21, 60/62). Obschon die 133 perkussionierten Pistolen eidg. Ord. 1817/42 zur Sicherstellung der Bewaffnung des Bundeskontingentes genügten, hatte man 1846 zusätzlich 200 neue Pistolen eidg. Ord. 1842 für das Arsenal angekauft (Vgl. S. 22).

Von 1817–1850 stellte Genf dem eidgenössischen Bundesheer eine halbe Kavalleriekompanie von 32 Mann. Im Verlaufe von Bestandeskontrollen wurden 1839 57, 1841 54 Kavalleristen gezählt. Der effektive Bestand übertraf den Sollbestand beinahe um das Doppelte, so dass sich der Verfasser des Schweizer Militär-Almanachs 1845 veranlasst sah, von einer «starken Compagnie» zu sprechen. Die Genfer Kavallerie stand zu jenem Zeitpunkt unter dem Kommando des Majors Eugen de Budé, sekundierte von Hauptmann Ludwig Emil Périer. Durch das Bundesgesetz vom 20. August 1850 wurden die taktischen Einheiten und deren Verteilung auf die Kantone neu geregelt. Die Eidgenossenschaft verpflichtete Genf zur Bereithaltung von je einer Guidenkompanie im Auszug (32 Mann) und in der Reserve (19 Mann). Mit einem erhöhten Sollbestand von insgesamt 51 Mann entsprach Genfs Beitrag zur eidgenössischen Kavallerie weitgehend den bereits vor 1850 festgestellten effektiven Mannschaftszahlen. Die berittenen Jäger wurden in Genf durch die Guiden abgelöst.

Literatur

Eidgenössische Abschiede 1841, 1. Teil, S. 49/54, «B Infanteriegewehr mit Perkussionszündung».
Eidgenössische Abschiede 1842, S. 38/40, «B Einführung der Perkussionszündung für das Bundesheer».

Eidgenössische Abschiede 1847, Beilage Litt. AA., «Kommissionalbericht... Bewilligung eines Nachtragskredits...», vgl. Tabellen.

Joh. Jsler, Das Wehrwesen der Schweiz, Bd. 1, Die Wehrverfassungen vor 1907, Zürich, 1914, S. 29/31.

H. Leemann, Abriss der Militär-Statistik der Schweiz, 2. Abteilung, Bern, 1839, S. 161.

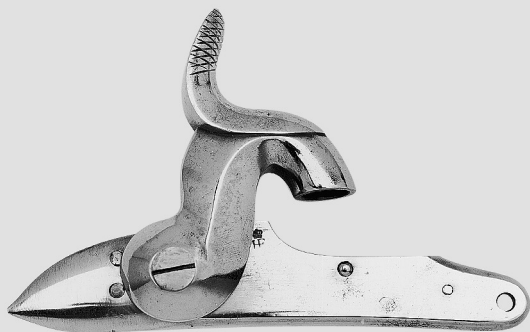
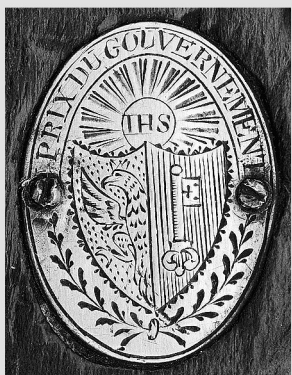
Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720, Dietikon-Zürich, 1998, S. 56/61.

J. M. Rudolf, Schweizerischer Militär-Almanach für Offiziere und Militärpersonen, Baden, 1845, S. 279.

7. Perkussionspistole, kantonale Ordonnanz 1817/47, Jäger zu Pferd, berittene Artillerie, Train (ursprünglich staatlicher Schützenpreis) (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Manufaktur Malherbe, Liège (Belgien) Pierre Joseph Malherbe dit Goffontaine, kantonale Transformation nach 1847
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf, seitlich angeschweisster länglicher Kaminsack, Marken: «ELG» über Stern in Oval = Lièger Beschuss (ab 1811) Laufunterseite: OLC ligiert, weitere verwischte Marken Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (4,5 x 3,9 mm) 2. «117» = Waffenummer (3–4 mm)
Visier	–
Korn	–
Lauflänge	20,1 cm (franz. Mod. 1816/22: 20 cm)
Kaliber	17,2 mm (franz. Mod. 1816/22: 17,1 mm)
Schloss	nach französischem Mod. 1816/22, Steinschloss per- kussioniert, Hahn in der Art eidg. Ord 1842 Marken: «HF» ligiert, von Krone überhöht Innenseite: «iS», «6»
Schlossplattenlänge	13,1 cm
Garnitur	Messing, Seitenblech zweifach verschraubt, Abzug- bügel, Vorderband einseitig verschraubt, Knaufkappe mit Öse und Tragring, Marken: «ID», weitere verwischte Marken
Schaft	Nussbaum, Halbschaft, Griffschiene aus Eisen Marken: «8», Zeichen: doppelt verschraubtes, ovales Silberblech (Masse: 22,5 x 17 mm) mit graviertem Dekor (Typ 6, Dekor F, vgl. S. 41/42): Genferwappen zwischen Lorbeerzweigen, darüber Schrift- band «PRIX DU GOUVERNEMENT»
Ladestock	Eisen, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	1265 g
Gesamtlänge	35,3 cm (franz. Mod. 1816/22: 35 cm)

Die ursprünglich mit einem Steinschloss ausgestattete Pistole entspricht dem französischen Mod. 1822. Sie stammt aus einer Lieferung von 100 neuen Stein-



schlosspistolen der Firma P. J. Malherbe, Liège, deren Eingang im Zeughausregister am 22. Juni 1834 festgehalten wurde. Einige dieser in den Genfer Quellen auch als «modèle fédéral de 1822» bezeichneten Waffen dienten als Schützenpreise, wobei zwei unterschiedliche Preisplaketten Verwendung fanden. Auf einem Sattelpaar aus der belgischen Pistolenserie mit der Waffennummer 108 wurde der Plakettentyp 5 (Vgl. S. 41) seitlich befestigt. Die abgebildete Waffe mit der Waffennummer 117 zeigt den Plakettentyp 6 (Vgl. S. 41/42). Die ältere Plakette Typ 5 ist vergleichsweise mit Typ 6 etwas grösser. Beide sind aus Silberblech gefertigt, oval, doppelt verschraubt und handgraviert. Von besonderem Interesse ist vor allem die unterschiedliche Gravur. Neben dem obligaten Schriftzug «PRIX DU GOUVERNEMENT» sowie dem Genferwappen, verfügen alle bisher erfassten Plaketten zusätzlich über eine gravierte Kartusche, welche Raum für die Jahrzahl bietet. Diese Kartusche fehlt beim Plakettentyp 6. Offensichtlich glaubte man nach 1834, vermutlich aus Kostengründen oder der Einfachheit halber, auf die Jahrzahlgravur verzichten zu können; dies im Gegensatz zu den Gewehrplaketten, die dank der verwendeten Matrize bis 1841 über Jahrzahlkartuschen verfügen. Ein weiterer Grund für den nachträglichen Verzicht auf Jahresgravuren ist möglicherweise die kleine Zahl der abgegebenen Waffen. Von 1820–1841 lieferte das Arsenal mit Ausnahme von 1833 alljährlich ein oder zwei Pistolenpaare als Preise für die Kavalerie. Die Wettbewerbsbedingungen, welche ein berittener Jäger der Genfer Miliz erfüllen musste, um Anspruch auf eine Preiswaffe erheben zu können, sind nicht bekannt.

Nach dem Abschluss der Transformationsarbeiten nach eidgenössischen Kriterien 1847/48 wurde eine unbekannte Anzahl von Ordonnanzpistolen in staatlichem oder privatem Besitz kantonal perkussioniert. Jean Pierre Rebsamen, Arsenalbüchsenmacher, unterbreitete 1847 dem Conseil militaire einen entsprechenden kostengünstigen Abänderungsvorschlag, der genehmigt wurde und bei Gewehren und Pistolen Anwendung fand. Die Perkussionspistole kant. Ord. 1817/47, Genf, mit einem am Laufe seitlich angeschweissten Kaminsack und einem Hahn in der Art der eidg. Ord. 1842 entspricht weitgehend der waadtländischen Pistole kant. Ord. 1839. Letztere war zusätzlich mit einer Baskülevorrichtung ausgestattet.

Als vorschriftsmässige Waffen kamen nach 1842/46 für den Dienst im eidgenössischen Bundesauszug nur noch Pistolen eidg. Ord. 1842 oder eidg. Ord. 1817/42 in Frage. Kantonal transformierte Waffen durften in der kantonalen Reserve, bei der Landwehr oder Einheiten, welche ausschliesslich innerhalb des Kantons zum Einsatz kamen, z.B. Gendarmerie, Sapeurs-pompiers, verwendet werden.

Literatur

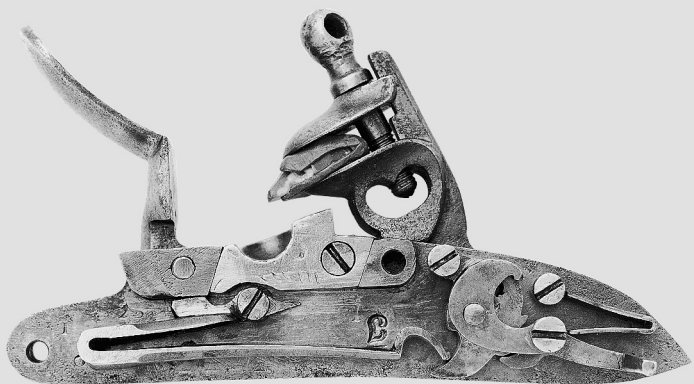
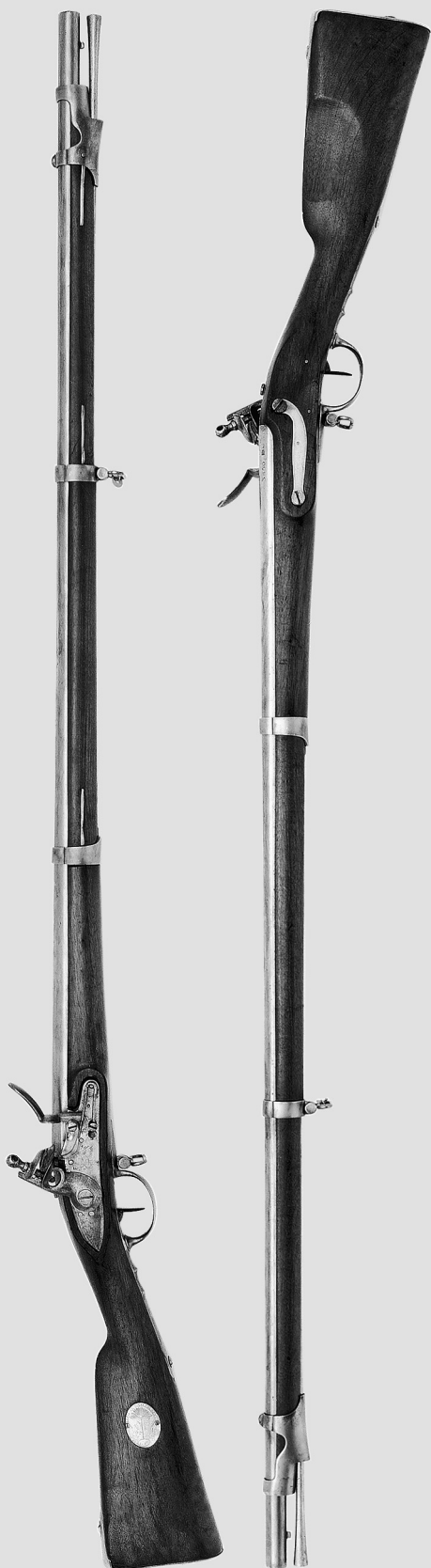
Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720, Dietikon-Zürich, 1998, S. 60/61.

8. Steinschlossgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1817, staatlicher Schützenpreis 1819, Infanterie, Artillerie, Genie, Train (Geschenk von Österreich 1816)

(Musée militaire vaudois, Morges, MMV AF 814)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Kaiserliche Manufaktur Turin (Italien), in der Zeit von 1809–1814
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf, Bajonetthaft Marken: «CM» (Claude Merley, Laufkontrolleur 1809–1814) verwischt, «18..» Jahrzahl(?) Laufunterseite: diverse Zahlen und Zeichen Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «3450» = Waffenummer (ca. 4–5 mm)
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	108 cm (franz. Mod. 1777 corr. An 9: 113,7 cm. Kant. Ord. 1818: 108,3 cm)
Kaliber	17,5 mm (franz. Mod. 1777 corr. An 9: 17,5 mm)
Schloss	nach französischem Mod. 1777 corr. An 9, Infanterie, verstärkter Hahn, Messingpfanne Marken: «M. Imple de Turin», «F» Innenseite: «L»
Schlossplattenlänge	16,1 cm
Garnitur	Eisen, s-förmiges, flaches Seitenblech, zweifach verschraubt, Abzugbügel mit Riemenbügel, Laufband mit Riemenbügel, einfaches Laufband, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung. Kolbenkappe zweifach verschraubt
Schaft	Nussbaum, Ladestockklemmfeder im Laufbett fehlt, Kolben mit Wangenausschnitt Zeichen: 1. Silberplakette (Typ 1, Dekor A, vgl. S. 39), zweifach verschraubt, Inscription: «PRIX DU GOUVERNEMENT», dazu gravierte Jahrzahl 1819 in Kartusche.
Ladestock	Eisen, gerundeter Kopf, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	4370 g
Gesamtlänge	146,7 cm

Die Tatsache, dass zur Zeit der französischen Vorherrschaft in Turin, aber auch in Brescia hergestellte Gewehre nach 1819 in Genf als staatliche Schützenpreise abgegeben wurden bedarf einer Erklärung. Weil im bekannten Standardwerk «Der Neue Stöckel», im Kapitel «Zentren und Städte», die Manufaktur von Turin, aus welcher die abgebildete Waffe stammt, nicht berücksichtigt wurde,



soll zuerst, basierend auf einem Beitrag von Jean Boudriot aus dem Jahre 1966, deren Entwicklung zu Ende des 18. Jahrhunderts und zu Beginn des 19. Jahrhunderts skizziert werden.

Die Produktionsstätten der Manufaktur etc. befanden sich innerhalb der Turiner Befestigungsanlagen, im Arsenal, in dessen Umgebung, aber auch ausserhalb im Val d'Oc, um die Wasserkraft nützen zu können. Nach der Einnahme von Turin durch die Franzosen 1798 und wiederholten Besetzungen in den Jahren 1799/1800 musste die ehemals königliche Manufaktur ihre Produktion weitgehend einstellen. König Karl Emanuel IV. von Sardinien-Piemont verliess Turin, nachdem er alle Besitzungen in Savoyen und Piemont verloren hatte, und zog sich nach Sardinien zurück. Der zur Zeit des Konsulats (ab 1799) steigende Waffenbedarf Frankreichs machte schon bald eine Reaktivierung und Vergrösserung der Manufaktur notwendig. Der Erlass des französischen Kriegsministers, General Louis Alexandre Berthier vom 19. Prairial An 9 (7. Juni 1800) schuf die Voraussetzung zur Einrichtung der «Manufacture Nationale de Turin», von 1804–1814 «Manufacture Impériale de Turin».

Bis 1804 waren es private Unternehmer, Bartolomeo Scalafiotti, später Spital, welche die Manufaktur betrieben und modellkonforme Waffen zu vereinbarten Preisen produzierten. Weil die privatwirtschaftlich geführte Manufaktur die in sie gesetzte Erwartung nicht erfüllte, übertrug das französische Kriegsministerium 1804 Aufsicht und Leitung der «Régie militaire», das heisst dem Oberkommando der Artillerie, welche entsprechend geschulte Offiziere für alle Belange der Manufaktur zur Verfügung stellte.

Anfänglich amtierte Oberst Lamogere, ein ehemaliger Inspektor der «Manufacture de Versailles», als Direktor, der aber schon im September 1806 durch den ausserordentlich fähigen Bataillonschef Hermann Cotty (1772–1839) ersetzt wurde. Cotty, ebenfalls ein ehemaliger Mitarbeiter der Versailler Manufaktur, reorganisierte die Turiner Manufaktur und betraute vier Offiziere, welche mit ihm den Conseil d'administration bildeten, mit der Leitung der neu geschaffenen Produktions- und Kontrollbereiche. Die Organisation der Manufaktur wurde nach Cottys Weggang 1809 von seinem Nachfolger Antoine Chantron bis zum Ende der französischen Ära 1814 beibehalten. Seit den Reformen Cottys stieg die Zahl der beschäftigten Büchsenmacher, Arbeiter und Kontrolleure stetig: 1807 – 246, 1808 – 363, 1810 – 484. Bedeutungsmässig lässt sich die Manufaktur von Turin mit derjenigen von Versailles vergleichen. Die Produktion konzentrierte sich auf Schusswaffen der Systeme An 9 und An13. Leider fehlen für die Zeit von 1800/1801 die Angaben über Zahl und Art der gelieferten Waffen. Von 1804–1814 wurden in Turin 83'480 Infanterie-Gewehre Mod. 1777 corr. An 9 hergestellt, mit einem Produktionsmaximum von 14'915 Gewehren im Jahr 1813, dem Jahr der Völkerschlacht von Leipzig (16.–19. 10. 1813). 1804–1814 passierten 17'514 Dragoner-Gewehre Mod. An 9 und 1812–1814 4'957 Kavallerie-Karabiner die Turiner Waffenkontrolle. Die Zahl der 1813/14 hergestellten Steinschlosspistolen war mit 703 Exemplaren gering. Trotz teilweise grossen Stückzahlen sind die unter französischer Aufsicht in der Turiner Manufaktur 1802–1814 entstandenen Waffen in den Sammlungen nur selten anzutreffen. Boudriot sah sich daher schon 1966 veranlasst, diese als «relativement rares» zu bezeichnen.

Dank dem Kontrollstempel «CM» über der Laufkammer lässt sich die vorliegende Waffe genauer zuordnen. «CM» steht für Claude Merley, der von 1809–1814 als Laufkontrolleur tätig war. Damit stimmt auch die neben dem Kontrollzeichen eingeschlagene Jahrzahl «1813» überein. Der für französische Manufakturen jener Zeit auf dem Kolben übliche kreisförmige Kontrollstempel dürfte beim Anbringen der Preisplakette entfernt worden sein. Der Lauf ist mit einer Länge von 108 cm kürzer, als dies bei einem Gewehr vom Typ 1777 corr. An 9 zu erwarten wäre. In diesem Zusammenhang ist darauf hinzuweisen, dass bei der Wiederbewaffnung der kantonalen Milizen zur Zeit der Mediation in der Schweiz allgemein kürzeren Infanterie-Gewehren der Vorzug gegeben wurde. So war für das bernische Infanterie-Gewehr kant. Ord. 1804 eine Lauflänge von 105,1 cm Vorschrift; die Gewehre der Waadt kant. Ord. 1805 wiesen jeweils Lauflängen um 107 cm auf. Mit 108 cm entspricht der gekürzte Lauf sowohl der kantonalen Ordonnanz von 1818 als auch dem eidg. Mustergewehr von 1817 (Vgl. S. 98/99).

Der Weg dieses Turiner-Gewehrs von Italien nach Genf beschreibt Jean Dunant in seinem 1990 publizierten Beitrag «Les 3000 fusils de l'empereur (1816)». Auch hier soll dem Leser mit einer Zusammenfassung die Möglichkeit einer Orientierung geboten werden.

Nach dem Abzug der französischen Truppen Ende Dezember 1813 wurde deren Platz in Genf schon bald von alliierten Einheiten, vor allem Österreichern unter dem Befehl des Feldmarschall-Leutnants Graf von Bubna, eingenommen. Zu Beginn Februar 1814 veranlasste Bubna die Requisition der in Genf noch vorhandenen Artillerie sowie von Munition und anderem im Zeughaus gelagertem Material. Obschon es sich dabei mehrheitlich um Geschütze und Vorräte aus genferischem Besitz handelte, wurde alles beschlagnahmt und auf dem Seeweg nach Ouchy, anschliessend zu Lande nach Wien transportiert. Dem Genfer Jägerleutnant Joseph Pinon, welcher dem Requisitionsgut nachreiste, gelang es in Schönbrunn, anlässlich einer Audienz Kaiser Franz I. davon zu überzeugen, die beschlagnahmten Geschütze Genf zurück zu erstatten. Diese trafen denn auch 1814 und 1815 wieder in der Rhonestadt ein.

Als Ersatz für das übrige, anscheinend nicht mehr beizubringende Kriegsmaterial offerierte Fürst von Metternich in einem Schreiben vom 17. Januar 1816 Genf im Auftrag des Kaisers 3'000 neue Gewehre, «trois mille fusils neufs». Weil das Genfer Zeughaus in jenen Jahren grossen Mangel an Handfeuerwaffen litt, liess sich die Wiederbewaffnung der Miliz mit Hilfe der von Österreich zugesicherten Gewehre bedeutend leichter bewerkstelligen. Genf beauftragte den inzwischen zum Oberstleutnant beförderten Pinon, mit den zuständigen Stellen in der Lombardei Kontakt aufzunehmen und für den Transport der Waffen besorgt zu sein. Weil in der kaiserlichen Ordre von 3'000 neuen Gewehren ohne genaue Modellbezeichnung die Rede war, beabsichtigte der österreichische oberste Kriegsrat, Genf 3'000 noch vorrätige englische Gewehre vom Typ «India pattern» sowie andere englische Modelle zu überlassen. Pinon und mit ihm auch der Genfer Staatsrat weigerten sich, die englischen Gewehre zu akzeptieren, weil diese ein grösseres, in der Schweiz nicht gebräuchliches Kaliber und zudem im Vergleich mit den französischen Modellen weitere konstruktionsmässige Nachteile aufwiesen. Eine Kontrolle der englischen Waffen

im Zeughaus von Verona ergab, dass diese keineswegs neuwertig, sondern überholungsbedürftig waren.

Schliesslich gelang es Metternich, welcher in der Gewehrfrage den Standpunkt Genfs vertrat, Kaiser Franz I. anlässlich einer Inspektionsreise in der Lombardei davon zu überzeugen, Genf 3'000 Gewehre von französischem oder italienischem Kaliber zu überlassen, «3'000 fusils au calibre français ou italien». Weil die von ca. 1800–1814 in Italien hergestellten Militärschusswaffen mehrheitlich den französischen Modellen entsprachen, ist davon auszugehen, dass es sich bei den Waffen mit «italienischem Kaliber» um Gewehre nach französischem Modell, welche jedoch in Italien produziert worden waren, handelte. Graf von Bubna, Kommandant der österreichischen Truppen in der Lombardei, welchem man die Ausführung des kaiserlichen Befehls übertrug, war dafür besorgt, dass in Übereinkunft mit Pinon 3'000 Gewehre ausgewählt, im Zeughaus von Mantua in 96 Kisten verpackt und 1816 im Verlauf mehrerer Lieferungen über Mailand, Turin, Chambéry nach Genf speditiert wurden.

Vom 1. Januar 1816 bis zum 1. Januar 1817 erhöhte sich im Genfer Zeughaus dank dem kaiserlichen Geschenk der Bestand an Gewehren Mod. 1777 (corr. An 9) von 469 auf 3'565 Stück, was einen Zuwachs von 3'096 Stück ergibt. Ein Zeitgenosse notierte, dass am 12. August 1816 eine erste Sendung von 24 Kisten mit ca. 800 Gewehren in Genf eingetroffen sei. Es habe sich dabei u. a. um Produkte der Manufakturen von Brescia und Charleville gehandelt. Abgesehen von der Modellangabe im Zeughausinventar von 1817 fehlen in den amtlichen Papieren Hinweise auf die fabrikationsmässige Zusammensetzung der Gewehrschenkung.

Ungeachtet der dürftigen Quellenlage darf man dennoch annehmen, dass aus italienischen Manufakturen wie Turin oder Brescia stammende, mit Genfer Kantonsschlägen und Waffennummern versehene Infanterie-Gewehre Mod. 1777 corr. An 9 zu jenen Waffen gehören, die 1816 geschenksweise in Zeughausbesitz kamen. Einige der Gewehre dienten nach 1819 als staatliche Schützenpreise und wurden vom Zeugwart Jean Jacques Rebsamen (1778–1847) aufgearbeitet und mit Plaketten versehen. Die in allen Teilen von Hand gearbeitete Plakette vom Typ A (Vgl. S. 39) fand nur 1819 für die 38 abgegebenen Preisgewehre und einen Karabiner Verwendung (Vgl. S. 31). Typisch für die handgravierte Plakette Typ A ist die korrekte Wiedergabe des Wortes «GOUVERNEMENT».

Literatur

Alfredo Bartocci, Luciano Salvatici, Armamento individuale dell'esercito piemontese e italiano, 1814–1914, Fanteria, Bersaglieri, Artiglieria, Genio, Stato maggiore, Piazze Servizi amministrativi, Firenze, 1987, S. 64/65, Abb. 4 «Fucile da infanteria a pietra focaia di modello inglese» (india pattern), Abb. 5 «Fucile da fanteria a pietra focaia di modello francese» (Mod. 1777 corr. An 9).

Jean Boudriot, La Manufacture d'armes de Turin an IX–1814, in: *Armi antiche*, Bollettino dell'Accademia di S. Marignano, Torino, 1966, S. 111/132 (mit italienischer Übersetzung). Unveränderter Nachdruck des Artikels im Katalog: *Piemont XVIII^e–XIX^e siècle, Armes et technologie militaire* Royaumes de Sardaigne et d'Italie, Musée militaire Vaudois, Château de Morges/Museo Storico Nazionale di Artiglieria Torino, Catalogue d'exposition, Torino/Morges, 1994, S. 57/71.

Jean Boudriot, *Armes à feu françaises modèles réglementaires 1717–1836*, Paris, 1979.

Jean Dunant, Les 3000 fusils de l'empereur (1816), *Revue SGHWR/ASEAA*, Nr. 8, 1990, S. 368/383.

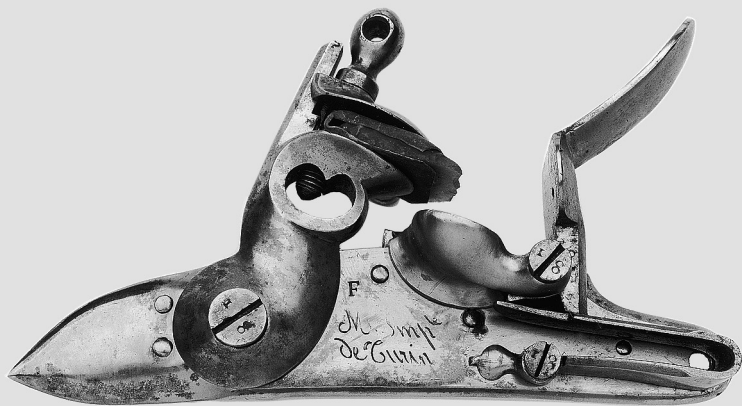
Jean Dunant, Comment faire voir les armes des anciennes milices genevoises?, *Le Brécaillon* No 17, 1995, S. 36/40.

Allgemeines Militär-Reglement für die Schweizerische Eidgenossenschaft von 1817, Zürich, 1818, S. 68, Art. 63.

**9. Steinschlossgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1817,
staatlicher Schützenpreis 1825,
Infanterie, Artillerie, Genie, Train
(Geschenk von Österreich 1816)
(Privatbesitz)**

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Kaiserliche Manufaktur Turin (Italien), in der Zeit von 1809–1814
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf, Bajonetthaft Marken: «M (1)777» auf der Laufangel, Lauf «MF» Laufunterseite: «96», «B» (?) Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 3,8 mm) daneben «1816» (?), Jahrzahl oder Waffennummer
Visier	–
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	113,3 cm (franz. Mod. 1777 corr. An 9: 113,7 cm. Kant. Ord. 1818: 108,3 cm)
Kaliber	17,5 mm (franz. Mod. 1777 corr. An 9: 17,5 mm)
Schloss	nach französischem Mod. 1777 corr. An 9, Infanterie, verstärkter Hahn, Messingpfanne Marken: «M. Imple de Turin», «18» Innenseite: «MO», «I», «18»
Garnitur	Eisen, s-förmiges, flaches Seitenblech, zweifach verschraubt, Abzugbügel mit Riemenbügel, Laufband mit Riemenbügel, einfaches Laufband, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung. Kolbenkappe zweifach verschraubt
Schaft	Nussbaum, Ladestockklemmfeder im Laufbett, Kolben mit Wangenausschnitt Zeichen: 1. Silberplakette (Typ 2, Dekor B, vgl. S. 39/40), zweifach verschraubt, Inschrift: «PRIX DU GOUVERNEMENT», dazu gravierte Jahrzahl 1825 in Kartusche.
Ladestock	Eisen, gerundeter Kopf, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	4141 g
Gesamtlänge	151,9 cm

Im Gegensatz zu dem ebenfalls in Turin hergestellten Preisgewehr von 1819 (Vgl. S. 86) weist der Lauf dieser Turinerwaffe noch die für die Infanteriegewehre Mod. 1777 corr. An 9 reglementarische Länge auf. Die Abweichung



von 4 mm fällt in den Toleranzbereich. Das noch zur Zeit der französischen Herrschaft, spätestens 1814 in der kaiserlichen Manufaktur Turin entstandene Schloss scheint erst 1816 montiert worden zu sein, wie ein entsprechend datierter Lauf vermuten lässt. Weil der Lauf einige Gebrauchsspuren aufweist, z. B. im Angelbereich, ist es möglich, dass für die Anfertigung dieser Waffe Teile unterschiedlichen Alters und unterschiedlicher Produktion Verwendung fanden. Derartige Montagen können sowohl in einer Manufaktur als auch in einem Zeughaus ausgeführt worden sein. Es ist in diesem Zusammenhang daran zu erinnern, dass das Verarbeiten von alten, gebrauchten und neuen Schusswaffenteilen zu den üblichen Tätigkeiten eines kantonalen Zeugwarts gehörten. Dabei dürfte es sich primär um Reparaturarbeiten gehandelt haben; aber auch das «Aufrüsten», die Herstellung einzelner Waffen, seltener von Waffenserien, gehörten zu seinen Obliegenheiten.

Die Qualität der von Österreich 1816 Genf überlassenen Gewehre dürfte recht unterschiedlich gewesen sein. Unter den 3'000 Waffen aus italienischen Zeughausbeständen befanden sich auch aufgearbeitete Exemplare, wie uns zeitgenössische Quellen vermuten lassen. Der Manufakturkontrollstempel auf dem Kolben musste bei diesem Preisgewehr ebenfalls der Preisplakette weichen. Die mit Hilfe einer Matrize angefertigte Plakette vom Typ B (Vgl. S. 40/41) wurde nachziseliert und die Jahrzahl 1825 in die dafür bestimmte Kartusche graviert. Beim Schneiden der seit 1820 verwendeten Plakettenmatrize war dem Graveur ein Fehler unterlaufen. Der diagonale Balken des Buchstabens «N» im Wort «GOUVERNEMENT» erscheint seitenverkehrt und wurde damit zum Merkmal des Plakettentyps B. 1825 erhielt die Genfer Miliz 41 Preisgewehre.

Im Besitz des Musée d'art et d'histoire, Genf, befinden sich weitere italienische Militärgewehre, Geschenke Österreichs von 1816:

1. Steinschlossgewehr, eidg. Ord. 1817, entspricht weitgehend dem französischen Mod. 1777 corr. An 9, Preiswaffe. Hersteller: Kaiserliche Manufaktur Turin, vor 1814. Lauflänge 98,6 cm, gekürzt, Kal. 17,8 mm, Kt. Schlag Genf, ohne Waffennr., Preisplakette Typ C, Jahrzahl 1823, dazu in kleinerer Gravur die Zahl 1834, welche mit der Waffennr. 1834 auf dem Kolben übereinstimmt (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 620).

2. Steinschlossgewehr, eidg. Ord. 1817, entspricht dem französischen Mod. 1777 corr. An 9, Preiswaffe. Hersteller: Kaiserliche Manufaktur Turin, vor 1814. Lauflänge 113,8 cm, Kal. 17,5 mm, Kt. Schlag Genf, kleine Waffen- oder Preisnummer 29. Preisplakette Typ B ohne Jahrzahl. Schaftstempel «L. HENRY» (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 358).

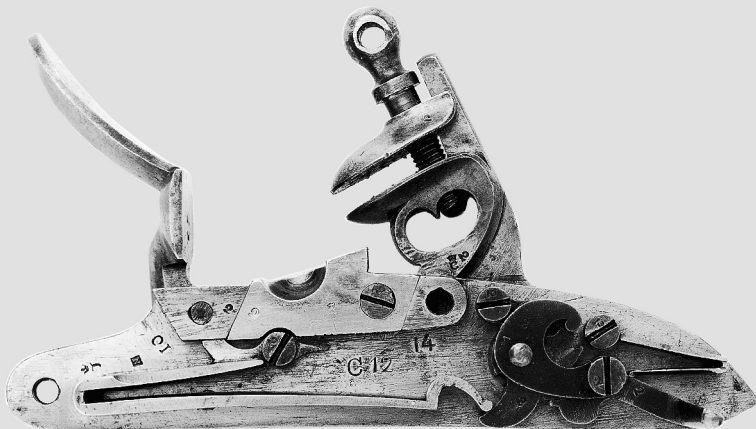
Literatur

Jean Boudriot, *Armes à feu françaises modèles réglementaires 1717–1836*, Paris, 1979.

10. Steinschlossgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1817, staatlicher Schützenpreis, Infanterie, Artillerie, Genie, Train

(Musée militaire vaudois, Morges, MMV AF 815)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Königliche Waffenmanufaktur St. Etienne, Frankreich
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf, Bajonetthaft Marken: «ML 1777», Gravur auf der Laufangel, dazu das geschlagene Zeichen «PL» oder «LP» ligiert im Zentrum eines zwölfzackigen Sterns, «S 1821», «V» und «D» von Krone überhöht, seitlich neben dem Zündloch eine gravierte Linie, «C» Laufunterseite: «NC», «IB», «92», «B3» und weitere Zeichen Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5,3 x 4,5 mm) 2. «5219» = Waffenummer (Höhe ca. 4–5 mm)
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	109,2 cm (franz. Mod.1777 corr. An 9: 113,7 cm. Kant. Ord. 1818: 108,2 cm)
Kaliber	17,5 mm (franz. Mod.1777 corr. An 9: 17,5 mm. Kant. Ord 1818: 17,5 mm)
Schloss	nach franz. Mod.1777 corr. An 9, Infanterie, verstärkter Hahn, Messingpfanne Marken: «Mre. R. le de St. Etienne», «S» darüber Lilie, in Oval Innenseite: «2», mehrfach, «14», «CR», «C» von Krone überhöht
Schlossplattenlänge	16 cm (franz. Mod.1777 corr. An 9: 16 cm)
Garnitur	Eisen, s-förmiges, flaches Seitenblech, zweifach verschraubt, Abzugbügel mit Riemenbügel, Laufband mit Riemenbügel, einfaches Laufband, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung. Kolbenkappe zweifach verschraubt
Schaft	Nussbaum, Ladestockklemmfeder im Laufbett, Kolben mit Wangenausschnitt Zeichen: 1. Runder französischer Kontrollstempel, im Zentrum eine grosse Lilie, auf der Bordüre «V. /B./Nbre/1821» (V = Viallet, Oberstleutnant, Manufakturinspektor) 2. Silberplakette (Typ 2, Dekor B, vgl. S. 39/40), zweifach verschraubt, Inschrift: «PRIX DU GOUVERNEMENT», Jahrzahl entfernt, durch Monogramm «HM» ersetzt



Ladestock	Eisen, gerundeter Kopf, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	4263 g
Gesamtlänge	147,9 cm (franz. Mod. 1777 corr. An 9: 151,5 cm)

In der Ordonnanz vom 22. April 1818, welche im Anschluss an das Milizgesetz vom 14. Februar 1818 die Bewaffnung, Ausrüstung und Uniformierung regelte, wird das «fusil de guerre au calibre d'une once, avec baïonnette» als reglementarische Bewaffnung der Infanterie, Artillerie, Train und der Genie, «Sapeurs-mineurs», bezeichnet. In einer Fussnote erläuterte der Gesetzgeber, was man unter einem «fusil de guerre» zu verstehen hat: «Le fusil d'ordonnance fédérale est le même que le modèle d'infanterie française de 1777, de 40 pouces [108,3 cm] de longueur, baïonnette de 15 pouces [40,6 cm] (Übersetzung: Das eidgenössische Ordonnanzgewehr entspricht dem französischen Infanteriegewehr Modell 1777, Lauflänge 40 Zoll, Bajonett von 15 Zoll). Im Gegensatz zu der in der Genfer Ordonnanz 1818 angegebenen Lauflänge von 108,2 cm beträgt diese für französische Infanteriegewehre Mod. 1777 und Mod. 1777 corr. An 9 113,7 cm und ist damit um einiges länger. Weil die Lauflängen nicht übereinstimmen, sah ich mich zu weiteren Nachforschungen veranlasst.

Obschon in § 63 des eidg. Reglements von 1817 für die Infanterie eine «französische Ordonnanzflinte von zweylöthigem Caliber mit Bajonett...», empfohlen wurde, erhielten auf Veranlassung der eidg. Militäraufsichtsbehörde alle Kantone die Musterwaffe eines Infanteriegewehrs eigener Konstruktion, welche als Vorlage dienen sollte. Eine Kontrolle des in der eidg. Modellsammlung in Thun noch vorhandenen Infanterie-Mustergewehrs eidg. Ord. 1817 (Katalog 1898, S. 5, Nr. 12) ergab, dass dieses konstruktionsmässig auf dem französischen Mod. 1777 corr. An 9 basiert, sich jedoch in wesentlichen Punkten, auch der Lauflänge, davon unterscheidet. Das eidg. Mustergewehr ist mit einem 108,5 cm langen Lauf, Kaliber 17,5 mm, und einem Schloss nach französischem Mod. 1777 corr. An 9 ausgestattet. Die Eisengarnitur erinnert ebenfalls an das Mod. 1777 corr. An 9; im Unterschied zur Vorlage weist das Vorderband eine lange, röhrenförmige Ladestockführung auf, die im mittleren Laufband endet. Eine konstruktionsmässige Eigenart betrifft den einseitig verschraubten Abzugbügel sowie den verschraubten Abzug, beide sind bei den Modellen 1777 und 1777 corr. An 9 gestiftet.

Abgesehen von einigen wenigen, mengenmässig unbedeutenden Ankäufen scheinen die Kantone an der eidg. Infanterie-Musterwaffe keinen Gefallen gefunden zu haben. Deren Herstellung war teurer als diejenige herkömmlicher französischer Gewehre Mod. 1777 corr. An 9, 1816 oder 1822, die nach dem Ende der napoleonischen Kriege ohne grössere Schwierigkeiten wieder aus Frankreich bezogen werden konnten. Nachdem das eidg. Reglement von 1817 die Beschaffenheit des für die Infanterie empfohlenen «französischen Ordonnanzgewehrs...» nicht genauer umschrieb, war es den Kantonen anheim gestellt, welchem französischen Modell sie den Vorzug gaben. Erst das von Frankreich 1822 eingeführte Infanteriegewehr dessen Lauflänge von 108,2 cm praktisch dem eidg. Mustergewehr von 1817 entsprach, wurde nach 1822, vor allem anlässlich der Einführung des Perkussionssystems 1842, vom eidg. Kriegsrat als verbindliches Modell bezeichnet.

Mit den 3'000 vom österreichischen Kaiser Franz I. 1816 geschenkten Gewehren erhielt Genf zur Hauptsache in Italien oder Frankreich hergestellte Infanteriegewehre Mod. 1777 corr. An 9 mit einer Lauflänge von 113,7 cm. Diese liessen sich mit angepassten, etwas gekürzten, 108,2–108,5 cm langen Läufen als eidgenössische oder kantonale Ordonnanzbewaffnung verwenden. Nur der kürzere Lauf des eidg. Mustergewehrs Ord. 1817 vermochte sich im Rahmen der eidgenössischen Bewaffnung, damit auch in Genf durchzusetzen. Der Hinweis in der Genfer Ordonnanz vom 14. Februar 1818 und dem Reglement vom 10. Februar 1840, dass das eidgenössische Ordonnanzgewehr dem französischen Infanteriegewehr 1777 entspreche, hat sich in dieser verallgemeinernden Form als unzutreffend erwiesen. Es handelt sich bei der Genfer Infanteriebewaffnung, sofern von Gewehren «Mod. 1777» die Rede ist, ausnahmslos um Gewehre nach französischem Mod. 1777 corr. An 9. Auch in den Genfer Ordonnanztexten sowie den Zeughausakten machte man nach 1801 (An 9) keinen Unterschied zwischen dem französischen Mod. 1777 und dem Mod. 1777 corr. An 9. Sie wurden generell als «fusil modèle 1777» bezeichnet.

Im Januar 1821 gab der Genfer Conseil militaire bei der königlichen Manufaktur von St. Etienne «350 fusils d'infanterie 1777» und 100 Gewehrgarnituren in Auftrag. Diese wurden erst in den ersten Dezembertagen des gleichen Jahres geliefert. Über die Qualität der Waffen, die zu keinen Beanstandungen Anlass gaben, zeigte sich der Conseil militaire dermassen erfreut, dass er dem mit der Überwachung des Geschäftes betrauten französischen Offizier, möglicherweise der Manufakturinspektor, Oberstleutnant Viallet, eine Uhr im Werte von fr. 260.– zukommen liess.

Aus dieser Lieferung dürfte auch das vorliegende Gewehr mit einem 1821 datierten, nachträglich gekürzten Lauf und einem signierten Schloss stammen. Eine präzisere Datierung erlaubt der kreisförmige, auf dem Kolben festgestellte Kontrollstempel, dessen Zentrum eine grosse Bourbonenlilie ziert. Auf dem segmentierten Textband des Stempels folgen dem Produktionsdatum, «N(OVEM)BRE/1821», die Initiale «V» des Manufakturinspektors, Oberstleutnant Viallet, sowie die Initiale des ersten Kontrolleurs «B». Auf der Laufangel findet man die relativ frisch wirkende Modellangabe «ML. 1777», dazu ein zwölfzackiges Sternzeichen, in dessen Zentrum die ligierten Buchstaben «PL» oder «LP» zu erkennen sind. Die Modellbezeichnung 1777 und das Sternzeichen scheinen gleichzeitig graviert, respektive geschlagen worden zu sein und unterscheiden sich zustandsmässig deutlich von der Jahresnotiz «S 1821», welche in St. Etienne angebracht worden ist.

Bezüglich den französischen Infanteriegewehren Mod. 1777 corr. An 9 ist darauf hinzuweisen, dass man diese in Frankreich auf der Laufangel weiterhin als «M 1777» bezeichnete. Im Gegensatz zu der auf Modellen 1777 gebräuchlichen Angelgravur, einem eleganten «M» mit geschwungenen Auf- und Abstrichen, wurde für Mod. 1777 corr. An 9 ein römisches «M» verwendet. Die anfänglich ebenfalls schwungvolle Jahrzahl 1777 ersetzte in der späteren Version eine auf geraden Linien basierende Jahrzahl. Als Hilfsmittel zur Unterscheidung der verschiedenen 1777er Modelle eignen sich die von den französischen Manufakturen wenig konsequent gehandhabten Modellbezeichnungen leider nicht. So lieferte die auch in Genf aktive Firma P. J. Malherbe, Liège, nach 1822 Gewehre Mod. 1777 corr. An 9, deren gravierte Modellangabe «M 1777» weit-

gehend mit derjenigen des 18. Jahrhunderts übereinstimmt. Es empfiehlt sich daher, die Infanteriegewehre auf Grund technischer Details, z. B. Lauflänge, Batteriedeckelform, Garnituren, genauer zu bestimmen. Auf den Laufangeln genferischer Infanteriegewehre begegnen wir häufig der in kleinen Lettern gravierten Angabe «M 1777», die sich von entsprechenden Gravuren französischen oder belgischen Ursprungs deutlich unterscheidet. Derartige Modellhinweise erscheinen auch im Verein mit dem bereits erwähnten Sternzeichen und den Buchstaben «LP» oder «PL». Sowohl die Modellgravur als auch das Sternzeichen sind nicht vom Waffenfabrikanten, sondern nachträglich in Genf angebracht worden. Die Modellgravur «M 1777», welche für Angehörige der Miliz das Gewehr als Ordonnanzwaffe kenntlich machte, scheint daher auch vom Arsenal verwendet worden zu sein. Für die in den Arsenalwerkstätten oder von zugezogenen Büchsenmachern aus alten und neuen Teilen hergestellten Gewehre mochte sich das nachträgliche Anbringen einer Modellbezeichnung als praktische, verkaufsfördernde Massnahme erwiesen haben.

Über die Bedeutung des hauptsächlich auf Infanteriegewehren, seltener auf Griffwaffen anzutreffenden Sternzeichens können zur Zeit nur Vermutungen angestellt werden. Bekanntlich hatten Milizangehörige die Möglichkeit, sofern sie ein entsprechendes Gesuch des Kompaniekommandanten vorweisen konnten, vom Staat Waffen, Uniformen- und Ausrüstungsteile zu erwerben, die zum Selbstkostenpreis abgegeben wurden. Die Kosten für die Uniform wurde Mittellosen gestundet, wenn die Gemeinde die missliche finanzielle Situation des Dienstpflichtigen bestätigte. Die Rückzahlung dieses «Darlehens» war obligatorisch und wurde in der Art der direkten Steuern eingefordert; schlimmstenfalls haftete die Gemeinde bis zu einem Viertel des Wertes der vom Staat bezogenen Effekten. Erst nach der Bezahlung gingen die Uniform und die übrigen Ausrüstungsteile definitiv in den Besitz des Milizangehörigen über. Um diesen Sachverhalt sichtbar zu machen, wurde auf den fraglichen Teilen ein «kreuzförmiges Zeichen» angebracht «...qu'après le remboursement complet de la valeur de ces effets; dès que ce remboursement aura lieu, il sera appliqué un contre-poinçon en croix sur chaque effet, pour prouver qu'il n'est plus la propriété de l'Etat». Ein ähnliches Verfahren ist daher für die vom Staat zu günstigen Preisen verkauften Waffen anzunehmen. Ein spezielles Zeichen, der Stern mit den Buchstaben «PL» oder «LP»(?), markierte möglicherweise auch hier den Übergang in Privatbesitz. Mehrere Gesetze sowie praktische Massnahmen dokumentieren seit 1818 das Interesse des Kantons Genf, die Bewaffnung der Miliz sicher zu stellen und über die staatliche Vorsorge sowie über den Handel und die Verwendung von in privatem Besitz befindlichen Ordonnanzwaffen eine gewisse Kontrolle auszuüben. So durfte ein Milizangehöriger die vom Arsenal käuflich erworbene Waffe nur mit dem schriftlichen Einverständnis des Kompaniekommandanten veräussern. Der Kontrolle dienten auch die Waffennummern samt entsprechenden Registern sowie der Kantonsschlag mit dem Genfer Wappen. Für letzteren fand eine Punze Verwendung, wie sie beispielsweise am 17. Juni 1815 vom Graveur P. Hoyer zum Zeichnen der Läufe geliefert worden war.

Die Verwendung der neuen 1821 aus St. Etienne eingetroffenen Waffen als Preisgewehre dürfte sich für die verantwortlichen Militärs geradezu aufgedrängt haben. Am 24. Juli 1825 verzeichnete man den Eingang von 400 Geweh-

ren Mod. 1822, geliefert von Jovin & Fils, Inhaber der königlichen Manufaktur. Schon zu Ende des 18. Jahrhunderts waren Mitglieder der Familie Jovin als Büchsenmacher oder Unternehmer für die Manufaktur tätig gewesen.

Seit 1805 stand die nach 1804 als «kaiserlich» bezeichnete Manufaktur unter der Leitung von François Jovin, der diese auch nach der Wiedereröffnung als königliche Manufaktur am 16. Mai 1814, unterstützt von seinen Söhnen, beibehielt. Die Jovin wurden 1838 durch die Gebrüder Brunon abgelöst. Eine erste Waffenlieferung von Jovin Père & Fils hatte Genf schon im Oktober 1819 erhalten: 100 Steinschlosspistolen Mod. An 13.

Im Besitz des Musée d'art et d'histoire, Genf, befinden sich weitere Waffen aus St. Etienne, die unter anderem auch als Schützenpreise dienen:

1. Steinschlossgewehr, eidg. Ord. 1817, entspricht dem französischen Mod. 1777 corr. An 9, Preiswaffe. Hersteller: Königliche Manufaktur St. Etienne. Lauflänge 113,7 cm, Kal. 17,5 mm, Kt. Schlag Genf, ohne Waffennr. Preisplakette Typ B ohne Jahrzahl (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 1241).

2. Steinschlossgewehr, eidg. Ord. 1817, entspricht weitgehend dem französischen Mod. 1777 corr. An 9, Preiswaffe. Hersteller: Königliche Manufaktur St. Etienne. Lauflänge 102 cm, gekürzt, Kal. 17,5 mm, Kt. Schlag Genf, Waffennr. 5035. Preisplakette Typ C ohne Jahrzahl (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 783).

3. Steinschlossgewehr, eidg. Ord. 1817, entspricht weitgehend dem französischen Mod. 1777 corr. An 9, Preiswaffe. Hersteller: Königliche Manufaktur St. Etienne. Lauflänge 109 cm, etwas gekürzt, Kal. 17,5 mm, Kt. Schlag Genf, ohne Waffennr. Preisplakette Typ B ohne Jahrzahl (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 232).

4. Steinschlossgewehr, eidg. Ord. 1817, entspricht dem französischen Mod. 1777 corr. An 9, Preiswaffe. Hersteller: Königliche Manufaktur St. Etienne. Lauflänge 113,6 cm, Kal. 18 mm, Kt. Schlag Genf, ohne Waffennr. Preisplakette Typ B. Die Waffe gehörte Paul Frédéric Bonna, 1797–1872 (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 1638 bis).

Literatur

Loi sur la milice, du 14 février 1818, Recueil ...des Lois..., Année 1818, Genève 1819, S. 24/52.

Ordonnance du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipeement et l'Habillement de la Milice, du 22 Avril 1818, Recueil ...des Lois..., Année 1818, Genève 1819, S. 138/158.

Règlement du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipeement et l'Habillement de la Milice, du 10 Février 1840, Recueil ...des Lois..., Année 1840, Genève 1841, S. 18/37.

Jean Boudriot, Armes à feu françaises modèles réglementaires 1717–1836, Paris, 1979.

Jean Dunant, Au Musée militaire vaudoise de Morges, un autre fusil genevois de la Restauration, Le Brécaillon No 18, 1996, S. 17/20.

Maurice Forissier, L'armurerie stephanoise, Lyon, 1994.

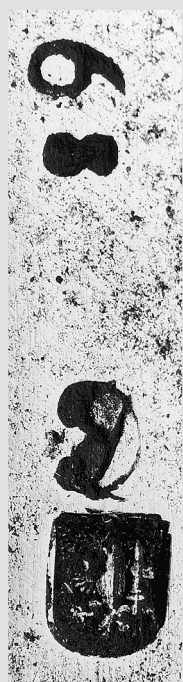
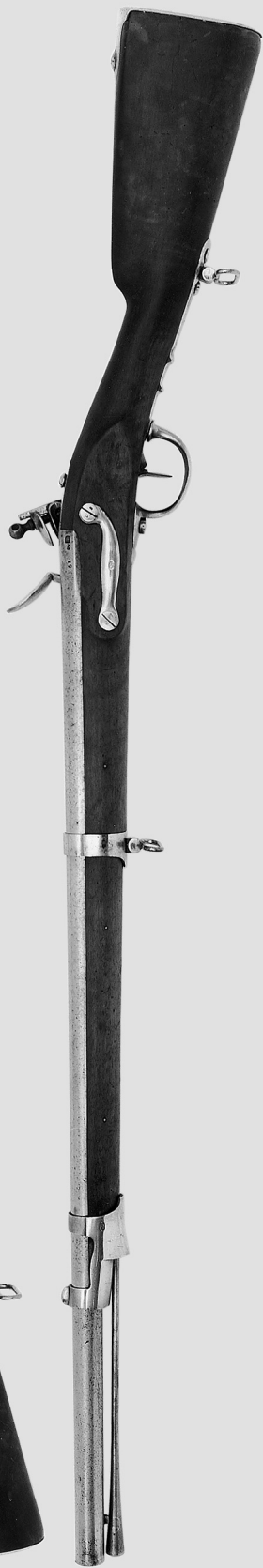
Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Schwäbisch Hall 1978/82, Bd. 1, S. 601/602, Bd. 3, S. 1697/98, Marken 8746, 8747.

Katalog der eidg. Waffensammlung, Bundesrathaus-Ostbau Nr. 5, Bern, 1898, S. 5, Nr. 12.

11. Steinschlosskarabiner, kantonale Ordonnanz 1816, Bataillons-Sappeure (Infanterie), Artillerie (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Meiner, Bornèque & Cie, Waffenfabrikanten in Pont-d'Able bei Porrentruy (Kt. Jura), 1827
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf, Bajonetthaft Marken: «C», von Krone überhöht in Spitzschild, dazu ligierte Marke mit «D», verwischt Laufunterseite: «CLOOS», «B», «8» Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 cm) 2. «6 (8)» oder «8 (9)» = Waffennummer (?) (Höhe ca. 2–3,5 mm)
Visier	–
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	75,6 cm (franz. Mod. An 9: 75,8 cm)
Kaliber	17,5 mm (Mod. An 9: 17,5 mm)
Schloss	nach französischem Mod. An 9, Kavallerie, verstärkter Hahn, Messingpfanne Marken: «H», darüber fünfstrahliger Stern, Strahlen mit Kugelenden, in Spitzschild, «25» und «8» mehrfach Innenseite: «3»
Schlossplattenlänge	12,5 cm (franz. Mod. An 9: 14,4 cm)
Garnitur	Messing, s-förmiges, gerundetes Seitenblech, zweifach verschraubt, Abzugbügel, Abzugbügelbasis aus Eisen, ein Ende mit doppelt verschraubtem Riemenbügel, ein eisernes Laufband mit Riemenbügel, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung, Kolbenkappe zweifach verschraubt. Marken: «H», darüber fünfstrahliger Stern, Strahlen mit Kugelenden, in Spitzschild
Schaft	Nussbaum, Dreiviertelschaft, Ladestockklemmfeder im Laufbett
Ladestock	Eisen, gerundeter Kopf, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	3453 g
Gesamtlänge	114 cm (franz. Mod. An 9: 114,5 cm)

Nach dem Abzug der Österreicher am 17. Mai 1814, welche das im Arsenal noch vorhandene kriegstaugliche Material, vor allem die Geschütze requiriert hatten, bemühte sich der Genfer «Conseil militaire» im Kantonsgebiet, in der Schweiz, von Privaten oder Händlern Occasionswaffen zu erwerben, um die



Miliz bewaffnen zu können. Auf diesem Wege gelangten 1815 90 Gewehre und 1 Mousqueton, 1816 295 Gewehre, 1817 27 Gewehre Mod. 1763 in den Besitz des Arsenal. Der Zuwachs an Faustfeuerwaffen war unbedeutend. 1816 vermittelte Leutnant Alexander Roche, Kommandant der Gendarmerie, 4 Pistolenpaare, deren Beschaffenheit wir nicht kennen.

Man versuchte, auch grössere Waffenposten anzukaufen, so 1815 600 Infanteriegewehre Mod. 1777, im Januar 1816 180 Mousquetons und schliesslich im März 1816 625 revidierte Infanteriegewehre von Jean und Louis Meyer, Büchsenmacher in Genf. Die Gebrüder Meyer waren von 1815 bis ca. 1825 wiederholt für die 1814 geschaffene Garde soldée tätig. Für die Zeit von 1814–1816 sind gesamthaft der Ankauf von 1771 Infanteriegewehren, wohl mehrheitlich nach französischem Mod. 1777 corr. An 9, 27 Gewehren Mod. 1763, 181 Mousquetons An 9 (Steinschlosskarabiner) und 4 Pistolenpaare belegt. Im Kontext mit der abgebildeten Waffe sind vor allem die Ankäufe von weiteren Mousquetons von Interesse. Es waren wiederum die Gebrüder Meyer, die das Arsenal am 1. September 1825 mit 8 «Mousquetons, modèle An 9» sowie 55 Mousquetonläufen, Schössern und Garnituren unterschiedlicher Art belieferten. Die 55 Mousquetonläufe etc. fanden beim Aufrüsten neuer Waffen oder bei Reparaturen Verwendung. Noch erhaltene, aus genferischen Beständen stammende, mehrheitlich perkussionierte Mousqueton, sind mit Läufen und Schössern unterschiedlicher Provenienz, z. B. aus der «Manufacture Nationale de Maubeuge» (1792–1804) und der «Manufacture Impériale de St. Etienne» (1804–1814) ausgestattet (Vgl. S. 128/129). Auf den erfassten, mit Kantonschlägen gezeichneten Waffen, alle vom französischen Mod. An 9, finden sich die Waffennummern 115, 163, 253, 279 und 309. Obschon in den Zeughausakten konsequente Modellangaben zu den Mousquetons fehlen, scheint es sich durchwegs um den französischen Steinschlosskarabiner Mod. An 9 für Kavallerie gehandelt zu haben.

Welche Genfer Truppen machten von dieser Waffe Gebrauch? Die Bewaffnung der Kavallerie bestand seit 1818 nachweislich aus einem Pistolenpaar und einem Säbel. Es ist jedoch möglich, dass die 181 in der Zeit von 1814–1816 vom Arsenal erworbenen Mousquetons anfänglich auch für die Kavallerie, die Artillerie oder die zum Teil berittene Gendarmerie Verwendung fanden. Der «Ordonnance du Conseil d'Etat» vom 22. April 1818, welche in Ausführung des Milizgesetzes vom 14. Februar 1818 die Bewaffnung, Ausrüstung und Uniformierung regelte, können wir erstmals genauere Angaben über die Mousquetons entnehmen. Der Ordonnanztext besagt, dass den Infanteriebataillonen und Artilleriekompanien zugeteilte Sappeurs mit einem «Mousqueton porté en bandoulière» samt Bajonett zu bewaffnen seien. Zu den besonderen Chargen einer normalerweise 125 Mann starken Auszügler- oder Kontingentskompanie der Infanterie gehörten der Frater (Sanitäter), zwei Trommler, ein Pfeifer sowie ein Zimmermann. Letzteren bezeichnete man auch als Bataillonszimmermann. Genf hielt für den Bundesauszug und die Bundesreserve je ein Infanteriebataillon in Bereitschaft; im Auszug mit 5, in der Reserve mit 6 Kompanien. Im Kontingent waren somit 11 Zimmerleute eingeteilt. Die kantonale Reserve umfasste weitere 6 Infanteriebataillone mit durchschnittlich 5–6 Kompanien; diese benötigten 30–36 Zimmerleute. Um 1818 belief

sich der vorgesehene Bestand an Bataillonszimmerleuten auf ca. 41 – 47 Mann, die mit einer entsprechenden Zahl Mousquetons zu bewaffnen waren. Als Träger von Mousquetons werden 1818 auch noch die «Sappeure» der Artilleriekompanien genannt. In den Bestandeslisten der zeitgenössischen Artilleriekompanien sucht man jedoch vergeblich nach «Sappeuren», dafür werden «Arbeiter in Eisen» oder «Arbeiter in Holz» erwähnt. Einen klärenden Beitrag zu diesem Problem liefert das eidg. Reglement von 1817, welches festlegt, dass eine Sappeurkompanie zu einem Drittel aus «Holzarbeitern» und «Arbeitern in Eisen» zu bestehen habe. Diese werden in den Kompaniebeständen unterschiedslos als «Sappeure» bezeichnet. Ähnlich verfuhr der Genfer Staatsrat, welcher die von der Artillerie benötigten Eisen- und Holzarbeiter der Einfachheit halber als «Sappeure» bezeichnete. In den beiden Kontingentskompanien, Auszug und Reserve, waren 4 «Arbeiter» eingeteilt. Für die ähnlich organisierten 4 kantonalen Artilleriekompanien genügten weitere 8 Arbeiter. Zur Bewaffnung von ca. 41 – 47 Bataillonszimmerleuten und 12 «Sappeuren» der Artillerie benötigte man daher maximal 60 Mousquetons. Weil die Sappeure den Kavalleriekarabiner gemäss Vorschrift «en bandoulière», d. h. an einem breiten Schulterriemen trugen, war die modellmässig vorhandene Reiterstange weiterhin von Nutzen. Diese Tragart empfahl sich auch für Sappeure, weil sie eine grössere Bewegungsfreiheit garantierte. Der Mousquetonbestand wurde 1827 zudem um weitere 100 Exemplare erhöht. Die vorliegende Waffe stammt aus einer Lieferung von 100 neuen Mousquetons Mod. An 9 der Firma Meiner, Bornèque & Cie aus Pont d'Able bei Porrentruy (Vgl. S. 20); registriert am 30. November 1827. Im Vergleich zu den vor 1827 bezogenen Mousquetons fehlt bei dieser Waffe die übliche Befestigungsvorrichtung für die Reiterstange – ein seitlich des eisernen Laufbandes befestigtes, verschraubbares Laschenpaar. Die neuen Mousquetons waren wie die Tragart zeigt offensichtlich nicht zur Abgabe an die Sappeure bestimmt. An das originale Laufband Mod. An 9 erinnert nur noch das verwendete Material – Eisen. Wir vermuten daher, dass die Artillerie weiterhin wie schon vor 1818 teilweise mit Karabinern bewaffnet wurde.

Mit der Garde soldée verfügte Genf über eine Kompanie von Berufsaltilleristen, Sollbestand 1814 81 Mann (davon 76 Kanoniere, Bombardiere und Unteroffiziere), Sollbestand 1819 126 Mann (davon 110 Kanoniere und Unteroffiziere). Für das Bundeskontingent hatte Genf 2 Artilleriekompanien zu 71 Mann im Auszug und eine Kompanie von gleicher Stärke in der Reserve bereit zu halten. Es ist eine Besonderheit Genfs, dass eine der beiden Auszugskompanien mit Artilleristen der Garde soldée beschickt wurde. Der Garde soldée stellte Genf die Bewaffnung unentgeltlich zur Verfügung. Im Gegensatz dazu waren Dienstpflichtige der Miliz verpflichtet, beinahe alle Teile der militärischen Ausrüstung zu kaufen.

Wir stellen fest, dass die bis 1827 angekauften oder im Arsenal hergestellten ca. 350 Mousquetons ohne weiteres zur Bewaffnung der Sappeure (ca. 60 Mann), der Artilleriekompanie der Garde soldée (1819 ca. 119 Gewehrtragende) ausreichten. Für die Artilleristen der Stadtgarnison, welche die Geschütze in und auf der Stadtbefestigung zu bedienen hatten, waren kurze Gewehre sicherlich von Vorteil. Es wäre sogar möglich gewesen, die Artiller-

isten der zweiten aus Wehrmännern der Miliz zusammengesetzten Kompanie des Bundeskontingents (ca. 61 Gewehrtragende) mit Mousquetons auszurüsten, zumal im Bundesdienst besonderen Wert auf eine gleichförmige Bewaffnung gelegt wurde. Bei der Milizartillerie kommen vor allem die «Cannoniers conducteurs» (Fahrkanoniere) als Abnehmer von kurzen Gewehren in Frage.

1819–1841 wurde jährlich, ausgenommen 1834, 1835, 1837, 1838, 1840 und 1841 von der Regierung ein Mousqueton als Preis abgegeben, insgesamt 17 Stück. Eine Einheit bestenfalls von Kompaniestärke, Sappeure oder Artilleristen (Artilleriesfahrer), nahm jeweils am Schiesswettbewerb für das Mousqueton teil. Die Voraussetzungen, um im Rahmen eines offiziellen Preisschiessens als Artillerist ein Infanteriegewehr oder ein Mousqueton zu gewinnen, können den Instruktionen für ein 1825 in Plan-les-Ouates durchgeführtes Übungslager entnommen werden. Jeder Unteroffizier, Feuerwerker und Kanonier musste 3 Schüsse mit einer 6-Pfünder Kanone auf ein bestimmtes Ziel abgegeben. Der Batteriekommandant hatte durch entsprechende Vorgaben dafür zu sorgen, dass das Geschütz nach jedem Schuss neu gerichtet werden musste. Derjenige Artillerist, dessen Schuss dem Ziel am nächsten lag, war der Gewinner der Preiswaffe. Ein Mousqueton mit Silberplakette stand dem Verfasser nicht zur Verfügung. Ein weiterer Steinschlosskarabiner kant. Ord. 1816 mit Kt. Schlag und der Waffennummer 163, einem Schloss aus St. Etienne, befindet sich im Schweizerischen Schützenmuseum in Bern (Inv. Nr. 10012).

Von 1834–1841 wurden nur noch in den Jahren 1836 und 1839 Preisschiessen für Mousquetonträger veranstaltet. Weil in der Zeit von 1830–1834 Genfer Einheiten vermehrt zum Grenzschutz und mehrmals zum Bundesdienst (z. B. 1831 Wallis, 1833 Schwyz und Basel) aufgeboden worden waren, sah sich der Staatsrat veranlasst, die Zahl der alljährlichen Militärübungen zu reduzieren. Diese Massnahme trug dazu bei, dass die Preisschiessen der Miliz nach 1834 generell seltener und entsprechend weniger Waffen abgegeben wurden. Anlässlich der Musterung vom 19. Mai 1837 zählte man in Genf bei der Milizartillerie 184 Mann im Kontingent, 388 Mann in der kantonalen Reserve; dazu kamen 121 Mann Artillerie der Garde soldée.

Literatur

Jean Boudriot, *Armes à feu françaises modèles réglementaires, 1717–1836*, Paris, 1979.

Recueil authentique des lois et actes du Gouvernement de la République et Canton de Genève, Tome IV, Année 1818, Genève 1819, S. 24 ff., 138 ff.

Richard Gaudet-Blavignac, *Les uniformes sous la Restauration*, 4. Les uniformes de la Garde soldée, *Le Brécaillon* No 14, 1992 S. 26.

Richard Gaudet-Blavignac, *La fin de la Garde soldée*, *Le Brécaillon* No 14, 1992 S. 45/59.

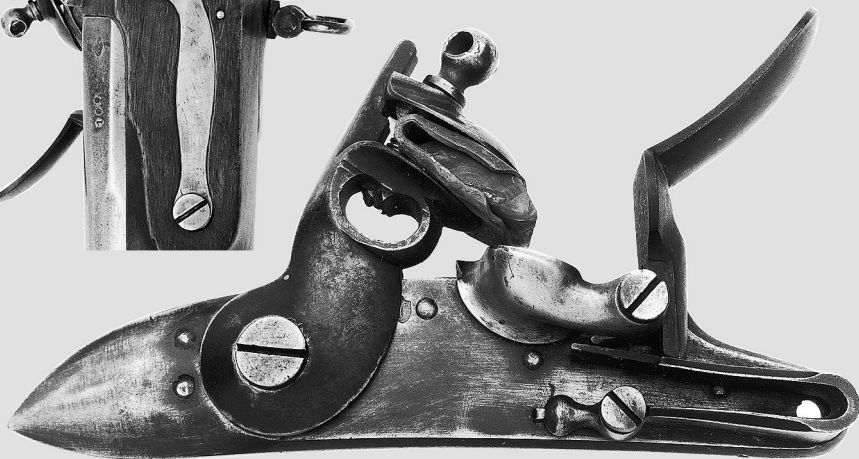
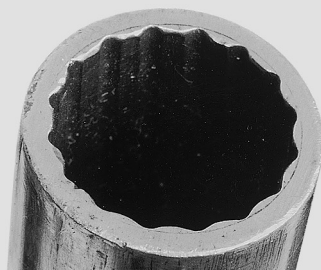
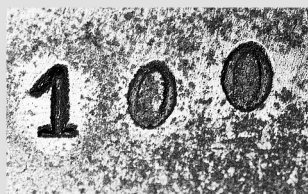
Eugène Heer, *Der Neue Stöckel*, Schwäbisch Hall, 1982, Bd. 3, S. 1641/1643, 1693/1698.

H. Leemann, *Abriss der Militär-Statistik der Schweiz*, 2. Abteilung, Bern, 1839, S. 158/168.

Emile Privat, *Les Troupes genevoises à nos jours*, Genève, 1973, S. 56, 58/60.

12. Steinschlossgewehr mit gezogenem Lauf, kantonale Ordonnanz 1819, Jäger nach 1845 Gendarmerie (Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Joseph Déprez (1821), Pierre Thiévant(1821/23) und Jean Jacques Rebsamen (1822/23), Büchsenmacher/Schäfter, Genf, verarbeiten Läufe, Schlösser, Garnituren etc., geliefert von den könig- lichen Manufakturen Mutzig und Klingenthal, Inhaber Gebrüder Coulaux
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf mit 16 gewunde- nen Zügen (eine Drehung nach rechts auf die volle Lauflänge), Fixationsnocken für das Vorderband, Bajonetthaft, Bläueungsspuren Marken: «C» in Spitzschild (= Coulaux Frères) Laufunterseite: «HV», «M10», «13» Zeichen: «100» Waffennummer (?)
Visier	Eisen, geschoben, auf der Laufangel
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	97,7 cm (kant. Ord. 1818: 36 Zoll = 97,5 cm)
Kaliber	17,5 mm
Schloss	in der Art des französischen Modells An 9, gebläut, verstärkter Hahn, Messingpfanne Marken: «CF», in Spitzschild (= Coulaux Frères)
Schlossplattenlänge	14,5 cm (franz. Mod. An 9: 14,4 cm)
Garnitur	Eisen gebläut, s-förmiges, flaches Seitenblech, zwei- fach verschraubt, Abzugbügel mit Riemenbügel, Lauf- band mit Riemenbügel, einfaches Laufband, Vorder- band, alle Bänder mit Federhaltung, Kolbenkappe zweifach verschraubt Marken: «C», in Spitzschild, «CF», in Spitzschild (= Coulaux Frères), «C» darüber Stern
Schaft	Nussbaum, Kolben mit dreieckiger, konturierter Backe Marken: «DEPRE · ET · SES · COMP.»(Déprez et ses compagnons), kreisförmiges Schriftband
Ladestock	Eisen, Messingkopf (Länge 3 cm), ein Ende mit Gewinde
Gewicht	4594 g
Gesamtlänge	137 cm

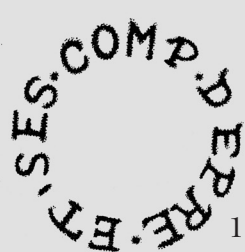


Bajonett, kantonale Ordonnanz 1819, Jäger nach 1845 Gendarmerie

(Privatbesitz)

Klinge	Blank, dreikantig mit flachem Hohlschliff als Basis, Seitenkanten tief gekehlt, Mittelgrat
Klingenlänge	51 cm (kant. Ord. 1818: 19 Zoll = 51,4 cm) Zeichen: «100» Waffennummer (?)
Befestigung	Tülle mit Schraubzwinge, gebläut
Tüllenlänge	6,8 cm
Gesamtlänge	58,3 cm
Scheide	Geschwärztes Leder, bei der Oberkante vernäht, eine Befestigungslasche beim Scheidenmund

Steinschlossgewehr, kantonale Ordonnanz 1819, Jäger: Marken/Zeichen 12a *Fusil à silex, ordonnance cantonale 1819, chasseur: Marques/Poinçons 12a*



- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Im Bereich des Seitenblechs in den Schaft geschlagene Marke: «DEPRE[Z] · ET · SES · COMP[AGNONS]» 2. Marke auf dem ersten Laufband 3. Marke auf dem mittleren Laufband 4. Marke auf der linken Seite der Laufkammer: «C» = Coulaux 5. Marke auf dem ersten Laufband: «C» = Coulaux 6. Marke auf der Kolbenkappe 7. Marke auf der Schlossplatte, zwischen Hahn und Pfanne: «CF» = Coulaux Frères | <ol style="list-style-type: none"> 1. <i>Marque frappée sur la monture, en arrière de la contreplatine et autour de la goupille de détente: «DEPRE[Z] · ET · SES · COMP[AGNONS]»</i> 2. <i>Poinçon sur le côté gauche de la capucine</i> 3. <i>Poinçon au côté droit de la grenadière</i> 4. <i>Poinçon au pan gauche du tonnerre: «C» = Coulaux</i> 5. <i>Poinçon sur la capucine, dans l'axe de la baguette: «C» = Coulaux</i> 6. <i>Poinçon sur la plaque de couche</i> 7. <i>Poinçon en haut du corps de platine, entre le chien et le bassinnet: «CF» Coulaux Frères</i> |
|--|--|

(Zeichnungen: Chr. Bräuninger)

Die vierköpfige Militäraufsichtsbehörde sowie der Oberstquartiermeister und der Oberstartillerieinstruktor waren für die materielle Umsetzung des eidgenössischen Reglements von 1817 verantwortlich. Der Berner Rudolf Samuel von Luternau (1769–1849), der schon 1798–1815 seine Befähigung im Felde als Artillerieoffizier und Kommandant gleichermassen wie als Reorganisator dieser Truppengattung unter Beweis gestellt hatte, amtierte seit 1817 als Oberstartillerieinstruktor. Neben der favorisierten Artillerie zeigte von Luternau auch Interesse für die Handfeuerwaffen. Auf seine Intervention hin beschloss Bern 1816, ein Gewehr für «leichte Schützen» zu beschaffen, welche man in Frankreich auch als «Voltigeurs» oder «Chasseurs à pied» bezeichnete. Die Bedeutung, die man in jenen Jahren der leichten Truppe beimass, geht beispielsweise auch aus der Tatsache hervor, dass Frankreich 1816 ein spezielles, im Vergleich zur üblichen Infanteriebewaffnung kürzeres Voltigeurgewehr zum Modell erhob. Im Gegensatz zum glattläufigen französischen Voltigeurgewehr gab man in Bern einer gezogenen Waffe den Vorzug. Den ersten Prototyp eines Gewehres «mit Zug» lieferte der Zeughausbüchsenmacher Joseph Paul am 3. Oktober 1814, ein zweites Modell folgte am 27. April 1816. Das zweite, ebenfalls von Joseph Paul hergestellte «gezogene Gewehr» mit Bajonett zum Preis von Fr. 26.– diente als genehmigtes Modell, zugleich als Muster für die Verarbeitung von 1'000 im April und Oktober 1816 von den Unternehmern Coulaux, Inhaber der Manufakturen Mutzig und Klingenthal, bezogenen Läufen, Schlössern, Garnituren etc. Die Läufe für die «Schützenflinten» wurden von bernischen Büchsenmachern gezogen, auch das Schäften und Montieren überliess man lokalen Kräften.

Oberst von Luternau, der die bernische Entwicklung einer «Schützenflinte» mit gezogenem Lauf der eidg. Militäraufsichtsbehörde unterbreitete, vermochte diese zu überzeugen, die Neuschöpfung für das eidg. Bundesheer als Järgergewehr eidg. Ord. 1817 zu übernehmen. Der Umstand, dass das Modell eines «Järgergewehrs», wie wir diese Waffe in Übereinstimmung mit dem reglementarischen französischen Ausdruck «fusil de chasseur» inskünftig bezeichnen möchten, 1816 bereits vorlag, erklärt die detaillierte Beschreibung dieser Waffe im eidg. Reglement von 1817. Luternau, der sich schon bei der Neubearbeitung des eidg. Reglements von 1807 verdient gemacht hatte und auch an der Gestaltung des Reglements von 1817 beteiligt war, dürfte den Passus zum Järgergewehr persönlich formuliert haben: § 63 ... «Die Jäger-Companien haben die calibermässige Flinte, zwei Zoll kürzer; Lauf mit einem Zug, das Bajonett um zwey Zoll länger, als das der Infanterie, der Schaft mit Schafringe; der Kolben schiefer und stärker, mehr zum Schiessen als zum Exercieren...». Im Reglement für die eidgenössische leichte Infanterie vom 3. Juli 1821 werden die Einsatzmöglichkeiten der Jäger genauer umschrieben: § 3 ... «Diese sind: die Vorwache (avant-garde), die Seiten-Patrouillen, die Flankenbedeckung, die Hinterwache (arrière garde), der eigentliche Vorpostendienst, die kleineren Rekognoscirungen, das Gefecht in zerstreuter Stellung, der Angriff auf den Feind vor der Fronte der Infanteriemassen, bis diese selbst schlagfertig sind, das Decken eines Rückzuges und überhaupt alles dasjenige, was zur Sicherstellung der Armee erforderlich ist. Sie sollen aber auch über dies, in gegebenen Fällen, in geschlossene Reihe und Glied bei ihren Bataillons fechten, so

wie sie überhaupt, je nach Bedürfnis und Umständen, zu allen übrigen Dienstleistungen der Infanterie angehalten werden».

Auf Veranlassung der eidg. Militäraufsichtsbehörde wurden vom Berner Zeughaus Järgergewehre bereitgestellt und mit dem eidg. Stempel für Musterwaffen Ord. 1817 gezeichnet und an die Kantone weitergeleitet. So erhielt beispielsweise Zürich 1818 ein Järgergewehr samt Bajonett und Zubehör zum Preise von Fr. 36, 9 Bz. 5 Rp. Das Genf überlassene Modell steht nicht mehr zur Verfügung. Glücklicherweise sind das historische Museum Luzern (HMLU Inv. Nr. 915) und das Schweizerische Landesmuseum (LM/KZ Nr. 6692) im Besitze von offiziellen Musterexemplaren des Järgergewehres; beide Waffen gehörten ursprünglich zum kantonalen Zeughausbestand. Ein weiteres Mustergewehr aus dem Besitz des Kantons Bern befindet sich in der Sammlung des Armeemuseums in Thun (Inv. Nr. MB 1576). Die Läufe dieser Musterwaffen weisen 16 gerade Züge und ein Kaliber von 17,5 mm auf. Die Lauflänge beträgt zwischen 97,1 und 97,5 cm. Im Gesetz vom 14. Februar 1818 über die Organisation der Genfer Miliz, welches in Übereinstimmung mit dem eidg. Reglement 1817 verfasst worden war, wird ebenfalls auf die Bewaffnung der Jäger eingegangen und die Lauflänge angegeben: «Les compagnies de chasseurs des contingents auront un fusil [au canon] de 36 pouces [97,5 cm], canon rayé, baïonnette de 19 pouces [51,4 cm], bretelle noire avec boucle; giberne et sabre, bufféterie blanche. Les fusils de chasseurs seront fournis par l'Etat pour la durée du service dans les contingents». In einem Nachtrag zum Militärgesetz beschloss der Staatsrat 1819 unter anderem, dass die Tragriemen der Järgergewehre nicht aus geschwärztem, sondern aus weissem Leder herzustellen seien.

Welches waren die Vorzüge eines Vorderladergewehres mit geraden Zügen? Man hatte festgestellt, dass bei Läufen mit geraden Zügen ein gewisser Selbstreinigungseffekt erzielt werden konnte, der dem schnellen Verschleimen der Gewehre entgegenwirkte. Die Waffen blieben dadurch länger einsatzfähig. Ein Vorteil, der sich für Infanterie-Jäger, die im Gegensatz zu dem von Füsiliern in grösseren Verbänden praktizierten Salvenfeuer, eher in die Lage kamen, hintereinander mehrere gezielte Schüsse abzugeben, bezahlt machte. Das starke Verschleimen war hauptsächlich auf das zur Zeit der napoleonischen Kriege und auch schon früher für Handfeuerwaffen verwendete grobkörnige Kanonenpulver zurück zu führen. Es war vor allem Bern, das sich in der Restaurationszeit um die Herstellung eines hochwertigen Pulvers für Handfeuerwaffen bemühte. Mit der Verwendung besonders geeigneter, feinkörniger Pulversorten verlangsamte sich der Verschleimungsprozess der Läufe ebenfalls. Als Geschosse fanden bleierne Rundkugeln Verwendung, die in der Art der Infanteriegewehre geladen wurden, indem man das Pulver aus der Papierpatrone in den Lauf schüttete, die Kugel in den Lauf rollen liess und diese mit einem Papierpfropfen und Ladestockstössen fixierte.

In einem Schreiben an den Staatsrat Falquet, Directeur général der Genfer Artillerie, vom 20. Mai 1818 macht der eidg. Artillerieinspektor, Oberst von Luternau, noch auf weitere Verwendungsmöglichkeiten des von ihm konzipierten Järgergewehrs sowie Besonderheiten der Kugelzange aufmerksam: «... destiné au confectionnement des Balles mi-forcées pour le fusil de

Chasseur. Cette Balle enveloppée d'un tampon/toile graissée donne l'avantage d'un tir presque juste que celui de la Balle forcée sans avoir l'inconvénient puisqu'elle peut se charger avec la Baguette de fer & doit glisser sans trop d'effort & sans secours d'un maillet dont le carabinier fait usage». Luternau vertrat die Ansicht, dass das Järgergewehr eidg. Ord. 1817 mit gepflasterten Kugeln auch in der Art eines Stutzers zu verwenden sei. Der für das Järgergewehr vorgesehene halbe Drangschuss hatte im Vergleich zu zeitgenössischen Stutzern den Vorteil, dass die Kugel ohne vorgängige Verwendung eines Hammers mit dem Ladestock eingebracht und gesetzt werden konnte.

Der Staatsrat Horace Louis Micheli und Oberstleutnant Joseph Pinon als Commissaire militaire, die den Auftrag zur Beschaffung von Järgergewehren für 2–3 Kontingentskompanien in die Wege zu leiten erhalten hatten, informierten am 18. Dezember 1819 den Conseil militaire über ihre Aktivitäten. Auf Veranlassung von Micheli und Pinon hatten die zu jener Zeit in Genf ansässigen Büchsenmacher Thiévant und Déprez eine genferische Version des Järgergewehrs, die sich in den nachstehend aufgeführten Punkten vom eidg. Muster unterscheidet, konstruiert:

1. Lauf mit 16 gewundenen Zügen; eine volle Rechtsdrehung auf die Lauflänge.
2. Die Halterungsfedern für die beiden hinteren Laufbänder liegen mündungs- und nicht schlosswärts.
3. Die Kolbenbacke wurde um ca. die Hälfte verkürzt und schräg angeschnitten.
4. Abzug gestiftet und nicht verschraubt.
5. Abzugsbügel einseitig gestiftet und nicht verschraubt.

Indem sich der Conseil militaire zugunsten des modifizierten Järgergewehrs entschied, erhielt Genf eine stutzerartige Waffe, die sich wesentlich vom Järgergewehr eidg. Ord. 1817 unterscheidet. In den Genfer Quellen werden diese Waffen denn auch zu Recht als «carabine» (Stutzer) bezeichnet.

Die Commission d'Artillerie bestellte 1820 bei den Gebrüdern Coulaux, Inhaber der königlichen Manufakturen von Mutzig und Klingenthal, 300 Läufe, Schlösser, Garnituren, Bajonette, Ladestöcke etc. zur Herstellung von Järgergewehren. Mit den Büchsenmachern Joseph Déprez und Pierre Thiévant gingen Vertreter des Staats- und Militärrates am 15. Januar 1821 einen Vertrag über die Lieferung von zwei Serien zu je «150 carabines» ein. Dafür stellte der Conseil militaire das aus Mutzig und Klingenthal bezogene Material sowie Schaftholz zur Verfügung. Die Waffen hatten vertragsgemäss in allen Teilen dem im Militärbureau aufbewahrten Modell zu entsprechen, «...rayées, bronzées, montées proprement & solidement, tant pour les bois que pour les pièces, ajoustées avec plot d'Elévation entièrement finies & essayées...». Bei der Produktion der Järgergewehre ergaben sich zwischen den beiden assoziierten Büchsenmachern Déprez und dem für das Ziehen der Läufe verantwortlichen Thiévant schon bald Schwierigkeiten, so dass Déprez nach der Lieferung der ersten 50 Gewehre die Stadt zeitweilig verliess und den Vertrag zu kündigen wünschte.

Das abgebildete, vermutlich einzige noch im Originalzustand erhaltene genferische Järgergewehr kant. Ord. 1819 zeigt auf dem Kolben den Stempel

«DEPRE ET SES COMP. [AGNONS]», wie er anscheinend für das von Déprez & Thiévant 1819 gelieferte Modell und die ersten 100 Waffen verwendet wurde. Obschon der Lauf die Waffennummer 100 aufweist, gibt der gute Zustand und das Fehlen eines Kantonsschlages zur Vermutung Anlass, dass dieses Gewehr nicht an die Truppe abgegeben wurde. Mit der Waffennummer 100 handelt es sich um das letzte von Déprez & Thiévant dem Arsenal gelieferte Jägergewehr aus der ersten Produktionsserie. Nach den Problemen mit Déprez bemühte sich die Militärkommission zur Fertigstellung der restlichen Jägergewehre für Thiévant einen neuen Partner zu finden. Es gelang ihr, einen der beiden offiziellen Arsenalbüchsenmacher, Jean Jacques Rebsamen, der 1814–1847 in dieser Funktion tätig war, für das Vorhaben zu gewinnen. Ein entsprechender Vertrag über 200 Jägergewehre wurde zwischen Thiévant und Rebsamen einerseits, sowie dem Syndic de la Garde Micheli und dem Staatsrat Fatio andererseits am 29. Januar 1822 abgeschlossen.

In der Sitzung vom 10. Juli 1824 unterbreitete die Commission d'Artillerie dem Conseil militaire den abschliessenden Bericht über die von Déprez, Thiévant und Rebsamen montierten 300 Jägergewehre. Es waren vor allem die von der Manufaktur Mutzig gelieferten Gewehrteile, welche zu Beanstandungen Anlass gaben. «Les pièces de la fabrique n'étoient pas tout à fait ce qu'on pouvoit désirer». Am meisten wurde die Qualität der Schlösser bemängelt. Das für die Läufe verwendete Eisen erwies sich für das Anbringen von Zügen als wenig geeignet. Zufrieden äusserte sich die Kommission über die Qualität der aus Klingenthal bezogenen Bajonette und Ladestöcke. Auch die Schäfte waren zur Zufriedenheit ausgefallen. Eine als notwendig erachtete Verbesserung betraf das Visier; zudem wünschte die Kommission, dass alle Gewehre mit einem Korn auszustatten seien, und stellte abschliessend fest: «Malgré des défauts, que l'on indique pour qu'ils soient évités dans d'autre commandes, les armes sont bonnes, elles fonctionnent bien, elles sont d'un usage commode & sûr». Die beschossenen und kontrollierten Jägergewehre wurden im Arsenal gelagert und durften für Schiessübungen oder bei eidgenössischen Aufgeboten leihweise an die Truppe abgegeben werden.

Am 28. Februar 1831 wurden erstmals zwei Jägerkompanien im Austausch für ihre Gewehre Mod. 1777, corr. An 9 mit den Jägergewehren kant. Ord. 1819 ausgerüstet. Die Jägerkompanien waren als Teil des ersten Kontingentsbataillons auf Ersuchen der Tagsatzung zum Neutralitätsschutz aufgeboten worden. Weil die Truppe keine Erfahrung im Umgang mit der neuen Waffe besass, wurde auf dem Schiessstand à la Coulouvrenière ein Übungsschiessen durchgeführt, wofür man jedem Jäger drei Patronen zuteilte. Schon vor dem Abmarsch anlässlich der Revue fédérale stellten die Inspektoren fest, dass bei einem Grossteil der Schlösser der Funkenwurf ungenügend war. Als Ursache ermittelten sie unter anderem zu wenig gestählte Batteriedeckel. Der Conseil militaire veranlasste am 5. März 1831 die sofortige Behebung der Mängel.

Das Genfer Bataillon erhielt am 21. März den Befehl, die Stadt zu verlassen und die Überwachung des Abschnittes Brig – Simplonpass zu übernehmen. Bereits am 24. April wurde unter Verdankung der geleisteten Dienste das nach Genf zurückgekehrte Bataillon entlassen. Der Conseil militaire entschied, die neuen Jägergewehre der Truppe einstweilen weiterhin zu überlassen, und

beauftragte den Syndic Fatio, bei der eidg. Militäraufsichtsbehörde vorstellig zu werden, weil auch andere Kantone bezüglich des Järgergewehrs Kritik angemeldet hatten. In einem Rundschreiben informierte die Militäraufsichtsbehörde am 27. Mai die Kantone über Versuche mit dem gezogenen Järgergewehr in den Kantonen Zürich, Bern und Genf. Der praktische Truppeneinsatz zeigte, dass die Jäger mit dem wechselweisen Gebrauch dieser Waffe für den Roll- und Drangschuss ihre liebe Mühe hatten. Die im Reglement für die eidgenössische leichte Infanterie von 1821 unter § 10 vorgesehene Verwendung von Patronen unterschiedlicher Stärke erschwerte den Gebrauch des Järgergewehrs noch zusätzlich. Weil sich das Järgergewehr für die Miliz als eine zu komplizierte Waffe entpuppte und die Doppelfunktion von Roll- und Drangschuss nicht mit Erfolg angewendet werden konnte, empfahl die eidg. Militäraufsichtsbehörde, das Järgergewehr zurückzuziehen und durch kurze, glattläufige Gewehre zu ersetzen.

Schon zu einem bedeutend früheren Zeitpunkt hatte Genf Kenntnis von Schwierigkeiten im Umgang mit dem Järgergewehr eidg. Ord. 1817 erhalten. Bereits am 6. April 1821 vertrat die eidg. Militärinspektionskommission auf Grund längerer Diskussionen in der eidg. Tagsatzung über Vor- und Nachteile der neuen Waffe in einem Rundschreiben den Standpunkt, dass man den Kantonen den Entscheid überlassen sollte, ihre Jäger mit dem eidg. Järgergewehr oder einem Infanteriegewehr von guter Qualität zu bewaffnen. Dieses Schreiben, welches das Järgergewehr desavouierte, traf drei Monate, nachdem Genf 300 Järgergewehre kant. Ord. 1819 in Auftrag gegeben hatte, in der Rhonestadt ein. Der Conseil militaire und mit ihm der Staatsrat scheinen von der Qualität seines modifizierten Järgergewehrs dermassen überzeugt gewesen zu sein, dass die Möglichkeit, die Produktion einzustellen und die Jäger mit einem Infanteriegewehr auszurüsten, in keinem Moment erwogen wurde.

Anlässlich der Beratung des «Reglementes für die eidgenössische leichte Infanterie» von 1821 in der Tagsatzung gelang es den Befürwortern des Järgergewehrs nochmals glaubhaft zu machen, dass es sich hierbei um eine Waffe handle, die vom Jäger als Infanteriegewehr oder als Stutzer verwendet werden könne. Den Kritikern entgegnete man, dass Preussen und England sich in den letzten Kriegen mit Vorteil derartiger Waffen bedient hätten. Das Reglement wurde von 13 Kantonen ohne Vorbehalt angenommen. Damit fühlte sich Genf erneut in seinem Vorhaben bestärkt, für seine Jägertruppen ein Gewehr zu beschaffen, das die eidg. Musterwaffe an Präzision übertraf. Auch die Meldung des Staatsrates Fatio, dass der Kanton Bern, welcher im Sommer 1822 bereits über 600 Järgergewehre eidg. Ord. 1817 verfügte, auf deren Verwendung verzichte, weil diese zu schwer seien und einen zu starken Rückstoss hätten, vermochte den Conseil militaire nicht dazu zu bewegen, auf seine Eigenkonstruktion zu verzichten.

Nachdem sich die Järgergewehre kant. Ord. 1819 bei ihrem ersten militärischen Einsatz im Frühjahr 1831 nicht bewährt hatten und die eidg. Militäraufsichtsbehörde in dem bereits erwähnten Rundschreiben vom 27. Mai die Kantone aufforderte, die gezogenen Järgergewehre zurück zu ziehen, sah sich der verunsicherte Conseil militaire gezwungen, eine Untersuchung in die Wege zu leiten. Mit dieser Aufgabe wurde der ehemalige Syndic Jean-Edouard

Naville, in seiner Eigenschaft als Präsident der Artilleriekommission, beauftragt. Die verschiedenen Briefe und Berichte befinden sich noch heute in einem Dossier mit dem Titel «1831, fusil rayés de chasseur» im Besitze des Genfer Staatsarchivs (AEG, Mil D 27). So gibt Hauptmann Amédée Salomon Massé, der im Wallis eine Jägerkompanie kommandierte, in einem Schreiben vom 20. Juni 1831 zu bedenken, dass die wechselweise Verwendung dieser Waffe, sei es als Gewehr oder Stutzer, nur von erfahrenen Schützen praktiziert werden könne. Die Batterie von ausserordentlicher Härte würden Federn und Nuss rasch in Mitleidenschaft ziehen. Das Gewehr wäre aus diesen und anderen von Massé genannten Gründen im Ernstfall innerhalb kurzer Zeit gebrauchsunfähig. Während einer Revue des Genfer Bataillons in Brig hatte Massé Gelegenheit, sich mit dem St. Galler Obersten Joachim Forrer, Kommandant der 4. Division, eingehend über das Järgergewehr zu unterhalten. Um für die vorgesehene Verwendung eine brauchbare Waffe zu erhalten, empfahl Forrer, diese zu perkussionieren.

Diese Idee wurde, wie ein weiteres Dokument datiert vom 3. Juli 1831 mit dem Titel «Observations en détail sur les carabines rayées des Chasseurs-Voltigeurs pour mettre à piston, soit percussion», belegt, vermutlich in obrigkeitlichem Auftrag vom Genfer Büchsenmacher Gabriel Leuppi (erw. 1826–35) weiter verfolgt und praktisch umgesetzt. Leuppi schlug vor, die Steinschlösser zu transformieren, weil ihm das Einsetzen und Anpassen neuer Perkussionsschlösser zu riskant erschien.

Der mit der Untersuchung beauftragte Naville wandte sich auch noch an Hauptmann Jean Pierre Repington, Chef der «Companie des Arquebusiers», welche mit schweren Büchsen bewaffnet, als eine Abteilung der Artillerie auf den Wällen und Mauern der Stadt ihren Dienst verrichtete. Die Arquebusiers rekrutierten sich aus den geübten Schützen der Stadt; neben Wallbüchsen benützten diese ihre individuellen, privat erworbenen Stutzer. Mit beiden Waffentypen trug man Wettkämpfe aus. Auf Geheiss von Repington transformierte Leuppi drei Järgergewehre. Das Resultat seiner Untersuchungen und Schiessversuche mit perkussionierten Järgergewehren und Steinschlosswaffen gleichen Typs gab Repington Naville in seinem Bericht vom 10. Juli 1831 bekannt. Seiner Meinung nach waren die Schlösser von sehr schlechter Qualität, die übrigen Gewehrteile beurteilte er als gut. Repington pflichtete dem Transformationsvorschlag von Leuppi bei, die dabei anfallenden Kosten habe Leuppi korrekt berechnet. Die Genfer Versuche hatten die Überlegenheit des Perkussionssystems erneut unter Beweis gestellt. Selbst wenn sich der Conseil militaire zur Transformation der Järgergewehre entschlossen hätte, blieb das Problem der gezogenen Läufe, welche von der eidg. Militäraufsichtsbehörde nicht mehr toleriert wurden. Nach der Auswertung aller Berichte gab Naville an der Sitzung des Conseil militaire vom 30. August 1831 im Namen der Artilleriekommission zu Protokoll, dass sich mit dem Entfernen der Züge das Kaliber der Järgergewehre ganz erheblich vergrössern würde. Mit 8 Linien, 4 Punkten (18,75 mm) hätte das Kaliber eines glattläufigen Järgergewehrs kant. Ord. 1819 das im eidg. Reglement 1817 festgelegte ordonnanzmässige Kaliber von 7 Linien, 9 Punkten (17,4 mm) bis 8 Linien (18 mm) um einiges übertroffen. Weil der Conseil militaire die Risiken einer Transformation und Laufänderung

nicht eingehen wollte, vermutlich auch die Kosten scheute, beschloss er davon abzusehen. Die zu Beginn des Jahres an die Truppe abgegebenen Järgergewehre wurden zurückgezogen und gegen die deponierten Infanteriegewehre eingetauscht.

Gegenüber der eidg. Militäraufsichtsbehörde brachte der Syndic de la Garde, Jean Louis Gallatin, in einem ausführlichen Schreiben am 7. September 1831 die Meinung des Conseil militaire und damit auch des Staatsrates zum Ausdruck. Er erwähnte u. a. die enorme Summe von «fr. 16'000.– de France», welche die Herstellung der 300 Järgergewehre Genf gekostet hatte, und zeigte sich erstaunt, dass eine Waffe nach ihrem ersten Einsatz auf Geheiss der obersten eidg. Militärbehörde bereits wieder zurückgezogen werden müsse. Die Gründe, welche Genf veranlassten, auf eine Abänderung der Läufe zu verzichten, werden in der Folge detailliert dargelegt. Nach wie vor bezeichnete Syndic Gallatin die Genfer Järgergewehre als «excellentes armes faites avec beaucoup de soin». Man werde sich hüten, diese zu beschädigen, «détériorer», in dem man die Züge entferne und sie damit, weil nicht mehr kalibermässig, unbrauchbar mache. Der Conseil militaire äusserte zudem die Absicht, die Järgergewehre «...vu leur grande portée...» inskünftig als Wallbüchsen zu verwenden.

Ein zweites und letztes Mal wurde das Järgergewehr anfangs August 1833 an eine Genfer Einheit ausgegeben. Als Folge der Basler Wirren hatte die eidg. Militäraufsichtsbehörde für das erste Kontingentsbataillon des Kantons auf den 9. August Marschbereitschaft angeordnet. Nach der Rückkehr der Jägerkompanie am 20. September wurden die Gewehre kant. Ord. 1819 wieder eingezogen und lagerten für 12 Jahre unbenützt im Arsenal.

Erst mit dem Entscheid des Militärdepartements vom 30. September 1845, Järgergewehre an die zum fraglichen Zeitpunkt 105 Mann starke Gendarmerie abzugeben, fand man für einen Teil der Waffen eine neue Verwendung. Weil der Sollbestand der Gendarmerie am 26. Mai 1845 auf 112 Mann erhöht worden war und die bisher benützten Dragonergewehre nach französischem Mod. An 9 mengenmässig und qualitativ nicht mehr genügten, hatte sich eine Neubewaffnung aufgedrängt.

Die Läufe der seit dem Spätherbst 1845 an die Gendarmerie abgegebenen Järgergewehre wurden um gute fünf Zentimeter gekürzt (neue Lauflänge 92,3 – 92,4 cm) und mit einem zusätzlichen Visier ausgestattet. Es handelt sich dabei um ein Standvisier aus Messing (Basislänge 2,8 cm); beidseitig des messingenen Mittelstegs befestigte man je eine bewegliche Visierklappe aus Eisen. Ein entsprechendes, für die Gendarmerie bestimmtes Järgergewehr kant. Ord. 1819/45 mit der Waffennummer 301 (Lauflänge 92,3 cm, Kal. 17.5 mm, 16 gewundene Züge, Gewicht 4100 g, Gesamtlänge 131 cm) und nachträglich unkenlich gemachtem Genfer Kantonsschlag befindet sich im Besitz des Musée d'art et d'histoire, Genf (Inv. Nr. 626).

Nach dem Sieg der radikalen Partei unter der Leitung von James Fazy erhöhte die provisorische Regierung den Bestand der Gendarmerie am 16. November 1846 erneut; der Sollbestand betrug nun 150 Mann inklusive 2 Tambouren oder Trompeter.

Tags zuvor, am 11. November war als direkte Folge der tragischen Ereignisse vom Oktober die Artilleriekompanie der Garde soldée aufgelöst worden. Damit endete die Geschichte der Genfer Stadtgarnison und der Garde soldée.

Seit dem Beschluss der eidg. Tagsatzung im August 1841, das Perkussionsystem für die eidgenössischen Truppenkontingente einzuführen, bemühte sich auch Genf, seinen diesbezüglichen Verpflichtungen nachzukommen. Bis zum Frühjahr 1847 waren 934 Gewehre und 133 Pistolen, welche zur Bewaffnung des eidg. Kontingentes dienten, transformiert worden. Es blieben Genf für die kantonale Reserve aber noch ca. 1'750 Infanteriegewehre, 300 Jägergewehre kant. Ord. 1819, eine unbekannte Zahl von Mousquetons und Faustfeuerwaffen, deren Perkussionierung ebenfalls in Erwägung gezogen wurde. Weil die Transformierung nach eidg. Ord. 1842, hauptsächlich das Einsetzen einer Patentschwanzschraube, mit erheblichen Kosten verbunden war, suchte man für die Waffen der Reseve nach einer günstigeren Lösung. In einem Rapport zuhanden des Chefs des Militärdepartements, Oberst Rilliet de Constant, datiert vom 14. Januar 1847, unterbreitete der Arsenalinspektor, Hauptmann Charles L. Borell, einen entsprechenden Transformationsvorschlag, der in der Folge verbindlichen Charakter erhielt. Die von Borell vorgeschlagene Transformation mit einem langen, seitlich der Laufkammer angeschweissten Kaminsack und einem Hahn in der Art der eidg. Ord. 1842 fand erstmals bei den Jägergewehren Anwendung. Am 9. April 1847 eröffnete das Militärdepartement ein Submissionsverfahren für die Abänderung von 150 Jägergewehren kant. Ord. 1819 im Besitze der Gendarmerie (Vgl. S. 128, 130). Es war Jean Pierre Rebsamen, seit dem 21. Mai 1847 Arsenalbüchsenmacher, der den Auftrag erhielt.

Ein perkussioniertes Gendarmerie-Jägergewehr kant. Ord. 1819/45/47 mit Genfer Kantonsschlag und der Waffennummer 199 (Lauflänge 92,4 cm, Kal. 17,5 mm, 16 gewundene Züge, Gewicht 4100 g, Gesamtlänge 131,4 cm) fand sich in den Beständen des Musée d'art et d'histoire in Genf (Inf. Nr. 116). Der ebenfalls etwas gekürzte Lauf dieser Waffe misst im Vergleich zur 1818 für Jägergewehre vorgeschriebenen Lauflänge von 36 Zoll (97,5 cm) noch 92,4 cm und weist über der Laufkammer Einschnitte für das fehlende Standvisier auf. Weil bei der kantonalen Transformation der ca. 4,4 cm lange Kaminsack auf den Rücken der Schlossplatte zu liegen kam, musste die Oberkante der Platte beschnitten und eine neue, kleinere Schlagfeder eingebaut werden (Vgl. S. 129, Schlossinnenansicht).

Zu einem späteren Zeitpunkt wurden sehr wahrscheinlich auch noch die restlichen Jägergewehre perkussioniert, über deren Verbleib wir mangels Informationen keine Angaben machen können. Abschliessend ist darauf hinzuweisen, dass dieser Beitrag zum Genfer Jägergewehr weitgehend auf der lesenswerten, archivalisch fundierten, 1988 publizierten Arbeit von Jean Dunant «Le fusil de chasseur genevois 1819–1845» beruht. Von der Existenz je eines Gendarmerie-Jägergewehrs kant. Ord. 1819/45 und kant. Ord. 1819/45/47, Waffen aus dem Fundus des Musée d'art et d'histoire, Genf, hatte Dunant damals noch keine Kenntnis.

Literatur

Eidgenössische Abschiede 1841, 1. Teil, S. 49/54, «B Infanteriegewehr mit Perkussionszündung».
Eidgenössische Abschiede 1842, S. 38/40, «B Einführung der Perkussionszündung für das Bundesheer».

Eidgenössische Abschiede 1847, Beilage Litt. AA., «Kommissionalbericht... Bewilligung eines Nachtragskredits...», vgl. Tabellen.

Allgemeines Militär-Reglement für die Schweizerische Eidgenossenschaft von 1817, Zürich, 1818.

Pierre Bertrand, Histoire de la police genevoise, Genève, 1967.

Jean Dunant, Le fusil de chasseur genevois 1819–1845, Genève, 1988.

Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Schwäbisch Hall, 1982, Bd. 3, S. 1649/50, «Mutzig».

Richard Gaudet-Blavignac, La fin de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 45/59.

Richard Gaudet-Blavignac, Les uniformes sous la Restauration, C.) Les gendarmes, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 31/37.

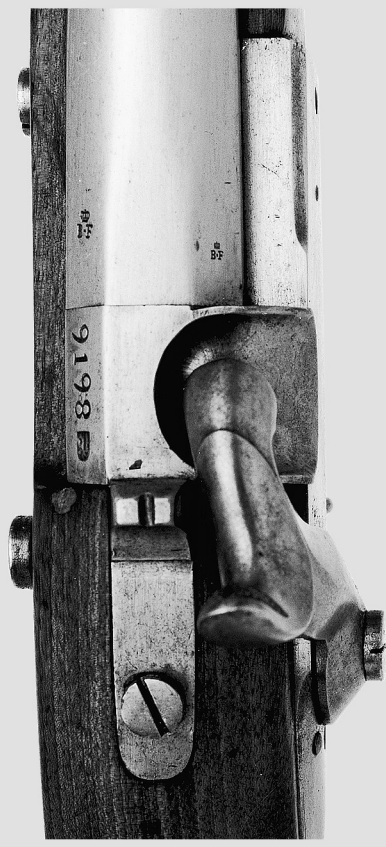
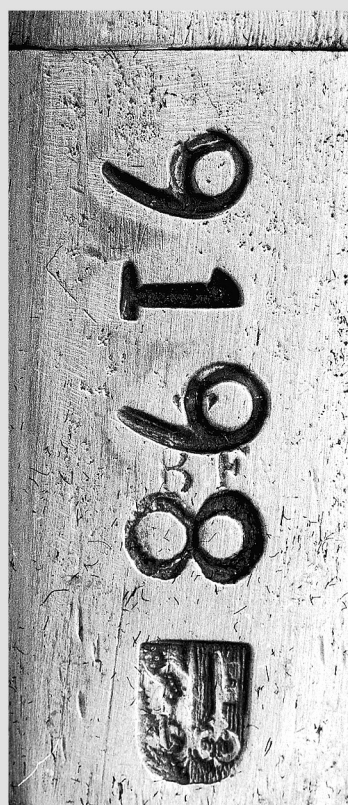
Schweizerische Militärbibliothek, Bd. 3, Basel, o. J., «Reglement für die eidgenössische leichte Infanterie».

13. Perkussionsgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1842, Infanterie

(Musée de la police genevoise)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Beuret Frères, Waffenfabrik, Liège (Belgien)
Lauf	achtkantige Schwanzschraube eidg. Ord. 1842, Rundlauf, Bajonetthaft Marken: «B.F» von Krone überhöht, «ELG» über Stern in Oval = Liègerbeschuss Laufunterseite: «179» (Schwanzschraube) «179» (Lauf), «B», «CF» ligiert Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «9198» Waffennummer (Höhe ca. 5 mm)
Visier	Eisen, kleiner Block mit V-Einschnitt auf der Laufangel
Korn	linsenförmig, Eisen, auf rechteckiger Basis
Lauflänge	107,9 cm, Schwanzschraube 3,3 cm, (eidg. Ord. 1842: 108 cm)
Kaliber	17 mm
Schloss	eidg. Ord. 1842, Schlossplatte flach, ein Ende zugespitzt, das andere gewinkelt, Hahn gerundet mit Mittelgrat Marken: «B.F» von Krone überhöht, Innenseite: «B.F» von Krone überhöht, «179»
Schlossplattenlänge	16 cm
Garnitur	Eisen, s-förmiges, flaches Seitenblech, zweifach verschraubt, Abzugbügel mit Riemenbügel und Basis, Laufband mit Riemenbügel, einfaches Laufband, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung, Kolbenkappe zweifach verschraubt Marken: «B.F», von Krone überhöht auf mehreren Garniturteilen
Schaft	Nussbaum, Ladestockklemmfeder im Laufbett Zeichen: «28» Sammlungsnummer, Musée de la police genevoise (Höhe ca. 11 mm)
Ladestock	Eisen, gerundeter Kopf, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	4562 g
Gesamtlänge	146,5 cm

In der vom eidg. Kriegsrat am 13. April 1842 genehmigten «Ordonnanz über die Perkussionsfeuergewehre...» wird immer wieder auf das französische Mod. 1822 verwiesen. Weil dem eidgenössischen Modell 1817 eines Steinschloss-Infanteriegewehrs, welches der eidg. Kriegsrat auftragsgemäss entwickelt und



den Kantonen in der Form von Mustergewehren zugestellt hatte, kein Erfolg beschieden war, wurde schon bald das französische Mod. 1822 zur Verwendung empfohlen. Die wesentlichen Unterschiede zwischen der ursprünglichen Ord. 1817 und dem französischen Modell 1822 betreffen das Vorderband mit einer röhrenartigen Ladestockführung sowie den seitlich verschraubten Abzug und Abzugbügel. Das bernische Infanteriegewehr kant. Ord. 1804 (Messinggarnitur) und die kant. Ord. 1805 Waadt (Eisengarnitur), beide mit langer Ladestockführung und verschraubtem Abzug, resp. Abzugbügel, hatten für das gescheiterte eidg. Mod. von 1817 als Vorlage gedient.

Bezüglich der eidg. Ord. 1842 ist es von Interesse, nochmals in Kürze auf die Entwicklung der Lauflängen bei französischen und schweizerischen Infanteriegewehren in der Zeit von 1803–1842 einzugehen. In den von Frankreich seit 1801 geführten Kriegen hatten sich die Gewehre Mod. 1777 corr. An 9 mit einer Lauflänge von 113,7 cm bewährt; sie wurden nach dem Ende der napoleonischen Ära auch von der restaurierten Monarchie als Mod. 1816 in beinahe unveränderter Form, vor allem aber mit gleicher Lauflänge, übernommen. Währenddem Frankreich mit den Voltigeuren kleine Teile seiner Infanterie ab 1816 mit einem kürzeren Gewehr (Lauflänge 102,8 cm) ausrüstete und das Gros der Infanterie erst nach 1822 mit Gewehren von 108,2 cm Lauflänge kürzere Waffen erhielt, lässt sich eine Bevorzugung kurzläufiger Infanteriegewehre in der Schweiz schon seit 1804 feststellen. Es war Bern, das in der Mediationszeit als erster Kanton seine Infanterie mit einem kürzeren Gewehr kant. Ord. 1804, reglementarisch festgelegte Lauflänge 43 Zoll (105,1 cm), bewaffnete. Das konstruktionsmässig identische Infanteriegewehr kant. Ord. 1805 der Waadt weist eine Lauflänge von 107 cm auf; wobei mangels schriftlichen Angaben auf erhaltene Preisgewehre mit Modellcharakter aus der Zeit von 1806–1813 abgestellt werden muss. Die Lauflänge des in der eidg. Modellsammlung in Thun aufbewahrten Infanteriemustergewehr eidg. Ord. 1817 (Katalog 1898, S. 5, Nr. 12) beträgt 108,5 cm. Mit einer Lauflänge von «40 pouces» (= 108,3 cm) für Infanteriegewehre folgte Genf in seiner kantonalen Ordonnanz vom 22. April 1818 dem eidgenössischen Beispiel.

Frankreich entschloss sich erst mit der Modellreihe von 1822, an die Infanterie generell kürzere, mit 108,2 cm langen Läufen versehene Infanteriegewehre abzugeben. Mit der Verwendung längerer Bajonette versuchte man, beim Einsatz von Gewehren Mod. 1822 die Gesamtlänge der bajonettierten Waffe älteren Modellen anzugleichen.

Die insgesamt 108 cm langen Läufe der eidg. Ord. 1842 beinhalten auch noch eine Patentschwanzschraube von 1 Zoll (3 cm) Länge, so dass der Lauf im engeren Sinne nur 35 Zoll (105 cm) lang war. Die vom eidg. Kriegsrat 1842 bestimmte und 1852 bestätigte Lauflänge von 108 cm erwies sich auch für die notwendig gewordenen Transformationen als vorteilhaft. Eine Analyse der eidg. Ord. 1842 ergibt im Vergleich zu der im Reglement zitierten Vorlage, dem französischen Mod. 1822, bezüglich dem Infanteriegewehr folgende Unterschiede: 1. Lauflänge 108 cm (inkl. Patentschwanzschraube), 2. Patentschwanzschraube, 3. Visier auf der Laufangel, 4. Schlossplatte und Hahn, 5. Schlagfeder (übrige Teile des Mechanismus sind mit dem Mod. 1822 identisch), 6. Schaft ohne Backenausschnitt.

Genferwarb 1848 eine erste Serie von 800 Perkussionsgewehren eidg. Ord. 1842 für die Infanterie von der Firma Pirlot Frères in Liège. Diese Waffen sind mit dem Genfer Kantonsschlag gezeichnet und tragen die Nummern 8005–8805. Das abgebildete Gewehr mit der Nummer 9198 dürfte erst nach 1852 angekauft worden sein.

Als Lieferant erscheint seit 1827 regelmässig das ebenfalls in Liège ansässige Unternehmen Auguste Francotte. Für das eidgenössische Bundesheer waren in der Zeit von 1842–1867 die Lièger Fabrikanten Auguste Francotte und Beuret Frères die wichtigsten Handfeuerwaffenlieferanten.

Von Auguste Francotte stammt auch das einzige, bisher bekannt gewordene, mit einem Kantonsschlag gezeichnete Exemplar eines Genfer Perkussionsgewehrs eidg. Ord. 1842 für Genie und Parkartillerie (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 124, Lauflänge 81,3 cm, Kal. 17,5 mm, Gewicht 4000 g, Gesamtlänge 120,1 cm). Der sehr gute Zustand und das Fehlen einer Waffennummer geben zur Vermutung Anlass, dass es sich um eine Musterwaffe handelt. Am 17. Oktober 1849 wurde in Genf der Eingang von 200 Gewehren eidg. Ord. 1842 für Genie und Parkartillerie, welche die Waffennummern 8806–9005 erhielten, registriert. Lieferant war die Firma Pirlot frères in Liège. Nach 1850 dürften noch weitere Waffen dieses Modells aus Belgien bezogen worden sein.

Literatur

Ordonnanz über die Perkussions-Feuergewehre der Infanterie, Kavallerie Artillerie und Genietruppen 1842, Bern, 1842 S. 4/5.

Reglement über die Bekleidung, Bewaffnung und Ausrüstung des Bundesheeres, Bern, 1852, S. 81/82, § 212.

Katalog der eidg. Waffen-Sammlung, Bundesrathaus-Ostbau Nr. 5, Bern, 1898, S. 5, Nr. 12.

Jean Boudriot, *Armes à feu françaises modèles réglementaires, 1717–1836*, Paris, 1979

Pierre Deladoey, *Fête vaudoise du 14 avril, histoire d'une fête, histoire d'un fusil*, Revue 7, SGHWR, 1999, S. 23/27.

Eugène Heer, *Der Neue Stöckel*, Schwäbisch Hall, 1978/79, Bd. 1, S. 98, Bd. 2, S. 963, 1190.

Jürg A. Meier, *Bewaffnung und Wehrvermögen, Massnahmen des Kantons Bern in den Jahren 1803–1852*, Revue 1, SGHWR, 1983, S. 19/21.

Hugo Schneider, *Michael am Rhyn, Eidgenössische Handfeuerwaffen, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817*, Bd. 2, Dietikon-Zürich, 1979, S. 17/19, 23/24, 52.

14. Perkussionsgewehr, eidgenössische Ordonnanz 1817/42, Infanterie (ursprünglich staatlicher Schützenpreis) (Musée de la police genevoise)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Waffenmanufaktur St. Etienne, Frankreich, Arsenal Genf (Transformation)
Lauf	achtkantige Schwanzschraube eidg. Ord. 1842, Rund- lauf, Bajonetthaft Marken: Laufunterseite: «6» (Schwanzschraube), «6» (Lauf) Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 6 x 5 mm) 2. «9521» Waffenummer (Höhe ca. 5 mm)
Visier	Eisen, kleiner Block mit V-Einschnitt auf der Laufangel
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	107,6 cm, Schwanzschraube 3,3 cm, (eidg. Ord. 1842: 108 cm)
Kaliber	17,5 mm (franz. Mod. An 9, 17,5 mm)
Schloss	nach französischem Mod. 1777 corr. An 9, Infanterie, eidg. transformiert, Hahn eidg. Ord. 1842 Marken: «Mre... de St. Etienne», verwischt, Innenseite: «B 10», «2», mehrfach, «6»
Schlossplattenlänge	16,1 cm
Garnitur	Eisen, s-förmiges, flaches Seitenblech, zweifach ver- schraubt, Abzugbügel mit Riemenbügel und Basis, Laufband mit Riemenbügel, ein einfaches Laufband, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung, Kolben- kappe zweifach verschraubt Marken: «P», «V», «H» von Krone überhöht in Rechteck
Schaft	Nussbaum, Ladestockklemmfeder im Laufbett, Kolben mit Wangenausschnitt, Vertiefung für Silber- plakette (Schützenpreis) mit Holz gefüllt Zeichen: 1. «9521» = Waffenummer (Höhe ca. 7 mm) 2. «23» Sammlungsnummer, Musée de la police genevoise (Höhe ca. 11 mm)
Ladestock	Eisen, ergänzt
Gewicht	3197 g
Gesamtlänge	146,1 cm

Das anstelle einer ovalen Silberplakette auf der Kolbenaussenseite eingesetzte Holzplättchen ist ein Indiz, dass es sich ursprünglich um eine Steinschloss-Preiswaffe handelt, wie sie bis 1841 alljährlich an die Infanterie abgegeben



wurde. Obschon die Signatur auf der Schlossplatte stark verwischt und schlecht zu lesen ist, genügen die noch lesbaren Schriftzüge sowie die Marken, um die Waffe als ein Erzeugnis der königlichen Manufaktur von St. Etienne zu identifizieren. Sie gelangte möglicherweise 1821 als Teil einer Lieferung aus St. Etienne nach Genf. Die fehlende Preisplakette veranlasst uns anzunehmen, dass der Gewinner und Besitzer diese Preiswaffe nachträglich veräussert hat.

Obschon die Transformation der «Anleitung zur Umänderung der zum eidgenössischen Dienst bestimmten Steinschlossgewehre zur Perkussionszündung nach eidgenössischer Vorschrift» vom 10. August 1843 entspricht, fehlt der eidg. Kontrollstempel. Reglementsconform perkussionierte Waffen wurden üblicherweise nachträglich von einem eidg. Kontrolleur geprüft und mit einem speziellen Stempel versehen.

Genf hatte dem eidg. Kriegsrat 934 Gewehre gemeldet, die für eine Transformation gemäss der «Vorschrift über die Beschaffenheit, welche die zur Perkussionszündung umzuändernden, für den eidgenössischen Dienst bestimmten, Steinschlosswaffen haben sollen» vom 13. April 1842, in Frage kamen. In einem Bericht des eidg. Kriegssekretariates wird am 25. August festgestellt, dass Genf zu diesem Zeitpunkt die gemeldeten Gewehre bereits perkussioniert und für die ausgeführten Arbeiten aus der eidg. Kriegskasse einen Kostenbeitrag erhalten habe.

Bei Ausbruch des Sonderbundskrieges im Herbst 1847 beschloss der Staatsrat am 25. Oktober, unverzüglich die beiden Kontingentsbataillone und eine 6-Pfünder Batterie aufzubieten und der eidg. Armee unter General Dufour zur Verfügung zu stellen. Jedes der Genfer Kontingentsbataillone verfügte über 4 Füsilierkompanien und 1 Jägerkompanie mit einer reglementarischen Stärke von 103, resp. 102 Mann. Die im Arsenal vorhandenen 934 Perkussionsgewehre hätten knapp zur Bewaffnung dieser Infanterieeinheiten gereicht. Weil die Mannschaft noch keine Erfahrung im Umgang mit Perkussionswaffen besass, dürfte sie mit Steinschlossgewehren am Sonderbundskrieg teilgenommen haben.

Literatur

Eidgenössische Abschiede 1847, Beilage Litt. AA., «Kommissionalbericht... Bewilligung eines Nachtragskredits...», vgl. Tabellen.

Emile Privat, *Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours*, Genève, 1973, S. 81/92.

J. M. Rudolf, *Schweizerischer Militär-Almanach für Offiziere und Militärpersonen*, Baden, 1845, S. 276/283.

Hugo Schneider, Michael am Rhyn, *Eidgenössische Handfeuerwaffen, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817*, Bd. 2, Dietikon-Zürich, 1979, S. 20/22, 43.

15. Perkussionskarabiner, kantonale Ordonnanz 1816/47, Artillerie

(Musée militaire vaudois, Morges, MMV AF 811)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Kaiserliche Waffenmanufaktur St. Etienne, Frankreich, Arsenal Genf, kantonale Transformation nach 1847
Lauf	Kammeransatz achtkantig, Rundlauf, Bajonetthaft, seitlich angeschweisster, länglicher Kaminsack Marken: «AN 9», auf der Laufangel, verwischt, «1813», «B» in Oval Laufunterseite: «GF», «GR» Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (ca. 5 x 4 mm) 2. «309» = Waffenummer (Höhe ca. 4 mm)
Korn	linsenförmig, Messing, auf dem Vorderband aufgelötet
Lauflänge	75,8 cm (franz. Mod. An 9: 75,8 cm)
Kaliber	17,5 mm (Mod. An 9: 17,5 mm)
Schloss	nach französischem Mod. An 9, Kavallerie (Musqueton), kantonal transformiert, Hahn eidg. Ord. 1842, Schlagfeder ausgewechselt, Schlagfederbefestigung abgeändert Marken: «Manuf. Imp. de St. Etienne», «S» in hochgestelltem Trapez Innenseite: «23»
Schlossplattenlänge	14,5 cm (franz. Mod. An 9: 14,4 cm)
Garnitur	Messing, s-förmiges, gerundetes Seitenblech, zweifach verschraubt, Abzugbügel, Abzugbügelbasis aus Eisen, ein Ende mit doppelt verschraubtem Riemenbügel, ein eisernes Laufband mit Riemenbügel mit zwei seitlichen verschraubten Laschen und einem Riemenbügel, Vorderband, alle Bänder mit Federhaltung, Kolbenkappe zweifach verschraubt Marken: «G», darüber Krone, auf mehreren Teilen Zeichen: «IT» auf Kolbenkappe eingraviert (Initialen des ehemaligen Besitzers?)
Schaft	Nussbaum, dunkel gebeizt, Dreiviertelschaft, Ladestockklemmfeder im Laufbett
Ladestock	Eisen, ergänzt
Gewicht	3312 g
Gesamtlänge	114,4 cm (franz. Mod. An 9: 114,5 cm)



Nachdem das Genfer Militärdepartement am 14. Januar 1847 den Entscheid gefällt hatte, die 1845 der Gendarmerie überlassenen 150 Järgergewehre kant. Ord. 1819 (Vgl. S. 108/109, 117/118) perkussionieren zu lassen, unterbreiteten die Brüder Jean Pierre und Jean Louis Rebsamen, Büchsenmacher, Söhne des am 3. April 1847 verstorbenen Arsenalbüchsenmachers Jean Jacques Rebsamen, für die notwendigen Transformationsarbeiten mit Fr. 7.25 Offerten in gleicher Höhe. Der ältere der beiden Brüder, Jean Pierre (1809–1853), welcher am 21. Mai 1847 die Nachfolge seines Vaters als Arsenalbüchsenmacher angetreten hatte, senkte seine Offerte um 10 Centimes und erhielt den Auftrag.

Die vom Arsenalinspektor, Hauptmann Charles L. Borell, vorerst nur bei Gendarmeriegewehren angewendete Perkussionierung bewährte sich, so dass er seine Vorgesetzten in einem Rapport vom 24. Juni 1847 auf Gewehrbestände des Arsenal aufmerksam machte, die sich seiner Meinung nach für eine gleichartige Transformation eignen würden. Im Vorfeld des Sonderbundskrieges, in einer vom neuen Chef des Militärdepartements, Balthazar Decrey, präsidierten Sitzung am 15. Oktober 1847, befürwortete dieser auf Ersuchen des Arsenalinspektors einen Kredit von Fr. 12'600.– zur Perkussionierung von 1750 Gewehren. Die Transformation entsprach dem kantonalen, von Rebsamen adoptierten System, jedoch nicht der im Auftrag des eidg. Kriegsrates publizierten Anleitung vom 10. August 1843 «...zur Umänderung der zum eidgenössischen Dienst bestimmten Steinschlossgewehre...». Es scheint, dass die drohende militärische Auseinandersetzung mit dem Sonderbund den Staatsrat zu diesem Schritt veranlasste.

Die Transformation ohne Patentschwanzschraube und einem langen, seitlich angeschweissten Kaminsack war einfacher zu bewerkstelligen und kostete zudem weniger als die Perkussionierung nach eidgenössischer Vorschrift. Der benachbarte Kanton Waadt hatte für seine berittenen Jäger schon 1839 eine Perkussionspistole als Ordonnanzwaffe eingeführt, deren Lauf und Schlossverarbeitungs-mässig mit der kantonalen Transformation der Genfer übereinstimmten. Auch Rebsamen dürfte davon Kenntnis gehabt haben. Die vom Militärdepartement 1847 gutgeheissene kantonale Transformation kam zuerst bei den Gendarmeriegewehren, später auch bei den Mousquetons, Infanteriegewehren und Pistolen zur Anwendung. Nur der Hahn der Genfer Transformation erinnert an die eidg. Ord. 1842. Einen Grossteil seiner alten Handfeuerwaffenbestände scheint Genf nach kantonomer und nicht nach eidgenössischer Ordonnanz transformiert zu haben.

Als Bewaffnung der Bataillonszimmerleute werden die Karabiner kant. Ord. 1816 im Reglement vom 10. Februar 1840, das Ausrüstung und Bewaffnung der Miliz regelte, nicht mehr erwähnt: «Les sapeurs attachés aux bataillons d'infanterie seront armés d'un sabre à scie et d'une hache munie de son fourreau».

Gemäss eidg. Ord. 1842 waren die Sappeure, Pontoniere und Parkartilleristen des Bundeskontingents sukzessive mit dem neuen, messinggarnierten Perkussionsgewehr auszurüsten, dessen Lauflänge 29 Zoll, 7 Linien beträgt (89,1 cm). Einen entsprechenden Ankauf tätigte Genf bei der Lièger Firma Pirlot Frères, die im Oktober 1849 200 Gewehre Ord. 1842 für die Parkartillerie

etc. lieferten. Diese wurden im Arsenal mit den Waffennummern 8806–9005 versehen. Die Genfer Mousquetons kant. Ord. 1816/47 (Lauflänge 75–76 cm) kamen für das Bundeskontingent nicht mehr in Frage und wurden bestenfalls während einer gewissen Übergangszeit toleriert. Es ist anzunehmen, dass nach 1847 primär kantonale Reserve- und Landwehrartilleristen, möglicherweise auch der Train und nicht zuletzt Angehörige des 1839 geschaffenen Corps der Sapeurs-Pompier, von dieser handlichen Waffe Gebrauch machten.

Einen Wechsel der Truppengattung signalisieren möglicherweise die beiden unterschiedlichen Waffennummern über der Laufkammer der vorliegenden Waffe.

Die grosse Waffennummer 309 dürfte in der Steinschlosszeit des Mousquetons eingeschlagen worden sein; die kleinere Waffennummer 46 ist vergleichsweise neueren Datums. Erhaltene perkussionierte Mousquetons weisen zumeist starke Gebrauchsspuren auf und dürften während Jahrzehnten Verwendung gefunden haben.

Im Besitz des Musée d'art et d'histoire befinden sich weitere transformierte Steinschlosskarabiner Mod. An 9:

1. Perkussionskarabiner (Mousqueton), kant. Ord. 1816/47, entspricht weitgehend dem französischen Mod. An 9. Hersteller: Kaiserliche Manufaktur St. Etienne, 1812. Lauflänge 75,8 cm, Kal. 17,5 mm, Kt. Schlag Genf, Waffennr. 253. Kantonale Transformation, System von 1847 (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 123).

2. Perkussionskarabiner (Mousqueton), kant. Ord. 1816/47, entspricht weitgehend dem französischen Mod. An 9. Hersteller: Kaiserliche Manufaktur St. Etienne, 1813. Lauflänge 76 cm, Kal. 17,5 mm, ohne Kt. Schlag Genf, Waffennr. 234. Kantonale Transformation, System von 1847 (Musée d'art et d'histoire, Genf, Inv. Nr. 639).

Literatur

Jean Dunant, *Le fusil de chasseur genevois 1819–1845*, Genève, 1988, S. 41/47.

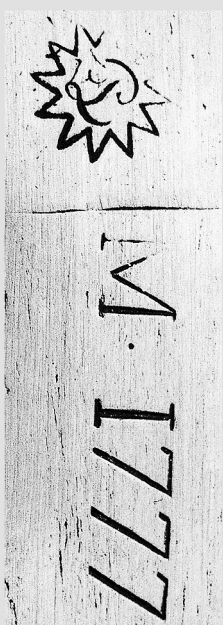
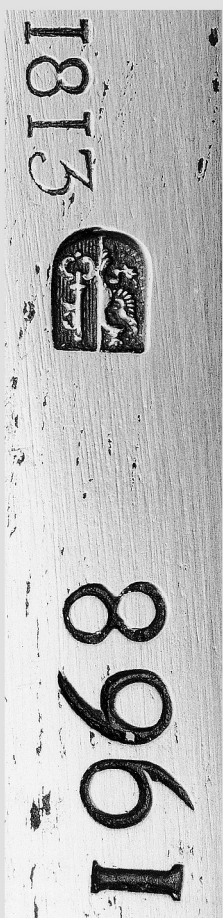
Kriss Reinhart, Jürg A. Meier, *Pistolen und Revolver der Schweiz seit 1720*, Dietikon-Zürich, 1998, S. 56/59, 60/61.

Hugo Schneider, Michael am Rhyn, *Eidgenössische Handfeuerwaffen, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817*, Bd. 2, Dietikon-Zürich, 1979, S. 103, 106.

Règlement du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Équipement et l'Habillement de la Milice, du 10 Février 1840, *Recueil des Lois...*, Année 1840, Genève, 1841, S. 19.

**16. Perkussionsgewehr, kantonale Ordonnanz 1819/47,
bis 1845 Gendarmerie,
nach 1845 Landwehr, (Sapeurs-pompiers ?)**
(Privatbesitz)

Funktionsprinzip	Vorderlader
Hersteller	Jean und Louis Meyer, Büchsenmacher, Genf unter Verwendung von älteren (Lauf) und neueren Teilen (Schloss) aus der königlichen Manufaktur St. Etienne (Frankreich), kantonale Transformation nach 1847, Arsenal Genf
Lauf	Rundlauf, oktogonaler Kammerbereich, Bajonetthaft, seitlich angeschweisster, länglicher Kaminsack, Kamin- sackunterkante liegt auf der Oberkante der Schloss- platte (Sacklänge 4,7 cm) Marken: auf der Laufangel «M. 1777», auf dem Lauf «1813», «P» darüber ein fünfzackiger Stern, geschlagenes Zeichen: zwölfzackiger Stern, im Zentrum ligiert, «PL» oder «LP» Zeichen: 1. Kantonsschlag Genf (5,1 x 4 mm) 2. «8961» = Waffennummer Auf der Laufunterseite «T», von Krone überhöht, «M», «L» in Oval, «9800» alte Waffennummer(?)
Korn	Linsenkorn, Eisen, auf Vorderband aufgelötet
Lauflänge	103,4 cm (franz. Mod. An 9, Dragoner: 102,8 cm)
Kaliber	17,5 mm
Schloss	nach französischem Mod. An 9, transformiert, Hahn nach eidg. Ord. 1842 Marken: «Manuf. Roy. de St. Etienne», «S» darüber Lilie in hochgestelltem Oval. Innenseite: Zahl «5», mehrfach
Schlossplattenlänge	16 cm (franz. Mod. An 9, 16 cm)
Garnitur	Messing, s-förmiges Seitenblech zweifach verschraubt, Abzugügel mit Riemenbügel, Vorderband, doppeltes Laufband aus Eisen mit Riemenbügel, einfaches Lauf- band, für alle Bänder Federhaltung, eiserne Kolben- kappe zweifach verschraubt Marken: «P», von Krone überhöht, «D», darüber Stern in hochgestellten Oval, «AD», «C», darüber Stern, «P 78», «G», von Krone überhöht
Schaft	Nussbaum, Ladestockklemmfeder im Laufbett, Kol- ben mit Wangenausschnitt
Ladestock	Eisen, gerundeter Kopf, ein Ende mit Gewinde
Gewicht	4158 g
Gesamtlänge	141,5 cm (franz. Mod. An 9, Dragoner: 141,7 cm)



Im Verlauf der ersten Reorganisation der Garde soldée vom 1. Februar 1819 wurde der Sollbestand der Gendarmerie von 27 auf 50 Mann erhöht: 1 Hauptmann, 1 Unterleutnant, 1 Quartiermeister (maréchal de logis), 10 Wachtmeister (Brigadier), 9 Gefreite, 28 Gendarmen. Als hauptsächliche Bewaffnung dienten Steinschlossgewehre nach französischem Mod. An 9 für Dragoner und Säbel mit gegossenen Messinggefässen, Adlerkopfkäufen und Wappendekor. Den Gendarmen standen seit 1824 auch noch 30 kleine Steinschlosspistolen gemäss französischem Mod. An 9 zur Verfügung (Vgl. S. 64/65). Bereits der Vorläufer des Dragonergewehrs An 9 (Laufänge: 102,8 cm), das Mod. 1777 (Laufänge: 108,2 cm), erfreute sich wegen seines im Vergleich zum Infanteriegewehr Mod. 1777 (Laufänge: 113,7 cm) kürzeren Laufes einiger Beliebtheit. Für die Dragonergewehre waren abgesehen von den kürzeren Läufen Garnituren, die sich aus eisernen und messingenen Teilen zusammensetzten, typisch. Mit der Annahme der Modellreihe von 1816 durch die französische Armee wurde 1817 die Produktion von Dragonergewehren eingestellt.

Wenn am 17. Februar 1819 die Brüder Jean und Louis Meyer, in Genf ansässige Büchsenmacher, als Lieferanten von 50 ausdrücklich als neu bezeichneten Dragonergewehren in Erscheinung treten, so lässt sich dies nicht zuletzt mit dem Produktionsstopp in Frankreich erklären. Die zur Herstellung benötigten Teile, Läufe, Schlösser, Garnituren, Ladestöcke, auch die Bajonette dürften die Gebrüder Meyer entweder aus dem Arsenal, dem Handel oder direkt aus Frankreich bezogen haben. Wie beim Järgergewehr kant. Ord. 1819 wurden die Schäftung und die Montage in einheimischen Werkstätten ausgeführt. Das Schloss stammt aus der königlichen Manufaktur von St. Etienne, die nach der Besetzung durch die Alliierten trotz zerstörten und abtransportierten Produktionseinrichtungen bereits 1815 in bescheidenem Umfang ihre Aktivitäten wieder aufnehmen konnte. Es ist nicht ersichtlich, ob der umgearbeitete Lauf eines Infanteriegewehrs schon bei der Herstellung 1819 oder erst im Verlauf der Transformation um 1847 als Ersatz Verwendung fand. Die Gravur auf der Laufangel «M. 1777» findet man mit ähnlichen Lettern, die sich deutlich von den französischen Originalgravuren des 18. Jahrhunderts unterscheiden, relativ häufig auf Genfer Ordonnanzschusswaffen, hauptsächlich Infanteriegewehren. Ein Blick in die Register des Arsens zeigt, dass das französische Mod. 1777 trotz der Existenz eines neueren Mod. 1822 bis zur Einführung des Perkussionssystems 1842 in Genf weiterhin von Bedeutung war.

1821 lieferten Jovin Père et fils, Inhaber der königlichen Manufaktur von St. Etienne, laut Genfer Zeughausregister 350 neue Infanteriegewehre Mod. 1777. Am 28. April 1827 traf eine Sendung der Firma Auguste Francotte aus Liège ein, bestehend aus 5 Gewehren Mod. 1777 von 1. Qualität, je einem Gewehr Mod. 1777 von 2. und 3. Qualität. Zur gleichen Sendung gehörten 5 Infanteriegewehre Mod. 1822. Man war durchaus in der Lage, zwischen einem Modell 1777 und 1822 zu unterscheiden. Dennoch sind bezüglich der Verwendung des Modellbegriffs 1777 in Genfer Quellen nach 1800 gewisse Vorbehalte anzumelden. Nebst einem 113,7 cm langen Lauf verfügt das Mod. 1777 über ein charakteristisches Schloss mit einem in der Spitze gewinkelten Batteriedeckel sowie speziell verarbeitete Garniturteile. Die noch erhaltenen nach

1814 zu datierenden Genfer Infanteriegewehre entsprechen ausnahmslos dem französischen Mod. 1777 corr. An 9. Nachdem sich das Infanteriegewehr Mod. 1777 corr. An 9 in den napoleonischen Kriegen in hunderttausenden von Exemplaren bewährt hatte, machte es wenig Sinn, ein letztlich veraltetes Modell anzukaufen. Im Gegensatz zur historischen Waffenkunde und den heutigen Sammlern verwendeten die zu Beginn des 19. Jahrhunderts in Waffenkäufe involvierten Genfer die französischen Modellbegriffe nicht mit der uns gewohnten Sorgfalt und Genauigkeit. Die von 1814–1840 in den Zeughausakten festzustellende Bezeichnung «M. 1777» steht somit für das französische Mod. 1777 corr. An 9 (Vgl. S. 98/99). So lässt sich auch der am 8. August 1837 verzeichnete Eingang von «12 fusils d'infanterie, modèle 1777, neufs de service pour modèles» erklären (Vgl. S. 19). Die neuen Waffen Mod. 1777, besser Mod. 1777 corr. An 9, dienten sowohl als Vorlage für die Herstellung von entsprechenden Gewehren aus alten und neuen Teilen, als auch zur Kontrolle von Reparaturarbeiten, Arbeiten, die im Arsenal und von Genfer Büchsenmachern in obrigkeitlichem Auftrag ausgeführt wurden. Einen entsprechenden Vorgang hält das Arsenalregister am 18. Januar 1822 fest. Zu diesem Termin wurden 25 unter Verwendung von Teilen aus dem Arsenalbestand montierte Infanteriegewehre «Mod. 1777» vom Artilleriehauptmann J. G. Audeoud kontrolliert und für gut befunden. Die vermutlich bis in die 1830er Jahre im Einverständnis mit den Genfer Militärbehörden auf den Laufangeln angebrachte Modellbezeichnung 1777 sowie der Kantonsschlag nebst Waffennummer signalisierten dem waffenpflichtigen Milizsoldaten, der die Waffe käuflich zu erwerben hatte, dass es sich um ein reglementarisches Modell handelte.

Auf die Bedeutung des zwölfzackigen Sternzeichens mit den ligierten Buchstaben «PL» oder «LP» wird im Beitrag über das Gewehr eidg. Ord. 1817 eingegangen (Vgl. S. 100/101).

Bekanntlich wurde 1845 bei der Gendarmerie das Dragonergewehr kant. Ord. 1819 durch das Järgergewehr kant. Ord. 1819 abgelöst (Vgl. S. 117/118). 1839 befanden sich noch 248 Dragonergewehre im Arsenal. Zur Bewaffnung des 1839–1845 minimal 80, maximal 105 Mann zählenden Gendarmeriekorps hätten die Vorräte weiterhin genügt. Eine unbekannte Anzahl Dragonergewehre wurde nach 1847 entsprechend den Vorschlägen des Arsenalbüchsenmachers Jean Pierre Rebsamen und des Arsenalinspektors, Hauptmann Charles L. Borell, kantonal transformiert. Nachdem die militärisch organisierten Sapeurs-pompriers in den blutigen Oktobertagen 1846 u. a. noch Ordonnanz-Steinschlossgewehre aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts verwendet hatten, dürften sie diese schon bald gegen Perkussionswaffen eingetauscht haben. Sofern die 1839 vorrätigen 248 Dragonergewehre ausnahmslos transformiert worden sind, so hätte dieser Bestand durchaus zur Neubewaffnung der drei 80 Mann starken Sapeurs-pompriers Kompanien ausgereicht.

Literatur

Jean Boudriot, Armes à feu françaises modèles réglementaires, 1717–1836, 2 Bde., Paris, 1979.

Jean Dunant, André Granges, Les sapeurs-pompiers victimes de la Révolution de 1846, Le Brécaillon No 13, S. 12/37.

Jean Dunant, Examen du fusil genevois de sapeur-pompier matricule 164, Le Brécaillon No 13, S. 38/41.

Richard Gaudet-Blavignac, La fin de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, S. 38/59.

Richard Gaudet-Blavignac, Les uniformes sous la Restauration, C. Les gendarmes, Le Brécaillon No 14, S. 31/37.

Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Bd. 3, Schwäbisch Hall, 1982, S. 1697/1698.

H. Leemann, Abriss der Militär-Statistik der Schweiz, Bern, 1839, 2. Abteilung, S. 158/173.

Hugo Schneider, Jürg A. Meier, Griffwaffen, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Bd. 7, Dietikon-Zürich, 1971, S. 84.

Nachwort

Die Bewaffnung der Miliz wurde durch die Selbstbewaffnungspflicht und die staatliche Vorsorge gewährleistet. Um sich über Art und Menge der im Zeitraum von 1817–1842 benötigten Steinschlosswaffen ins Bild zu setzen, ist es notwendig einleitend in Kürze über die involvierten Truppengattungen und Mannschaften zu informieren.

Die 1817 für die eidgenössische Armee angenommene Mannschaftsskala verpflichtete Genf, 880 Mann für den Bundesauszug und weitere 880 Mann für die Bundesreserve (nicht zu verwechseln mit der kantonalen Reserve) zu stellen¹. Nach einer 1838 von den Kantonen angenommenen Mannschaftsskala sollten die Bundeskontingente neu «nach dem Maassstabe von 3 Mann auf 100 Seelen der Bevölkerung» beschickt werden. Eine in diesem Zusammenhang notwendig gewordene Volkszählung ergab 1838 für den Kanton Genf 58'666 Einwohner (28'305 männlich), davon 38'156 Kantonsbürger und Angehörige (65%), 8'677 Bürger anderer Kantone (14,8 %) und 11'833 Ausländer (20,2%). Von den insgesamt 56'344 in der Schweiz lebenden Ausländern wohnten und arbeiteten damals 21% in Genf². Gemäss revidierter eidg. Mannschaftsskala belief sich der genferische Beitrag nach 1839 nur noch auf 1'405 Mann (Loi sur la Milice du Canton de Genève du 3 avril 1839), was gegenüber 1817 einer Reduktion um 355 Mann gleichkam³. Im neuen Bundesstaat von 1848 wurde mit dem Gesetz über die Beiträge der Kantone und der Eidgenossenschaft an Mannschaft, Pferden und Kriegsmaterial zum schweizerischen Bundesheer vom 27. August 1851 das Genfer Kontingent auf 2'200 Mann erhöht⁴.

Der Beitrag Genfs zum Bundesheer 1817–1851

	1817		1839	1851	
	<i>Auszug</i>	<i>Reserve</i>		<i>Auszug</i>	<i>Reserve</i>
Artillerie	142	71	213	245 (13)	215 (4)
Train	44	26	70	–	–
Kavallerie	32	–	32	32	19
Infanterie	662	783	1054	1171 (6)	491 (4)
	880	880	1405	1467	733
Total	1760		1405	2200	

Seit 1818 setzte sich die Genfer Miliz aus Kontingentstruppen (für den Bundesdienst) und Truppen der kantonalen Reserve zusammen. Musterungsberichte der Miliz geben sowohl über die Stärke der Waffengattungen, als auch die Mannschaftszahlen Auskunft. Am 29. August 1838 verzeichnete man im Zeughausregister letztmals den Eingang einer Lieferung von 400 neuen Steinschlossgewehren nach französischem Mod. 1822; auch mit der Annahme des Perkussionssystems auf eidgenössischer Ebene zeichnete sich 1841/42 das Ende der Steinschlossaera ab. Am Beispiel der Musterung vom 29. Mai 1837 können die bestandesmässigen Verhältnisse der Genfer Miliz und der Garde soldée vor der Reorganisation von 1839 exemplarisch aufgezeigt werden.

Genfer Miliz und Garde soldée, Musterung von 1837⁵

	<i>Bundeskontingent</i>	<i>Kantonale Reserve</i>	<i>Total</i>
Artillerie	184	388	572
Artillerie der Garde soldée*	121	–	121
Genie	–	83	83
Kavallerie	57	–	57
Train	73	–	73
Infanterie	1139	3419	4558
	1574	3890	5464
Rekruten vom laufenden Jahr			303
An der Musterung nicht Anwesende			1100
Total			6867

* Gendarmerie, Teil der Garde soldée – 80⁶

Währenddem die Gendarmerie und die Artillerie der Garde soldée vom Kanton uniformiert und bewaffnet wurden, hatten sich Milizangehörige auf eigene Kosten auszurüsten. 83% der 5'464 anlässlich der Musterung von 1837 erfassten Dienstpflichtigen waren bei der Infanterie eingeteilt, entsprechend hoch war der Bedarf an Infanteriewaffen. Bei den Ankäufen von Handfeuerwaffen und der Lagerhaltung des Arsenal dominieren daher die Infanteriegewehre.

In der Zeit von 1814–1842 entfallen die Ankäufe vor allem auf das Mod. 1777 corr. An 9, 2'165 Stück, und das Mod. 1822, 2'605 Stück. Wir haben Anlass anzunehmen, dass es sich auch bei den 3'000 von Österreich den Genfern geschenkten Gewehren um französische Modelle 1777 corr. An 9 italienischer und französischer Fertigung handelte; damit erhöht sich deren Zahl auf 5'165. Von 1814–1838 erwarb oder erhielt das Genfer Arsenal geschenksweise ca. 8'000 Steinschloss-Infanteriegewehre. Die arsenalinterne oder arsenalbezogene Produktion ortsansässiger Büchsenmacher konnte in diesem Zusammenhang mangels Unterlagen nicht in vollem Umfang berücksichtigt werden.

Ein Teil dieser Waffen wurde weiterverkauft, leihweise an Milizangehörige abgegeben oder dienten als Vorrat, der sich 1838 beispielsweise aus 2'236 neuen, 635 gebrauchten und 321 reparaturbedürftigen Infanteriegewehren zusammensetzte⁷. Die Lagerhaltung des Arsens war u. a. darauf ausgerichtet, die Bewaffnung des Bundeskontingents mit einwandfreien, reglementskonformen Waffen zu garantieren. Wurde ein Soldat des Kontingents zum Bundesdienst aufgeboten, so konnte er die eigene Waffe, sofern sie qualitativ nicht genügte, im Arsenal deponieren und vorübergehend gegen eine Leihwaffe eintauschen. Mittellose erhielten Leihwaffen für den aktiven Dienst sowie für militärische Übungen. Die von der Kontingentsinfanterie verwendeten Gewehre entsprachen bis 1842 der eidg. Ord. 1817, damit den französischen Modellen von 1777 corr. An 9 (mit kürzerem Lauf) und 1822. Die gleichen Waffen finden wir bei der kantonalen Reserve, welcher zudem 1818 und erneut 1840 erlaubt wurde, von älteren Steinschlossgewehren und Säbeln Gebrauch zu machen: «Les fusils, s'ils sont du calibre d'une once et avec baïonnettes de 15 pouces, modèles 1763, les sabres genevois à poignée jaune, les gibernes et la bufféterie blanche d'ancien modèle seront tolérés dans la réserve»⁸. Den französischen Infanteriegewehren Mod. 1763 kommt im 18. Jahrhundert als Bewaffnung der Genfer Miliz keineswegs jene Bedeutung zu, wie die Reglemente von 1818 und 1840 vermuten lassen. Militärische Steinschlosswaffen vor 1800, die nicht der eidg. Ord. 1817 oder der kant. Ord. 1818 entsprachen, wurden in Genf bis um 1840 offensichtlich unter dem Sammelbegriff «Modell 1763» erfasst. Die älteren Genfer Infanterie-Steinschlosswaffen bezog man aus Frankreich oder Deutschland; sie wurden auch in Genf unter Verwendung importierter Teile hergestellt⁹. Als ein eigenständiger, letztlich wenig erfolgreicher Beitrag zur genferischen Infanteriebewaffnung wären die 300 in den Jahren 1821–1824 in lokalen Werkstätten produzierten Järgergewehre kant. Ord. 1819 zu erwähen. Von den ca. 350 von 1816–1827 angekauften oder von ortsansässigen Büchsenmachern hergestellten Mousquetons An 9 lagerten 1838 noch 170 im Arsenal. Obschon im gleichen Jahr 248 französische Dragonergewehre An 9 in den Beständen des Arsens erscheinen, wird in den Registern nur einmal, 1819, der Eingang von 50 Gewehren dieses Typs vermerkt¹⁰. Lieferanten waren die Gebrüder Meyer, Büchsenmacher in Genf. Die Differenz ist sehr wahrscheinlich auf im Genfer Arsenal gefertigte Waffen zurück zu führen, die nicht konsequent verbucht wurden. Die Zahl der seit 1815/17 angekauften Kavallerie-Steinschlosspistolen beläuft sich auf insgesamt 280:

1819	100 Pistolen Mod. An 13 (St.Etienne)
1823/25	80 Pistolen Mod. An 13 (Pont d'Able)
1834	100 Pistolen Mod. 1822 (Liège).

Der Vollständigkeit halber verweise ich auf die 1824/25 ebenfalls von Pont d'Able bezogenen 30 Gendarmeriepistolen kant. Ord. 1824 (Mod. An 9). Von den 1819–1841 an die Miliz abgegebenen 826 Preiswaffen fehlen Belegexemplare mit Plaketten für Mousquetons und Stutzer.

Die ersten Perkussionswaffen, 108 Pistolen kant. Ord. 1843 (Liège), beschaffte Genf 1843 für die Gendarmerie, bis 1847 total 208 Stück. Es folgten 1846 200 Kavalleriepistolen eidg. Ord. 1842, 1848 800 Infanteriegewehre

eidg. Ord. 1842 und 1849 noch 200 Gewehre eidg. Ord. 1842 für Parkartillerie und Genie. Das 1841 von einer Mehrheit der Kantone angenommene Perkussionssystem und die 1842–1846 reglementierten Perkussionswaffen wurden 1867 von Hinterladerwaffen System Milbank-Amsler abgelöst¹¹. Die im Rahmen dieser Arbeit bis 1850 erfassten Ankäufe von Perkussionswaffen bilden nur einen Bruchteil der bis 1867 zu verzeichnenden Eingänge. Einem Aufruf des eidg. Kriegsrates Folge leistend, meldete Genf nach 1842 934 Stein Schlossgewehre und 131 Pistolen, die für eine Transformation nach eidgenössischer Fassung in Frage kamen. Die Arbeiten wurden vom eidgenössischen Kriegsfonds subventioniert. Für die Truppen der kantonalen Reserve genehmigte und verwendete Genf seit 1847 ein günstigeres Transformationssystem.

Die wichtigsten Handfeuerwaffen-Lieferanten des Genfer Zeughauses in der Zeit von 1817–1850

Frankreich

Gebrüder Coulaux, Manufakturen von Mutzig (Gewehrteile) und Klingenthal (Bajonette, Ladestöcke), 1819.

Jovin père & fils, Manufaktur St. Etienne (Gewehre, Pistolen), 1819, 1821, 1825.

Belgien

Auguste Francotte, Waffenfabrikant, Liège (Gewehre, Pistolen), 1827, 1828, 1837, 1838, 1846.

P. J. Malherbe, Waffenfabrikant, Liège (Gewehre, Pistolen), 1833, 1834.

Ancion, Hanquet & Cie, Waffenfabrikanten, Liège (Pistolen), 1843, 1846.

Pirlot frères, Waffenfabrikanten, Liège (Gewehre), 1848, 1849.

Schweiz

Meyer frères, Büchsenmacher, Genf (Gewehre), 1819, 1825.

Meiner, Bornèque & Cie, Waffenfabrikanten, Pont d'Able bei Porrentruy (Gewehre, Pistolen), 1823, 1824, 1825, 1827.

Louis Johannot fils, Handelsfirma, Vevey (Pistolen), 1847.

Joseph Déprez & Pierre Thiévant, Büchsenmacher, Genf (Jägergewehre), 1821.

Jean Jacques Rebsamen & Pierre Thiévant, Büchsenmacher, Genf (Jägergewehre), 1822, 1823.

Unter den schweizerischen Lieferanten muss speziell auf die bisher wenig bekannte Waffenmanufaktur von Pont d'Able hingewiesen werden, die 1817 vom Kanton Bern mit einer entsprechenden Konzession ausgestattet, die Produktion von Handfeuerwaffen aufnahm.

Dank den für Genf bestimmten Waffenlieferungen war es möglich, Marken und Produkte von Pont d'Able zu identifizieren (Vgl. Kat. Nr. 1, S. 54/55, Nr. 3, S. 64/65, Nr. 11, S. 102/103). In der Zeit von 1814 bis um 1827 waren ausser Pont d'Able hauptsächlich französische Manufakturen, Mutzig, Klingenthal und St. Etienne, als Zeughauslieferanten von Bedeutung. Belgische Firmen, wie Francotte, Malherbe, Ancion, Hanquet & Cie, Pirlot frères, machten den französischen und schweizerischen Unternehmen den Platz als Lieferanten des Genfer Zeughauses streitig; es gelang ihnen, sie um 1830 aus dem Felde zu schlagen. Die Fabrik von Pont d'Able, die generell mit Absatzschwierigkeiten zu kämpfen hatte, stellte 1832/33 die Waffenproduktion ein. Ein vergleichbares schweizerisches Unternehmen zur Herstellung von Handfeuerwaffen wurde erst wieder mit der Einrichtung einer Gewehrfabrik durch die Schweizerische Industriegesellschaft um 1860 in Neuhausen installiert¹².

Von Bedeutung für die Versorgung Genfs mit Handfeuerwaffen waren nicht nur die in- und ausländischen Lieferanten, auch die beiden seit 1814 für das Arsenal tätigen Büchsenmacher, Jean Jacques Voisin (1749–1836) und Jean Jacques Rebsamen (1778–1847) leisteten einen wesentlichen Beitrag beim Unterhalt und der Reparatur von Waffen¹³. Obschon nur Voisin, der schon vor 1798 als Büchsenmacher der Garnison gewirkt hatte, 1814 zum offiziellen Arsenalbüchsenmacher ernannt worden war, überliess er aus Alters- und Gesundheitsgründen im Einverständnis mit dem Conseil militaire einen Teil seiner Aufgaben dem jüngeren, seit 1812 in Genf tätigen Rebsamen. Der in Steinenbach im Tösstal, Kt. Zürich, geborene Johann Jakob Rebsamen übernahm die Büchsenmacherwerkstatt seines Patrons Voisin an der Rue d'Enfer und lebte von privaten und öffentlichen Aufträgen. So überliess ihm das Arsenal, dessen werkstattsmässige Kapazität begrenzt war, 1816 die 3'000 von Österreich Genf geschenkten Gewehre zur Prüfung, Instandstellung und Reinigung. Nach dem Tode Voisins 1836 folgte ihm Rebsamen, der 1832 als Genfer Bürger angenommen worden war, im Amte. Bis zu seinem Ableben am 3. April 1847 versah Rebsamen die Stelle eines Arsenalbüchsenmachers, betrieb aber weiterhin ein eigenes Büchsenmacheratelier. Seine beiden Söhne, Jean Pierre (1809–1853) und Jean Louis (1810–1864), erlernten ebenfalls den Büchsenmacherberuf. Der ältere, Jean Pierre Rebsamen, wurde am 21. Mai 1847 zum Arsenalbüchsenmacher gewählt und trat damit die Nachfolge seines Vaters an. Ausser den Arsenalbüchsenmachern wären auch noch die Gebrüder Jean und Louis Meyer zu nennen, die bis um 1825 ebenfalls für eine private Kundschaft, aber auch für die Garde soldée und das Arsenal tätig waren¹⁴.

Anmerkungen

1. Allgemeines Militär-Reglement für die Schweizerische Eidgenossenschaft von 1817, Zürich, 1818, S. 24, 31.
2. H. Leemann, Abriss der Militär-Statistik der Schweiz, Bern, 1839, 1. Abteilung, S. 258, 2. Abteilung, S. 172.
3. Emile Privat, Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours, Genève, 1973, S. 71. Leemann l. c., 1. Abteilung, S. 244 : «Entwurf-Vertheilung der Kantonskontingente nach dem Maasstabe von 3 Mann auf 100 Seelen der Bevölkerung ... Genf – Artillerie – 244, Train – 15, Cavallerie – 80, Stab – 36, Infanterie – 1030».
4. J. Feiss, Das Wehrwesen der Schweiz, Zürich, 1895, S. 7/11.
5. Leemann l.c., 2. Abteilung, S. 161.
6. Richard Gaudet-Blavignac, La fin de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 59.
7. Leemann l.c., 2. Abteilung, S. 173.
8. Ordonnance du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipement et l'Habillement de la Milice, du 22 Avril 1818, in : Recueil...des Lois..., Année 1818, Genève, 1819, S.157.
Règlement du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipement et l'Habillement de la Milice, du 10 Février 1840, in: Recueil des Lois..., Année 1840, Genève, 1841, S. 37.
9. Jean Dunant, Examen du fusil genevois de sapeur-pompier matricule 164, Le Brécaillon No 13, 1991, S. 38/41. Beispiel einer genferischen Infanterie-Steinschlosswaffe vor 1798.
10. Leemann l.c., 2. Abteilung, S. 173.
11. Hugo Schneider, Michael am Rhyn, Eidgenössische Handfeuerwaffen, Bd. 2, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Dietikon-Zürich, 1979.
12. Schneider, am Rhyn l.c., S. 30.
Hugo Schneider, Michael am Rhyn et al., Handfeuerwaffen System Vetterli, Bd. 3, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Dietikon-Zürich, 1970, S. 15.
Hugo Schneider, Schweizer Waffenschmiede vom 15. bis 20. Jahrhundert, Zürich, 1976, S. 246.
13. Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Schwäbisch Hall, Bd. 1, S. 1070, 1334.
Schneider, Schweizer Waffenschmiede l.c., S.223, 275.
Weitere auf Quellen des Staatsarchivs Genf beruhende Angaben zu den Büchsenmachern Jean Jacques Voisin, Jean Jacques Rebsamen und dessen beiden Söhnen, Jean Pierre und Jean Louis, wurden freundlicherweise von Jean Dunant zur Verfügung gestellt.
14. Schneider, Schweizer Waffenschmiede l.c., S. 188.
Heer, Der Neue Stöckel l.c., Bd. 2, S. 804.

EPILOGUE

L'armement de la milice fut garanti par le devoir d'armement personnel et la prévoyance gouvernementale. Pour se faire une image sur le genre et le nombre d'armes à silex nécessaires durant la période de 1817 jusqu'en 1842, il est nécessaire pour commencer d'informer brièvement sur les genres de corps de troupe et des soldats concernés.

En admettant l'échelle des besoins en hommes fixés pour l'armée fédérale en 1817, Genève s'engageait à mettre à disposition 880 hommes pour l'élite fédérale et encore 880 hommes supplémentaires pour la réserve fédérale (à ne pas confondre avec les réserves cantonales)¹. Les besoins en hommes adoptés par les cantons selon une estimation faite en 1838, le contingent fédéral devrait être approvisionner « selon la nouvelle échelle de 3 hommes par 100 âmes de la population ». En relation avec cela, un recensement de la population devenu nécessaire donna en 1838 pour le canton de Genève 58'666 habitants (28'305 masculins) dont 38'156 citoyens cantonaux et proches parents (65%), 8'677 citoyens d'autres cantons (14,8%) et 11'833 étrangers (20,2%). De la totalité des 56'344 étrangers vivants en Suisse, 21% habitaient et travaillaient à l'époque à Genève². Selon la révision de l'échelle d'évaluation en hommes, la contribution genevoise après 1839 ne s'élevait plus qu'à 1'405 hommes (loi sur la Milice du canton de Genève du 3 avril 1839), ce qui représente par rapport à 1817 une réduction équivalente à 355 hommes³. Dans le nouvel Etat fédéral de 1848 avec la loi sur les contributions des cantons et de la confédération en hommes, chevaux et matériel de guerre pour l'armée suisse du 27 août 1851, le contingent genevois fut augmenté à 2'200 hommes⁴.

La contribution de Genève à l'armée fédérale 1817–1851

	1817		1839	1851	
	<i>élite</i>	<i>réserve</i>		<i>élite</i>	<i>réserve</i>
Artillerie	142	71	213	245 (13)	215 (4)
Train	44	26	70	–	–
Cavalerie	32	–	32	32	19
Infanterie	662	783	1054	1171 (6)	491 (4)
	880	880	1405	1467	733
Total	1760		1405	2200	

Depuis 1848, la milice genevoise se compose de troupes du contingent (pour le service fédéral) et de troupes des réserves cantonales. Des rapports d'inspection de la milice donnent des renseignements aussi bien sur la force des différentes armes, comme aussi sur le nombre d'hommes. Au 29 août 1838, est annoté dans le registre de l'arsenal la dernière entrée d'une livraison de 400 nouveaux fusils à silex selon le modèle français Mod. 1822; ainsi l'acceptation du système à percussion au niveau fédéral en 1841/1842 marque la fin de l'ère du fusil à silex. En exemple, l'inspection du 29 mai 1837 démontre de manière exemplaire les proportions d'effectifs de la milice genevoise et de la garde soldée avant la réorganisation de 1839.

Milice genevoise et garde soldée, inspection de 1837⁵

	<i>Contingent fédéral</i>	<i>Réserves cantonales</i>	<i>Total</i>
Artillerie	184	388	572
Artillerie de la garde soldée*	121	–	121
Génie	–	83	83
Cavalerie	57	–	57
Train	73	–	73
Infanterie	1139	3419	4558
	1574	3890	5464
Recrues de l'année courante			303
Non présents lors de l'inspection			1100
Total			6867

* Gendarmerie, partie de la garde soldée – 80⁶

Alors que la gendarmerie et l'artillerie de la garde soldée étaient uniformisées et armées par le canton, les membres de la milice devaient s'équiper à leur propre compte. 83% des 5'464 enregistrés sous obligation de service selon l'inspection de 1837 étaient incorporés dans l'infanterie. Le besoin dans l'arme de l'infanterie était dès lors particulièrement élevé. Lors des achats d'armes à feu portatives et de la tenue du stock de l'arsenal, ce sont les fusils d'infanterie qui prédominent.

Durant la période de 1814–1842, les achats concernent avant tout le Mod. 1777 corr. An 9 qui s'élèvent à 2'165 unités, et le Mod. 1822 à 2'605 unités. Nous avons des raisons de penser, en ce qui concerne les 3'000 fusils offerts par l'Autriche aux genevois, qu'il s'agissait du modèle français 1777 corr. An 9 de confection italienne et française. Ainsi, ce chiffre s'élève à 5'165. De 1814 jusqu'à 1838, l'arsenal de Genève acquit ou reçut en partie comme cadeau environ 8'000 fusils d'infanterie à silex. La production interne de l'arsenal ou fournie à l'arsenal par des armuriers locaux ne peut pas, dans ce compte, être prise en considération dans son ensemble par manque de document. Une partie de

ces armes furent revendue, donnée en prêt à des membres de la milice ou servie de réserve qui, ensemble se composait en 1838 par exemple de 2'236 nouveaux fusils d'infanterie dont 635 utilisés et 321 qui nécessitaient une réparation⁷. Le stockage de l'arsenal était, entre autre, concentré sur la garantie de l'armement du contingent fédéral au moyen d'armes réglementaires conformes et en parfait état de fonctionnement. Lorsque un soldat du contingent était-il appelé au service fédéral, il pouvait alors déposer son arme personnelle à l'arsenal, si celle-ci était qualitativement insuffisante et recevait en échange une arme en prêt. Les hommes sans moyen pécuniaire recevaient une arme en prêt pour la durée du service actif ainsi que pour les exercices militaires.

Les fusils utilisés par le contingent d'infanterie correspondaient jusqu'en 1842 à l'ordonnance fédérale de 1817 soit le modèle français de 1777 corr. An 9 (avec canon raccourci) et celui de 1822. Nous trouvons les mêmes armes dans la réserve cantonale pour lesquelles on autorisa en plus l'usage en 1818 et à nouveau en 1840 des anciens fusils à silex et des sabres: «les fusils, s'ils sont du calibre d'une once et avec bayonnettes de 15 pouces, modèle 1763, les sabres genevois à poignée jaune, les gibernes et la buffleterie blanche d'ancien modèle seront tolérés dans la réserve»⁸.

Les fusils d'infanterie française Mod. 1763 n'eurent pas l'importance au 18^{ème} siècle en tant qu'armement de la milice genevoise comme le laisse à penser le règlement de 1818 et 1840. Les armes militaires à silex avant 1800 qui ne correspondaient pas à l'ordonnance fédérale de 1817 ou cantonale de 1818, furent répertoriées à Genève jusqu'en 1840, apparemment sous le terme général de «Modèle 1763». Les plus anciennes armes à silex de l'infanterie genevoise ont été acquises en France ou en Allemagne, ou alors, furent fabriquées à Genève en utilisant des pièces importées⁹.

Il faut aussi mentionner en fin de compte, comme contribution autonome à l'armement de l'infanterie genevoise qui n'eut cependant que peu de succès, les 300 fusils de chasseur d'ordonnance cantonale 1819 qui furent fabriqués dans des ateliers locaux de 1821 jusqu'à 1824. Sur les 350 mousquetons An 9 fabriqués par des armuriers locaux ou achetés de 1816 jusqu'à 1817, il en restait 170 encore entreposés à l'arsenal en 1838. Bien qu'au cours de la même année 248 fusils français de dragons An 9 apparaissent dans l'inventaire de l'arsenal, il n'est mentionné dans les registres qu'une seule entrée de 50 fusils de ce type en 1819¹⁰. Les fournisseurs étaient les frères Meyer armuriers à Genève. La différence est vraisemblablement à mettre sur le compte du nombre d'armes fabriquées à l'arsenal de Genève et qui n'a pas été enregistré d'une manière conséquente. Le nombre de pistolets de cavalerie à silex acheté depuis 1815/17 se monte en tout à 280:

1819	100 pistolets Mod. An 13 (St-Etienne)
1823/25	80 pistolets Mod. An 13 (Pont d'Able)
1834	100 pistolets Mod. 1822 (Liège).

Afin d'être complet, je me réfère aux 30 pistolets de gendarmerie ordonnance cantonale 1824 (Mod. An 9) également fournis par Pont d'Able en 1824/25. Sur les 826 armes de prix remisent à la milice entre 1819 et 1841, les exemplaires justificatifs avec plaquette pour les mousquetons et les carabines manquent.

Genève se procura les premières armes à percussion, soit 108 pistolets ordonnance cantonale 1843 (Liège), en 1843 pour la gendarmerie, et jusqu'en 1847 au total 208 pièces. En 1846 suivirent 200 pistolets de cavalerie ordonnance fédérale 1842, puis en 1848 800 fusils d'infanterie ordonnance fédérale 1842 et en 1849 encore 200 fusils ordonnance fédérale 1842 pour le parc d'artillerie et le génie. Les fusils à système à percussion adoptés en 1841 par une majorité des cantons, ainsi que les armes à percussion réglementaires de 1842 jusqu'en 1846 furent remplacés en 1867 par des armes se chargeant par la culasse du système Milbank-Amsler¹¹. Les achats d'armes à percussion enregistrés jusqu'en 1850 dans le cadre de ce travail ne forment par conséquent qu'une fraction des entrées contrôlées jusqu'en 1867. Faisant suite à un appel du Conseil de Guerre Fédéral demandant à obtempérer, Genève annonça après 1842 934 fusils à silex et 131 pistolets qui entraient en ligne de compte pour une transformation selon une façon fédérale. Les travaux furent subventionnés par le fond de guerre fédéral. Pour les troupes de la réserve cantonale, Genève autorisa et utilisa depuis 1847 un système de transformation plus avantageux.

Les plus importants fournisseurs d'armes à feu portatives de l'arsenal de Genève durant l'époque de 1817–1850 sont énumérés ci-après

France

les frères Coulaux, manufacture de Mutzig (pièces de fusils) et Klingenthal (Baïonnettes et baguettes de charge), 1819.

Jovin père & fils, manufacture St-Etienne (fusils, pistolets), 1819, 1821, 1825.

Belgique

Auguste Francotte, fabricant d'armes, Liège (fusils, pistolets), 1827, 1828, 1837, 1838, 1846.

P. J. Malherbe, fabricant d'armes, Liège (fusils, pistolets), 1833, 1834.

Ancion, Hanquet & Cie, fabricants d'armes, Liège (pistolets), 1843, 1846.

Pirlot frères, fabricants d'armes, Liège (fusils), 1848, 1849.

Suisse

Meyer frères, armuriers, Genève (fusils), 1819, 1825.

Meiner, Bornèque & Cie, fabricants d'armes, Pont d'Able près de Porrentruy (fusils, pistolets), 1823, 1824, 1825, 1827.

Louis Johannot fils, maison de commerce, Vevey (pistolets), 1847.

Joseph Déprez & Pierre Thiévant, armuriers, Genève (fusils de chasseur), 1821.

Jean Jacques Rebsamen & Pierre Thiévant, armuriers, Genève (fusils de chasseur), 1822, 1823.

Parmi les fournisseurs suisses, il faut tout spécialement faire remarquer la manufacture d'armes de Pont d'Able qui est jusqu'à maintenant peu connue. Elle reçut en 1817 une concession par le canton de Berne, correspondant à la production d'armes à feu portatives. Grâce aux livraisons d'armes particulières pour Genève, il fut possible d'identifier les marques et les produits de Pont d'Able (cf. Cat. No 1, p. 54/55, No 3, p. 64/65, No. 11, p. 102/103). Durant la période de 1814 jusqu'à 1827, il y eut, à part Pont d'Able, principalement des manufactures françaises – Mutzig, Klingenthal et St-Etienne – comme importants fournisseurs de l'arsenal. Des firmes belges comme Francotte, Malherbe, Ancion, Hanquet & Cie, Pirlot frères, entrèrent en concurrence comme fournisseurs de l'arsenal de Genève avec les entreprises françaises et suisses de la place. Il parvinrent ainsi à les écarter vers 1830. La fabrique de Pont d'Able qui devait généralement se battre dans des difficultés d'écoulement, arrêta la production d'armes en 1832/33. Une entreprise suisse comparable pour la fabrication d'armes à feu portatives ne fut de nouveau installée que dans les années 1860 avec la fondation d'une fabrique de fusils par la Société Industrielle Suisse (SIG) à Neuhausen¹².

Non seulement les fournisseurs étrangers et suisses furent d'une grande importance pour l'approvisionnement de Genève en armes à feu portatives, mais également les deux armuriers Jean Jacques Voisin (1749–1836) et Jean Jacques Rebsamen (1778–1847) travaillant pour l'arsenal depuis 1814, qui apportèrent une contribution substantielle pour l'entretien et la réparation des armes¹³. Bien que seul Voisin était en activité comme armurier de la garnison déjà avant 1798, puis promu officiellement armurier de l'arsenal en 1814, il cèda une partie de sa mission pour raison d'âge et de santé au jeune Rebsamen qui était en exercice à Genève depuis 1812 ceci avec l'assentiment du Conseil militaire. «Johann Jakob Rebsamen» qui naquit à Steinenbach dans le Tösstal, canton de Zurich, reprit l'armurerie de son patron Voisin à la Rue d'Enfer et vécut de commandes provenant du privé et de l'Etat. En 1816, l'arsenal, dont les modestes capacités de ses ateliers étaient limitées, lui confia les 3000 fusils reçus en cadeau de l'autriche pour examen, mise en état et nettoyage. Après la mort de Voisin en 1836, lui succéda Rebsamen qui fut admis comme bourgeois de Genève en 1832 et reprit sa fonction. Jusqu'à sa mort le 3 avril 1847, Rebsamen occupa la fonction d'armurier de l'arsenal, mais continua à exploiter son propre atelier d'armurerie. Ses deux fils, Jean Pierre (1809–1853) et Jean Louis (1810–1864), apprirent le métier d'armurier. Le plus ancien, Jean Pierre Rebsamen fut promu le 21 mai 1847 comme armurier de l'arsenal et succéda ainsi à son père. En dehors des armureries d'arsenal il faut aussi mentionner les frères Jean et Louis Meyer qui furent actifs jusque vers 1825, non seulement au service de leur clientèle privée, mais aussi pour la Garde soldée et pour l'arsenal¹⁴.

(Traduction: A. Monney)

Remarques

1. Allgemeines Militär-Reglement für die Schweizerische Eidgenossenschaft von 1817, Zürich, 1818, S. 24, 31.
2. H. Leemann, Abriss der Militär-Statistik der Schweiz, Bern, 1839, 1. Abteilung, S. 258, 2. Abteilung, S. 172.
3. Emile Privat, Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours, Genève, 1973, S. 71. Leemann l. c., 1. Abteilung, S. 244: «Entwurf-Vertheilung der Kantonskontingente nach dem Maasstabe von 3 Mann auf 100 Seelen der Bevölkerung ... Genf – Artillerie – 244, Train – 15, Cavallerie – 80, Stab – 36, Infanterie – 1030».
4. J. Feiss, Das Wehrwesen der Schweiz, Zürich, 1895, S. 7/11.
5. Leemann l.c., 2. Abteilung, S. 161.
6. Richard Gaudet-Blavignac, La fin de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 59.
7. Leemann l.c., 2. Abteilung, S. 173.
8. Ordonnance du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipement et l'Habillement de la Milice, du 22 Avril 1818, Recueil...des Lois..., Année 1818, Genève, 1819, S.157.
Règlement du Conseil d'Etat sur l'Armement, l'Equipement et l'Habillement de la Milice, du 10 Février 1840, Recueil des Lois..., Année 1840, Genève, 1841, S. 37.
9. Jean Dunant, Examen du fusil genevois de sapeur-pompier matricule 164, Le Brécaillon No 13, 1991, S.38/41. Beispiel einer genferischen Infanterie-Steinschlosswaffe vor 1798.
10. Leemann l.c., 2. Abteilung, S. 173.
11. Hugo Schneider, Michael am Rhyn, Eidgenössische Handfeuerwaffen, Bd. 2, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Dietikon-Zürich, 1979.
12. Schneider, am Rhyn l.c., S.30.
Hugo Schneider, Michael am Rhyn et al., Handfeuerwaffen System Vetterli, Bd.3, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Dietikon-Zürich, 1970, S.15.
Hugo Schneider, Schweizer Waffenschmiede vom 15. bis 20. Jahrhundert, Zürich, 1976, S. 246.
13. Eugène Heer, Der Neue Stöckel, Schwäbisch Hall, Bd. 1, S. 1070, 1334.
Schneider, Schweizer Waffenschmiede l.c., S. 223, 275.
Les renseignements provenant des archives cantonales genevoises concernant les armuriers Jean Jacques Voisin, Jean Jacques Rebsamen et ses deux fils Jean Pierre et Jean Louis, furent mis généreusement à notre disposition par Jean Dunant.
14. Schneider, Schweizer Waffenschmiede l.c., S. 188.
Heer, Der Neue Stöckel l.c., Bd. 2, S. 804.

DAS SEITENGEWEHR DER GENFER FEUERWEHR MODELL 1876

Jürg A. Meier

Im Verlauf der Vorarbeiten zum 1971 erschienenen Band «Griffwaffen» in der Reihe «Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817» stattete ich dem Waffendepot des Musée d'art et d'histoire in Genf einen längeren Besuch ab. Der damals als Waffenrestaurator im Museum tätige Eugen Heer war mir beim Sichten des Griffwaffenbestandes behilflich. Unter den militärischen Griffwaffen aus der Zeit nach 1817, die für eine Publikation in Frage kamen, fand ich u. a. zwei sehr ähnliche Griffwaffen, die in der Folge als «Weidmesser, kantonale Ordonnanz, um 1840, Scharfschützen (?), Genf», veröffentlicht wurden (Vgl. Abb. 3, S. 155)¹.

Die nachträglich abgeänderten, gegossenen Messinggefässe dieser Waffen entsprechen den französischen Säbeln für Infanterie, Artillerie etc., Modell An 9 deren Griffstück 36 Rillen aufweist oder dem Modell An 11 mit ca. 28 Rillen. 1816 wurde die Rillenzahl für diesen Gefässtyp auf 21 reduziert².

Bei diesen mit dem Genfer Kantonsschlag gezeichneten Säbelgefässen hatte man die Griffbügel entfernt und die verbliebenen Bügelansätze sowie das Parierstangenende zugespitzt und mit kleinen Kugelabschlüssen versehen. Es konnten bisher zwei Klingentypen festgestellt werden. Die originale, zum Gefäss gehörende, volle Säbelklinge, etwas gekürzt, im Ort begradigt und zugespitzt oder Weidmesserklingen in der Art der eidg. Ord. 1842. Die Vermutung, dass es sich um eine Scharfschützenwaffe handeln könnte, basierte vor allem auf den bei einigen Exemplaren montierten Weidmesserklingen samt entsprechenden Scheiden.

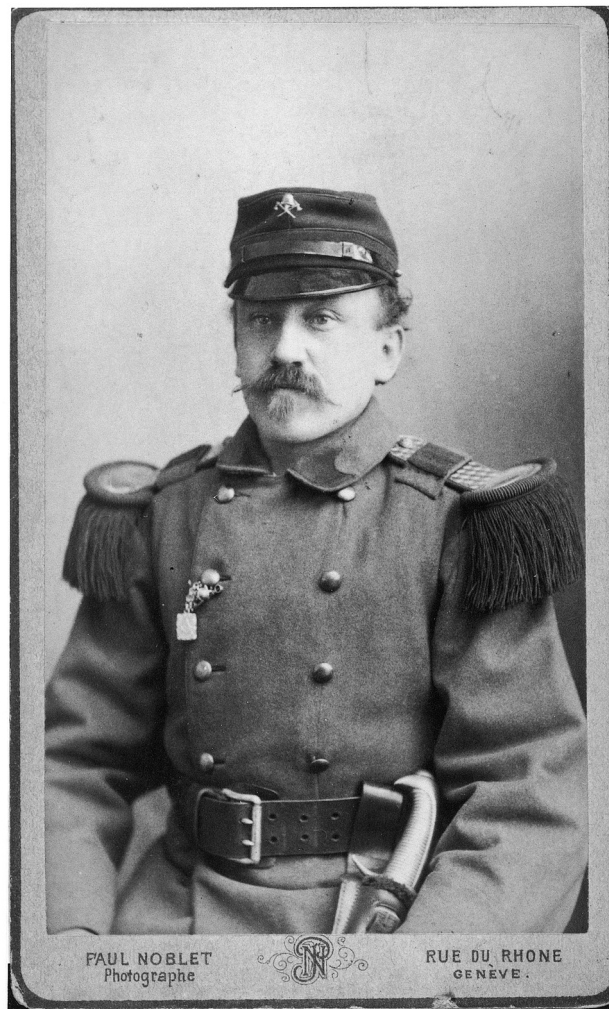
Diese Zuschreibung wäre unterblieben, wenn ich mich schon um 1970 etwas eingehender mit der Geschichte der Genfer Scharfschützen befasst hätte. Leider fehlte damals die Zeit. Die besondere Stellung der Genfer Scharfschützen im Rahmen des eidgenössischen Heeres belegen die eidgenössischen Militärorganisationen von 1817 und 1850/51³. Weder 1817 noch 1850/51 hatte Genf eine Scharfschützenkompanie zur Verfügung zu stellen. In der Stadt war aber schon seit der Reorganisation der kantonalen Miliz, vor allem seit dem Milizgesetz vom 14. Februar 1818 eine ca. 80 Mann starke Kompanie von «Arque-

busiers» aktiv, die sich aus guten Schützen zusammensetzte. Die militärisch eingeteilten Arquebusiers waren zumeist Mitglieder der traditionsreichen Schützengesellschaften, «l'Exercice de l'arquebuse» und «l'Exercice de la navigation». 1826 fusionierte «l'Exercice de l'arquebuse» mit der von Oberstleutnant Dufour, dem nachmaligen General, präsidierten «Société des carabiniers» und nannte sich künftig «Société du Noble Exercice de l'Arquebuse et de la Carabine»⁴.

Die Soldaten der Arquebusier-Kompanie trugen Artillerieuniformen und waren mit schweren Wallbüchsen, «Arquebuses», oder Stutzern sowie einem Säbel eidg. Ord. 1817/52 für unberittene Mannschaft bewaffnet⁵. Mit ihren weitreichenden Präzisionsschusswaffen wurden die Arquebusiers zur Verteidigung der Befestigungsanlagen von Genf, dem «service de rempart», eingesetzt. Damit unterscheiden sie sich deutlich von den damals in der Schweiz existenten Scharfschützeneinheiten, welche im Felddienst Verwendung fanden. Gemäss Einsatzdoktrin und Bewaffnung waren die Arquebusiers Teil der Genfer Festungs-Artillerie und daher entsprechend uniformiert.

Eigentliche Scharfschützenkompanien versuchte Genf anlässlich der Neuordnung der Miliz 1839 einzuführen. Der Mannschaftsbestand der «Compagnie des Arquebusiers» als 1. Scharfschützenkompanie der Reserve, die sich aus dem 1. Militärdistrikt (Genf, Carouge, Plainpalais) rekrutierte, wurde von 80 auf 120 Mann erhöht. Zudem bestand 1839 die Absicht, in den drei die übrigen Genfer Gemeinden umfassenden Militärdistrikten je eine Scharfschützenkompanie von 60 Mann zu errichten⁶. Wie die verbindliche Fassung des Militärgesetzes vom 3. April 1839 und die Etats der Genfer Miliz von 1843 und 1845 jedoch belegen, blieb es bei einer Scharfschützenkompanie, die bekanntlich mit derjenigen der bisherigen Arquebusier-Kompanie identisch war⁷. Erst mit dem Beschluss der radikalen Regierung von 1849, die Genfer Festungsanlagen schleifen zu lassen, verloren die Arquebusiers ihre angestammte Aufgabe und konnten als Scharfschützenkompanie nach eidgenössischem Muster formiert und bewaffnet werden. Von 1818–1849/51 verwendeten die Arquebusiers den auch bei der Artillerie gebräuchlichen Säbel eidg. Ord. 1817/52, das französische Briquet. Selbst als provisorische Bewaffnung der Genfer Scharfschützen liessen sich die abgeänderten Säbel nicht nachweisen.

Die Lösung des Problems verdanke ich einer Fotografie (Vgl. Abb. 1, S. 151) die ich schon vor einigen Jahren an einer Waffenbörse erwerben konnte. Das auf einem Karton mit aufgedruckter Firmenangabe befestigte bräunliche Bild zeigt das Halbporträt eines sitzenden, uniformierten Mannes in mittleren Jahren. Er trägt einen Uniformrock mit Umlegekragen dessen Schulterpartien mit einem fransenbesetzten Epaulettenpaar bestückt sind. Die Stirnseite der Mütze schmückt ein kleines Abzeichen bestehend aus einem Feuerwehrlhelm zwischen zwei gekreuzten Feuerwehrbeilen. Am breiten, schwarz gelackten Feuerwehrgurt hängt in einer Tragtasche gut sichtbar das von einer wollenen Regenschlaufe geschützte Seitengewehr mit einem abgeänderten Säbelgefäss. Die Aufnahme des selbstbewussten Genfer Feuerwehrmannes, eines «Sapeur-pompier», stammt aus dem Atelier des Fotografen Paul Noblet an der Rue du Rhône 49, Genf. Der am 15. Oktober 1846 in Meix-Tiercelin, Departement Marne, in Frankreich geborene Noblet lässt sich erstmals zwischen 1866 und



1. Feuerwehrmann, Uniform und Bewaffnung gemäss Reglement der Stadt Genf von 1876

Grau-blauer Uniformrock mit Umlegekragen, roten Kragenpatten und zwei Reihen Messingknöpfen. Rote Epauletten mit geschuppten Messingblechauflagen und Fransen. Auf der Schirmmütze ein Feuerwehrrabzeichen aus Messing. Am schwarz lackierten Feuerwehrgurt hängt das Seitengewehr Modell 1876. Die Aufnahme entstand nach 1876 im Atelier Paul Noblet, Rue du Rhône 49, Genf (Masse: 52 x 96 mm, Karton 64 x 106 mm). Auf der Vorder- und Rückseite Angaben zum Atelier Noblet. Die vorgefertigten Kartons bezog Noblet von der Firma Haake & Albers, Frankfurt am Main (Privatbesitz).

1. Sapeur-Pompier en uniforme, armé et équipé d'après le règlement 1876 de la Ville de Genève

Tunique de drap gris-bleu, col rabattu, pattes rouges, deux rangs de boutons de laiton. Epaulettes aux franges rouges, le dessus recouvert d'une feuille de laiton, estampée sur la patte d'un décor en forme d'écailles. Casquette à visière de cuir et portant l'insigne des sapeurs-pompiers (le casque de sapeur-pompier entre deux haches de sapeur). Large ceinturon de cuir noir; deux ardillons à la boucle, auquel est suspendu le couteau modèle 1876 des sapeurs-pompiers de la Ville de Genève. Photographie prise dans l'atelier de Paul Noblet, 49 Rue du Rhône, Genève (52 x 96 mm), fixée sur un carton (64 x 106 mm) avec l'adresse de Paul Noblet et des indications supplémentaires. Le carton-support des photographies a été fabriqué et fourni par l'entreprise Haake & Albers, Frankfurt am Main (Photo, collection privée).

1870 in Genf nachweisen. Unter der Firmenbezeichnung «Noblet frères» waren die Brüder Paul und Pierre anfänglich gemeinsam als Fotografen tätig. 1874 verlegte Paul Noblet Wohnsitz und Atelier an die Rue du Rhône 49 und übte dort bis zu seinem Tod am 26. März 1912 den Beruf eines Fotografen aus⁸. Weil auf dem Foto als Atelieradresse die Rue du Rhône 49 angegeben wird, kann diese nicht vor 1874 entstanden sein. Auf einer weiteren publizierten Aufnahme um 1885, welche die Musik der Genfer Feuerwehr anlässlich eines Konzerts in Eaux-Vives zeigt, tragen 25 Feuerwehrmänner eine identische Uniform jedoch ohne Seitengewehr⁹. Die Uniformen entsprechen weitgehend der eidgenössischen Ordonnanz von 1869/75, welche für die Kavallerie, Artillerie und den Train Waffenröcke mit Umlegekragen einführte¹⁰. Charakteristische Attribute des von Noblet abgelichteten Feuerwehrmannes sind die Epauletten und das Seitengewehr, welche wesentlich zur martialischen Erscheinung dieses aus Freiwilligen zusammengesetzten Korps beitrugen.

Schon anlässlich der Gründung des Genfer Feuerwehrkorps 1839 legte man in Anlehnung an französische Vorbilder Wert auf militärische Organisation und Erscheinung. Es zählte von 1839–1865 drei 80 Mann starke Kompanien und einen Stab von 7 Offizieren. Die Stadtkasse bezahlte Exerzierwesten und Helme.

Für die Uniform sowie die Bewaffnung bestehend aus einem Steinschlossgewehr und einem Infanterie-Säbel, auch für die übrige Ausrüstung hatte gemäss Reglement vom 11. Dezember 1839 der Feuerwehrmann selbst aufzukommen: Art. 27 «Tous les objets d'armement, d'équipement et d'habillement sont à la charge de l'homme, à l'exception de la veste et du casque, qui seront payés par la caisse municipale et qui devront être restitués à la sortie du corps»¹¹. Dass die Sapeurs-pompiers Gebrauch von ihren Waffen machten, belegen die Ereignisse rund um den 7. und 8. Oktober 1846. Einige mit den Radikalen sympathisierende Sapeurs-pompiers nahmen an den Strassenkämpfen in der Innenstadt von Genf teil, wobei zwei den Tod fanden¹².

Auf einer kolorierten Lithographie von Charles Perron (1837–1909) um 1860 wird ein Genfer Feuerwehrmann mit einem hohen Messinghelm Mod. 1840 ganzfigurig abgebildet, dessen Bewaffnung aus einem Perkussionsgewehr und einem Säbel besteht¹³. Am 23. Juni 1866 wurde durch einen Bundesratsentscheid das seit 1865 vier Kompanien umfassende Feuerwehrkorps der Stadt Genf als Landwehrbataillon 66 der Armee angegliedert. Dies veranlasste Spassvögel, das Bataillon 66 als das «feuchte Bataillon», «le 66 humide», zu bezeichnen. Schon bald stellten die militärischen Instanzen fest, dass sich die Sapeurs-pompiers für den eigentlichen Waffen- oder Militärdienst, wie er von Landwehrsoldaten erwartet wurde, wenig eigneten.

Mit der Auflösung des Landwehrbataillons 66 durch einen kantonalen Beschluss vom 15. April 1876 ging die Reorganisation der Genfer Feuerwehr einher, deren neues Reglement am 5. August in Kraft gesetzt wurde. Der freiwillige Dienst bei der städtischen Feuerwehr entband die Angehörigen des Korps nicht mehr von ihren militärischen Verpflichtungen gegenüber Bund und Kanton¹⁴. 1876 erhielten die vier 100 Mann starken Kompanien und der Stab auf Kosten der Stadt neue Uniformen, dazu Bewaffnung und Ausrüstung, letztere wurden vom kantonalen Arsenal bezogen.

Die Genfer Feuerwehr trug seit 1876 einen blau-grauen Uniformrock mit Umlegekragen, roten Kragenpatten und Epaulettenbändern sowie zwei Knopfreihe mit je 5 gerundeten, glatten Messingknöpfen. Nur die ebenfalls blau-graue, rot passepoilierte Hose musste vom Feuerwehrmann auf eigene Rechnung erworben werden. Wie bereits vermerkt, entsprachen Uniformrock und Hose weitgehend der eidg. Ord. 1869/75. Im Dienst trugen die Feuerwehrleute zwei Contre-Epauletten; ein Epaulettenpaar mit geschuppter Messinglechabdeckung, roten Wulsten und Fransen waren Teil der Paradeuniform. Als Kopfbedeckung dienten Messinghelme, deren Stirnseite ein gestanztes Emblem mit Genferwappen schmückte, oder eine rot passepoilierte Schirmmütze aus Uniformstoff mit einem messingenen Feuerwehrabzeichen. Die abgegebenen Gewehre eidg. Ord. 1859/67, System Milbank-Amsler, werden in der zeitgenössischen Literatur als «Prélaz-Burnand transformé» bezeichnet. Jeder Feuerwehrmann erhielt zudem ein Seitengewehr «sabre», eine Patronentasche «giberne» sowie einen Ledergurt. Die 4. Kompanie verwendete beim Einsatz sog. Rettungsgurten von besonderer Breite mit Verschlüssen von entsprechender Stärke, «large ceinture de sauvetage munie d'une forte boucle». Die Offiziersuniformen entsprachen derjenigen der Mannschaft; Paradeuniformen der Offiziere schneiderte man sehr wahrscheinlich aus feineren Stoffen. Als Gradabzeichen fanden Briden in der Art der eidg. Ord. 1869/75/78 Verwendung, dazu kamen Helmbüsche aus Pferdehaar von unterschiedlicher Farbe: Stab = weiss, Hauptmann = rot, Leutnant = schwarz¹⁵.

Mit den Staatsratsbeschlüssen vom 5. Mai und vom 25. November 1881 erhielt die Genfer Feuerwehr eine eigene Musik, «Fanfare municipale du bataillon des Sapeurs-Pompiers de la Ville de Genève», die aus der «Société de Musique l'Union instrumentale Genevoise» hervorgegangen war. Erscheinungsmässig entsprachen die ebenfalls auf Kosten der Stadt uniformierten und ausgerüsteten Musiker weitgehend der Feuerwehr. Gemäss Angaben eines Zeitgenossen und Feuerwehroffiziers, L. H. Malet, trugen die Musiker zusätzlich rot-gelbe Schulterschnüre, «aiguillettes».

Als Direktor dieser der Feuerwehr entsprechend militärisch organisierten Musik von 50–60 Mann amtierte ein Adjutant-Unteroffizier, unterstützt von einem Fourrier und einem Wachtmeister. Auch den Musikern der Feuerwehr wurde das Tragen eines Seitengewehrs «sabre» erlaubt. Für den Musikdirektor war ein Degen mit vergoldetem Gefäss vorgesehen¹⁶.

Die Uniformierung des von Noblet fotografierten, unbekannten Feuerwehrmannes entspricht offensichtlich dem Reglement von 1876. Unser besonderes Interesse gilt jedoch dem gleichzeitig eingeführten Seitengewehr. In der eidgenössischen Armee verpflichtete man seit der Annahme der Griffwaffenordonnanz von 1867 die Offiziere, die bisherigen Säbel mit vergoldeten Messinggefässen durch solche mit stählernen Gefässen zu ersetzen. Der ebenfalls mit einem Messinggefäss ausgestattete Säbel eidg. Ord. 1817/52 für unberitene Mannschaften wurde auf eidgenössischer Ebene durch die Uniformierungs- und Ausrüstungsordonnanzen von 1869 und 1875 abgeschafft. Erst mit dem Säbelbajonett eidg. Ord. 1878 für Vetterli-Gewehre und Stutzer erhielt die Truppe einen Ersatz für den während mehr als fünfzig Jahren verwendeten kurzen Säbel¹⁷.

2. Seitengewehr, Modell 1876, Stadt Genf (Privatbesitz)

Modell	1876, Feuerwehr, Mannschaft und Musikkorps der Feuerwehr der Stadt Genf
Gefäss	Griffkappe, halbkugeliger Vernietknauf, S-förmig geschweifte, vierkantige Parierstange mit kleinen Kugelabschlüssen
Gefässmaterial	Messing gegossen, ein Gussstück
Griff	Messing gegossen, gerillt, 34 Rillen
Marken/Zeichen	1833 (Waffennummer oder Jahrzahl?)
Klinge	gerade, voll, einschneidig
Marken/Zeichen	–
Klingenlänge	45,6 cm (Weidmesser eidg. Ord. 1842/52, 52,5 cm)
Scheide	steifes, schwarz lackiertes Leder
Garnitur	Messing, Mundblech mit Traglasche, Stiefel mit Ort- knopf, gedrahtet
Marken/Zeichen	–
Scheidenlänge	46,5 cm
Gewicht ohne Scheide	771 g
Gesamtlänge ohne Scheide	59,1 cm





3. Seitengewehre, Modell 1876, Feuerwehr, Stadt Genf

Typ A

Säbelgefäss Messingguss, Griff mit 28 Rillen, französisches Mod. An 11 (1803), abgeändert um 1876, Kt. Schlag Genf.

Gerade, volle, remontierte Klinge in der Art der Weidmesser eidg. Ord. 1842/52, Klingenlänge 49,2 cm (eidg. Ord. 1842/52, 52,5 cm). Scheide ebenfalls in der Art eidg. Ord. 1842/52, Weidmesser für Scharfschützen (Musée d'art et d'histoire, Genève, Inv. Nr. 2140).

Typ B

Säbelgefäss Messingguss, Griff mit 36 Rillen, französisches Mod. An 9 (1801), abgeändert um 1876, Kt. Schlag Genf.

Volle Säbelklinge gekürzt und umgearbeitet, Länge 50,2 cm. Scheide fehlt (Musée d'art et d'histoire, Genève, Inv. Nr. 451).

Vgl. Hugo Schneider, Jürg A. Meier, Griffwaffen l.c., S. 124, beide Waffen abgebildet.

3. Sabres courts modèles 1876, sapeurs-pompiers, Ville de Genève

Type A

Garde de sabre en laiton fondu, poignée avec 28 cannelures ou hélices, modèle français An 11, modifié vers 1876, poinçon cantonal de Genève.

Lame droite à dos et un tranchant remontée semblable au couteau de chasse ordonnance fédérale 1842/52, longueur 49,2 cm (Ord. fédérale 1842/52, 52,5 cm). Fourreau aussi semblable au couteau de chasse ordonnance fédérale 1842/52 (Musée d'art et d'histoire, Genève, Inv. No 2140).

Type B

Garde de sabre en laiton fondu, poignée avec 36 cannelures ou Hélices, modèle français An 9, modifié vers 1876, poinçon cantonal de Genève.

Lame de sabre à dos et un tranchant, raccourcie et adaptée, longueur 50,2 cm (Musée d'art et d'histoire, Genève, Inv. No 451).

Voir Hugo Schneider, Jürg A. Meier, Griffwaffen l.c., p. 124, les deux armes sont illustrées.

Nach 1869 weigerten sich die Kantone Genf und Waadt, unter Missachtung eidgenössischer Vorschriften, auf die Mannschafts-Epauletten zu verzichten, die ihren Soldaten ein besseres Aussehen verlieh¹⁸. Auch die Genfer Sapeurs-pompriers wünschten 1876 die traditionellen Epauletten, vor allem aber den Säbel beizubehalten. Damit die seit 1839 bei den Sapeurs-pompriers gebräuchlichen Säbel eidg. Ord. 1817/52 weiterhin verwendet werden konnten, änderte man diese ab. Aus Kostengründen scheint man auf den Ankauf neuer Griffwaffen verzichtet zu haben. Durch die Abänderungen verlor die Waffe an Gewicht und durch das Umarbeiten oder Austauschen der Klinge auch an Länge. Sie wurde in einer geschwärzten, ledernen Tragtasche am Gurt mitgeführt. Weil die vier Feuerwehrrkompanien mit einem Mannschafts-Sollbestand von insgesamt 400 Mann, ebenso wie die 50–60 Mann der Feuerwehrmusik (nach 1881) mit einem Seitengewehr nach kantonalem Modell 1876 ausgerüstet wurden, galt es mehr als 450 Säbel eidg. Ord. 1817/52 vom Briquettyp umzuarbeiten. Es ist anzunehmen, dass diese Arbeiten in den Arsenalwerkstätten ausgeführt wurden.

Unter den bisher erfassten Seitengewehrgefässen lassen sich im Einklang mit den französischen Säbelmodellen Unterschiede bezüglich der Griffrellenzahl feststellen; diese bewegt sich zwischen 21 und 36 Rillen. Der fehlende Griffbügel und der auf der Parierstangenmitte angebrachte Genfer Kantonschlag sind die primären Erkennungsmerkmale dieser kantonalen Waffe. Vielfach wurden die originalmontierten Säbelklingen gekürzt und zugeschliffen, seltener eine Weidmesser Klinge neu eingesetzt (Vgl. Abb. 3, S. 155). Die geschwärzten Lederscheiden entsprechen zumeist dem Klingentyp. So benützte man für abgeänderte Säbelklingen messingene Scheidengarnituren mit zugespitzten Stiefeln (Vgl. Abb. 2, S. 154). Gerade, abgeschlossene Stiefel fanden für Weidmesserklingen Verwendung. Einige wenige Klingen weisen gravierte Besitzerinschriften auf, wie «JB Fougeron Rue Bannier».

Mit Hilfe einer Fotografie aus der Zeit um 1876 liess sich eine ungewöhnliche Genfer Griffwaffe identifizieren, über deren Einführung und Beschaffenheit die schriftlichen Quellen weitgehend schweigen oder fehlen. Dieser Beitrag dokumentiert unter anderem erneut, dass die Fotografie auch in der historischen Waffenkunde als zusätzliche Informationsquelle einen wichtigen Platz einnimmt.

Anmerkungen

1. Hugo Schneider, Jürg A. Meier, Griffwaffen, Bd. 7, Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817, Dietikon-Zürich, 1971, S. 124.
2. Christian Aries, Armes blanches militaires françaises, Fasc.4, 1967, «Sabre de l'infanterie dit briquet du modèle de l'An IX à 1854».
Maurice Bottet, Monographie de l'arme blanche des armées françaises de terre et de mer, 1789–1870, Paris o. J (Nachdruck 1968), S. 9, «4. Sabre d'infanterie dit briquet, modèles An IX et An XI».
3. Joh. Isler, Das Wehrwesen der Schweiz, Bd. 1, Die Wehrverfassungen vor 1907, Zürich 1914, S. 6.
J. Feiss, Das Wehrwesen der Schweiz, Zürich, 1895, S. 9/10.
4. Eugène-Louis Dumont, Exercice de l'Arquebuse 1474–1856, Exercices de l'Arquebuse et de la Navigation 1856–1974, Genève, 1974, S. 230/240.
Jean Dunant, Le fusil de chasseur genevois, 1819–1845, Genève 1988, S. 27. 1831 wurde Hauptmann J. P. Repington von der «compagnie des arquebusiers, rattachée au bataillon d'artillerie» als Experte zur Begutachtung des Järgergewehrs kant. Ord.1819 beigezogen. Dunant bemerkt: «Cette troupe est chargée du service des fusils de rempart de la place. Ses hommes sont tous des tireurs chevronnés et sont armés, en outre, individuellement de carabines rayées».
Vert et noir, histoire et livre d'or des carabiniers genevois, Genève 1936, S. 23/26.
5. H. Leemann, Abriss der Militärstatistik der Schweiz, Bern 1839, zweite Abteilung, S. 168/169.
Emile Privat, Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours, Genève, 1973, S. 53, Farabbildung «Corps militaires genevois», kolorierte Lithographie von Gabriel Charton (1789–1849) nach einer Vorlage von «DuBois», wohl Louis Albert DuBois (gest.1818). Informatives und originell gestaltetes Uniformenblatt zur Genfer Miliz kant. Ord. 1818. Unter den Dargestellten befindet sich auch ein «Arquebusier» in Artillerieuniform, bewaffnet mit Handfeuerwaffe und Säbel.
Vgl. auch in dieser Revue der Beitrag von Jürg A. Meier, Corps militaires genevois, ein seltenes Genfer Uniformenblatt um 1818/20, S. 169/170 «Arquebusier».
6. Privat l.c., S. 71. Leemann l.c., S. 168.
Vert et noir l.c., S. 44/49.
7. Privat l.c., S. 71. J. M. Rudolf, Schweizerischer Militär-Almanach, 1. Jg., Baden, 1843, S. 173/174. Hauptmann der Genfer Scharfschützenkompanie: Joh. Fried. Mercenier. Die Scharfschützen werden vor den drei Artilleriekompanien als Teil der Genfer Artilleriereserve erwähnt.
J. M. Rudolf, Schweizerischer Militär-Almanach, Baden, 1845, S. 279. «Scharfschützen. Eine Compagnie, Hauptmann Guy, Johann Peter Ludwig».
8. Freundliche Mitteilung von Jean Dunant vom 20. Mai 1995, welcher die Zivilstandsakten im Staatsarchiv Genf konsultierte.
9. Bernard Gisiger, Francis Le Comte, Du 4000 au 118, service du feu de la ville de Genève, 1840–1990, Genève, 1990, S. 48. Die ins Jahr 1878 datierte Aufnahme der Musik der Sapeurs-pompier in Eaux-Vives dürfte erst nach 1881 entstanden sein. Mit den Staatsratsbeschlüssen vom 5. Mai und 25. November 1881 erhielt die Genfer Feuerwehr ein eigenes Musikkorps, vgl. Anm. 16.
10. Jürg Burlet, Geschichte der eidgenössischen Militäruniformen 1852 bis 1992, Egg, 1991, S. 45/58.
11. Richard Gaudet-Blavignac, La grande tenue des sapeurs-pompier vers 1846, Le Brécaillon No 13, 1991, S. 48.
Jean Dunant, Le casque de sapeur-pompier genevois, premier modèle (1840), Le Brécaillon No 21, 2000, S. 68/69.

12. Gisiger/Le Comte l.c., S.41/42.
Jean Dunant, André Grange, Les sapeurs-pompiers victimes de la Révolution de 1846 (Examen du fusil genevois de sapeur-pompier matricule 164), Le Brécaillon No 13, 1991, S. 12/41.
13. Dunant, Le casque de sapeur-pompier l.c., S. 79, Abb. «Pompier genevois, vers 1862».
14. Gisiger/Le Comte l.c., S.47.
Recueil des Lois... Genève 1876, S.273 : «Loi sur l'organisation du corps des sapeurs-pompiers de la Ville de Genève, du 15 avril 1876 . Le Grand Conseil, sur la proposition du Conseil d'Etat, décrète ce qui suit: Art. 1 – Le bataillon de sapeurs-pompiers de la Ville de Genève sera dissous dans le courant de l'année 1876. Art. 2 – Un nouveau bataillon de sapeurs-pompiers, composé d'un Etat-Major et de 4 compagnies, à 100 hommes chacune, sera organisé sur les bases suivantes... Les hommes composant actuellement le bataillon actuel et les hommes valides... Art. 3 – Dans aucun cas, le service de sapeur-pompier ne pourra exonérer le service militaire fédéral et cantonal. Art. 5 – L'habillement, l'équipement et la solde des sapeurs-pompiers, en ce qui concerne le service d'incendie, seront à la charge de la Ville de Genève. L'habillement et l'équipement seront distincts de ceux des divers corps de l'armée; il en sera de même de l'armement. Ce dernier sera fourni par l'Etat. Art. 6 – Le Conseil Administratif (de la Ville) est chargé d'élaborer un règlement sur le service des sapeurs-pompiers de la Ville de Genève, ainsi que sur l'organisation des secours... Ce règlement sera soumis à l'approbation du Conseil Municipal et du Conseil d'Etat... Art. 8 – Le bataillon de sapeurs-pompiers est soumis aux dispositions des lois fédérales et cantonales sur la justice pénale et la discipline militaire...».
Recueil des lois... Genève 1876, S. 558. Règlement sur l'organisation du Corps des Sapeurs-Pompiers de la Ville de Genève, adopté par le Conseil municipal, le 16 juin 1876. Art.1 – Conformément à la loi du 15 avril 1876, le corps de sapeurs-pompiers de la Ville de Genève est organisé militairement; à ce titre, il est soumis à tous les devoirs qui résultent des lois et règlements militaires... Art. 12 – L'uniforme des sapeurs-pompiers est fixé par le Conseil Administratif, D'accord avec le Département militaire en ce qui concerne les insignes que ce dernier fournira... Art. 17 – Le nouveau corps sera soumis, pour les services d'incendie et de préservation, aux règlements en vigueur dans l'ancien Bataillon de Sapeurs-Pompiers... Le présent règlement a été approuvé arrêté du Conseil d'Etat en date du 5 août 1876».
15. Gisiger/Le Comte l.c., S. 48.
Malet 1883 l.c., S. 21: «Les Sapeurs-pompiers sont équipés aux frais et par l'administration municipale. L'uniforme consiste en une tunique à col rabattu, boutons jaunes et un pantalon gris bleu, avec passepoils rouges, un casque en cuivre, garni d'une plaque en métal aux armoiries du canton, un ceinturon pour le feu, sabre et giberne, épaulettes à franges rouges, pour la grande tenue et contre-épaulettes pour le feu; les épaulettes sont garnies dessus d'une plaque en cuivre. Le fusil est le Prélaz-Burnand transformé. Les sapeurs doivent acheter le pantalon qui n'est pas fourni par la Ville. Les officiers reçoivent également la tenue: ils portent pour les services de feu le casque garni d'un panache blanc pour l'Etat-Major, rouge pour les Capitaines et noir pour les Lieutenants; les insignes des grades sont ceux de l'armée»...
16. Malet 1883 l.c., S. 33, 58, 60.
17. Schneider/Meier l.c., S. 60, 105/108.
18. Burlet l.c., S. 50, Kommentar zur Uniformierung und Ausrüstung gemäss eidg. Ord. 1869/75: «Den gewehrtragenden Mannschaften werden keine Infanterie-Säbel mehr abgegeben, und auch die Epauletten für die Mannschaft verschwanden endgültig. Nur die Kantone Waadt und Genf weigerten sich weiterhin, auf dieses dem Soldaten ein besseres Aussehen verleihende Accessoire zu verzichten».
Schneider/Meier l.c., S. 159, 161, Abb. 6.

CORPS MILITAIRES GENEVOIS

ein seltenes Genfer Uniformenblatt um 1818/20

Jürg A. Meier

Wer sich eingehender mit der Uniformierung und Bewaffnung der Genfer Miliz seit 1815 beschäftigt, wird bald einmal als aussagekräftige Bildquelle das Blatt «CORPS MILITAIRES GENEVOIS» zu Rate ziehen. Die primäre Aufgabe dieses zwischen 1818 und 1820 entstandenen Blattes war es, den Betrachter mit den neuen Uniformen der Miliz kant. Ord. 1818 vertraut zu machen; mit der Fahne und dem kleinen Schweizerwappen im Schnabel des Genferadlers wurde sekundär die neue Zugehörigkeit zum Bund dokumentiert. Es trägt die Signaturen des Lithographen «Gabriel Charton Lith. del.» und des für die Vorlage verantwortlichen Künstlers «DuBois inv.».

Als «corps militaire» werden 15 Vertreter der Genfer Miliz und der Garde soldée auf einem weiten, baumbegrenzten Feld, möglicherweise einem Exerzierplatz ausserhalb der Stadtmauern, in Uniformen der 1818 angenommenen Ordonnanz abgebildet. Der Fähnrich in einer älteren Uniform und ein Zivilist zur Linken unterhalten sich in einer gewissen Distanz zu einer Gruppe von Milizen, welche einen streitenden Sappeur-Mineur von einem Chasseur à pied (Jäger, Infanterie), der bereits den Säbel zückte, zu trennen versucht. Der Streit entstand, wie die Teller, Speiseresten, Bestecke, Gläser, ganze und zerbrochene Flaschen im Vordergrund erahnen lassen, im Anschluss an ein feucht-fröhliches Mahl im Grünen, «un déjeuner sur l'herbe». Die Streitsituation ermöglichte es dem Künstler, 9 Uniformierte in den unterschiedlichsten Körperstellungen wiederzugeben. Kompositorisch wird der zentrale, dynamische Bildteil, links und rechts von statischen Gruppen, Fähnrich und Zivilist sowie sechs Militärs, vom Gendarmen bis zum Tambourmajor, begrenzt. Diese beiden Gruppen entsprechen den herkömmlichen Uniformendarstellungen, die seit der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts mehrheitlich statischen Charakter haben. Nur dank der interaktiven Streitszene ist es dem Künstler gelungen, die Uniformen der verschiedenen Waffengattungen, ohne dass es zu einem langweiligen Nebeneinander gekommen wäre, auf einem Blatt zu vereinen.

Die übliche, bildliche Wiedergabe von uniformierten Vertretern einer Waffengattung, sei es als Einzelbild oder als Bild einer kleinen Gruppe bestehend aus Soldaten, Unteroffizier und Offizier, bot kompositorisch weitaus weniger Probleme als die Vereinigung von Vertretern verschiedener Waffengattungen und militärischer Grade auf ein und derselben Darstellung.

Aus der Zeit von 1817–1850 sind denn auch für die Schweiz nur einige wenige Uniformenblätter bekannt, die in der Art des «Corps militaire gene-

vois» eine grössere Zahl von Uniformen, Ausrüstung und Bewaffnung, präsentieren. In erster Linie wäre in diesem Zusammenhang auf den kolorierten Umrissstich von Johann Jakob Sperli (1770–1841) für das Zürcher Militärkantonale Ordonnanz 1818 (Vgl. Schneider, Brustharnisch zum Waffenrock, Tafel 18) zu verweisen. Die kantonale Ordonnanz 1837, Zürich, war erneut Gegenstand einer vielfigurigen, kolorierten Aquatinta, die sich an der Vorlage von Sperli orientierte. Als massgeblicher Künstler für dieses als «Costumes du Militaire Zuricois» betitelte Uniformenblatt signierte Friedrich Salomon Füssli (1802–1847); Stecher war H. Häsli, als Herausgeber wird Keller & Füssli genannt. Als Kulisse für die Begegnung von Uniformierten aller Waffengattungen und Grade wählten Sperli und Füssli den Zürcher Paradeplatz; wie der Name besagt angestammter Exerzierplatz und Treffpunkt des Zürcher Militärs unweit der Zeughäuser.

Abgesehen von diesen zwei gedruckten und handkolorierten Uniformenblättern besitze ich nur noch Kenntnis von zwei aquarellierten und gouachierten Zeichnungen des als Maler dilettierenden Luzerner Offiziers Alois Schindler (1783–1856), welcher die Uniformen der Luzerner Miliz nach kantonaler Ordonnanz 1806 (LM 62277) und 1817 (LM 62278) vor einem Landschaftshintergrund im Bilde festgehalten hat (Vgl. Jürg A. Meier, Luzerner Miliz kantonale Ordonnanz 1817, Sammlung Carl Beck, Sursee, Revue SGHWR, Sondernummer, 1998, S. 93/95). Was die Plastizität und Aussagekraft der figürlichen Darstellungen, die detailgetreue Wiedergabe von Uniformen und Waffen, vor allem aber die Originalität der Komposition anbelangt, so übertrifft das «Corps militaire genevois» die erwähnten zürcherischen und luzernischen Beispiele in jeder Hinsicht.

Über den Künstler DuBois, welcher den zeichnerischen, möglicherweise kolorierten Entwurf lieferte, tapping wir etwas im Dunkeln. Ohne weitere Begründung wurde das besagte Blatt bisher Jean DuBois (1789–1849) zugeschrieben (Petitmermet/Rousselot, Schweizer Uniformen, Tafel 159, Abb. 1). Er wird als äusserst fruchtbarer Künstler bezeichnet und war als Herausgeber von Landschaftsdrucken, geografischen Karten und Plänen tätig; letztere entstanden zuweilen in Zusammenarbeit mit anderen Künstlern oder Spezialisten. Eine Vorliebe für militärische Sujets oder die Befähigung zur realistischen, beinahe karikaturartigen Wiedergabe von Menschen lässt sich in seinem überlieferten Werk nicht ausmachen (Vgl. C. Brun, Schweizerisches Künstler-Lexikon, Bd. 1, S. 388. Paul Chaix, Jean Dubois, peintre à la gouache et graveur genevois [1789–1849], in: Geneva XXII, 1944, S. 218/228).

Corps militaire genevois

Kolorierte Lithographie, Titel: «Corps militaire genevois». Unten links signiert «Gabriel Charton Lith. del.» (Lithograph), rechts «DuBois inv.» (Lieferant der zeichnerischen Vorlagen).

Bild: 41,1 x 33 cm, Blatt: 53,8 cm x 42,2 cm (Centre iconographique genevois, CIG 41 M Rig 891).

Corps militaire genevois

Lithographie coloriée, titre: «Corps militaire genevois». Signée en bas à gauche, «Gabriel Charton Lith. del.» (Lithographe a dessiné sur la pierre), à droite «DuBois inv.» (Le dessinateur Jean DuBois «inventé», a inventé ou conçu cette scène militaire).



Genève, chez les Citoyens, 1788.

Genève, chez les Citoyens, 1788.

CORPS MILITAIRES GENEVOIS.

ANCIENS, A LA SUITE.	MAJORETTE DES LOGIS DU TRAIN.	FUSILIER MINEUR.	SAPEUR	GRENADIER.	OFFICIER DE FUSILIERS.	ARTILLIER A PIED.	CHASSEURS A CHEVAL.	SAPEUR, GENDARME.	TROUPE SOLDEE ET TAMBOUR.	ARQUEBUSIER ET MUSICIEN.	TAMBOUR MAJOR.
-------------------------	-------------------------------------	---------------------	--------	------------	------------------------------	----------------------	------------------------	-------------------	---------------------------------	--------------------------------	----------------

Mein Interesse weckte in diesem Zusammenhang eine Notiz über seinen Vater, Louis Albert DuBois, einen sehr begabten Zeichner, der anfänglich als Entwerfer für die Indienne-Manufaktur Fazy «aux Bergues» in Genf tätig war. Wir begegnen ihm später in gleicher Funktion in der Firma Perrier im Schloss Vizille, bevor er für einige Jahre in die Dauphiné zog. Louis Albert DuBois kehrte 1810 nach Genf zurück und starb 1818. Um 1900 lässt sich im Besitze eines Enkels, «une très curieuse gouache satyrique exécutée en 1815, représentant une parade militaire sur la Treille», eine 1815 von DuBois gemalte satirische Gouache einer Militärparade vor einem Genfer Mauerzug (Vgl. C. Brun, Schweizerisches Künstlerlexikon, Bd. 1, S. 388) nachweisen. Als Ausgleich zu seiner «Textil-Designertätigkeit» scheint er auch karikierende Bilder gezeichnet und gemalt zu haben. Die kantonale Milizorganisation vom 18. Februar 1818, welche auch Uniformierung und Bewaffnung regelte, dürfte noch zu Lebzeiten von DuBois Gesetzeskraft erlangt haben, so dass er, bezüglich des Inhalts informiert, seine Kenntnisse zeichnerisch umsetzen konnte. Eine direkte Autorenschaft, ein direkter Kontakt zu Charton liegen daher im Bereich des Möglichen. Es stellt sich aber gleichwohl die Frage, warum der für die Umsetzung der Vorlage verantwortliche Lithograph, Gabriel Charton (1775–1853), den für zeichnerische «Invention» zugezogenen Künstler nicht genauer vermerkte. Charton, Sohn eines Zinngiessermeisters, der als einer der ersten in Genf das Steindruckverfahren anwendete, produzierte eine grosse Zahl von Lithographien von unterschiedlicher Qualität, hauptsächlich Landschaften und politische Karikaturen, zeichnete und schnitt auch die damals beliebten Silhouettenbilder. An das väterliche Metier erinnert seine Tätigkeit als Graveur der als Schützenpreise abgegebenen Zinnplatten. Er beteiligte sich mehrmals an Ausstellungen, nachweislich 1816 und 1820. Entweder lieferte DuBois dem rührigen Charton noch zu Lebzeiten eine Vorlage für das «Corps militaire...» oder Charton der von den zeichnerischen Aktivitäten DuBois Kenntnis hatte, benützte dessen das Militär karikierenden Zeichnungen etc. nach dessen Ableben. Der bekanntlich an Karikaturen interessierte Charton verwendete höchstwahrscheinlich eine oder mehrere Vorlagen von DuBois senior. Der Sohn, Jean DuBois, wäre in der Lage gewesen, das Blatt selber zu stechen oder zu lithographieren, und hätte die Dienste eines Charton nicht beanspruchen müssen. Es ist auch anzunehmen, dass DuBois junior, der zur Wahrung seiner Rechte als entwerfender Künstler oder als Herausgeber die produzierten Lithographien üblicherweise mit dem vollen Namen zeichnete, zumindest auf einer entsprechenden Signatur beharrt hätte. Der laxer Umgang Chartons mit der künstlerischen Vorlage ist möglicherweise ein Indiz, dass Louis Albert DuBois zum Zeitpunkt der Veröffentlichung bereits gestorben war und daher keinen Einspruch mehr erheben konnte.

In den folgenden Abschnitten werden die beiden «Anciens à la suite» (Nrn. 1, 2), dreizehn Vertreter der kantonalen Miliz (Nrn. 3–11, 14–17) sowie die zwei Repräsentanten der Garde soldée (Nrn. 12, 13) kurz vorgestellt. Es erübrigt sich auf die Uniformierung näher einzutreten, weil die im Literaturanhang zitierten Arbeiten von Richard Gaudet-Blavignac über die Beschaffenheit der Uniformen kant. Ord. 1818, ebenso der Garde soldée, vollumfänglich Auskunft geben. Dennoch erlaubte sich der Verfasser den Leser auf gewisse

Eigenheiten besonders aufmerksam zu machen. Weil die Griffwaffen in den Beiträgen von Gaudet-Blavignac eine untergeordnete Rolle spielen, dürften die entsprechenden Identifikationsversuche und Zuweisungen von Nutzen sein.

Ausführlicher setzte ich mich mit der abgebildeten Fahne auseinander, weil es die Frage – Realstück oder Phantasieprodukt? – zu beantworten galt. Vor allem das Fehlen einer guten Abbildung dieses für Genf wichtigen Militaria-blattes hat mich schliesslich veranlasst, in dieser der Genfer Miliz gewidmeten Revue von der Möglichkeit guter Farbreproduktionen Gebrauch zu machen.

1. ANCIEN A LA SUITE

Die abgebildete Fahne zeigt ein durchgehendes Schweizerkreuz, die Felder sind rot-gelb einwärts geflammt. In der Kreuzmitte ein französisches Schild mit dem Genfer Wappen. Beidseitig des Schildes sind Zweige (Eiche oder Lorbeer?) auszumachen. Als Stangenabschluss dient eine lange, spiessartige Eisen spitze. Die Frage, ob es sich bei dieser Fahne um ein Realstück, welches vom Künstler getreulich reproduziert wurde, oder um ein Phantasieprodukt möglicherweise mit realen Komponenten handelt, lässt sich nur in Kenntnis der einschlägigen Literatur, Quellen und originalen Fahnen beantworten. Glücklicherweise verfügen wir mit den Arbeiten von Bruckner, Dunant und Mühlemann, welche auf gedruckten und archivalischen Quellen sowie dem erhaltenen Fahnenbestand beruhen, genügend Informationen, um diese Aufgabe lösen zu können.

Die Präsenz des Schweizerkreuzes ist ein Indiz, dass dieser Fahnentyp nach 1815 zu datieren ist. Am 15. Mai 1815 wurde Genf in den Bund aufgenommen. Das allgemeine Militärreglement für die Eidgenossenschaft von 1817 regelt unter anderem auch das Fahnenwesen. Für die Infanteriebataillone im Bundesauszug waren neu Fahnen Vorschrift, deren Beschaffenheit in § 65 geregelt wurde: «Die Fahne jedes bey der Eidgenössischen Armee einrückenden Corps, wird von dem weissen Kreuz durchschnitten, und nimmt die roth und weisse Schleife an». Von 1815–1820 verwendete Genf für das Bundeskontingent alte, manchmal reparaturbedürftige Fahnen aus der Zeit des Ancien Régime, diese sind achtmal rot-gelb geflammt, wobei die Flammen von den äusseren Rändern nach der Mitte verlaufen, im Zentrum das Genfer Wappen, zuweilen mit der Devise «Post Tenebras Lux» sowie der goldenen Sonne und «IHS».

Der Conseil militaire beschloss erst am 9. Juni 1820, zwei neue, reglements-konforme Fahnen für die beiden Genfer Kontingentsbataillone in Auftrag zu geben: «Drapeaux fédéraux – choix du modèle sur lequel ils seront faits sur la présentation de divers modèles de drapeaux pour nos deux Bataillons de Contingent, le conseil adopte les dimensions & les dessins de celui transmis par Monsieur le Colonel de Luternau [Rudolf Samuel Karl von Luternau (1769–1849), 1815–1826 eidgenössischer Oberstartillerieinspektor] & arrête que l'écusson des armes cantonales sera placé au centre de la croix blanche & que le fond du drapeau sera rouge avec des flammes jaunes. Monsieur le Conseiller Gallatin est chargé de les faire confectionner, sans dépasser la somme de fl. 2000.–, votée au budget». Zu diesen beiden Bataillonsfahnen kant. Ord. 1820 kamen 1824 7 weitere gleiche Fahnen für die kantonale Reserve hinzu, eine

für die Artillerie und 6 für die Infanterie. Von diesen Bataillonsfahnen befinden sich noch fünf Exemplare im Musée d'art et d'histoire, Genève (Vgl. Bruckner, S. 57, Nr. 319–323). Sie sind von sehr unterschiedlicher Erhaltung, mehrheitlich schlecht, von zwei Fahnen blieben nur Fragmente übrig. Weil es sich bei dieser Bataillonsfahne kant. Ord. 1820 nachweislich um die erste in Genf verwendete Fahne mit durchgehendem Schweizerkreuz handelt, muss sie zur Beurteilung der auf dem Uniformenblatt von DuBois und Charton wiedergegebenen Fahne herangezogen werden. Die Unterschiede sind augenfällig. Die quadratische Bataillonsfahne kant. Ord. 1820 weist ein relativ breites durchgehendes Kreuz auf; die Felder bedecken vier rote und drei gelbe, einwärts gerichtete Flammen. Im Vergleich dazu zeigt die abgebildete Fahne ein Kreuz mit langen, schlanken Balken sowie in den Feldern sechs rote und fünf gelbe Flammen. Bei beiden Fahnen liegt das Genferwappen in der Mitte des Kreuzes. Das Wappen des Ordonnanzmodells schmückt zusätzlich ein Devisenband samt Sonnendekor; das Fahnenwappen auf dem Bild wird beidseitig von Zweigen umrahmt. Im Gegensatz zu den eidgenössischen Vorschriften von 1817 ist die Fahnenschleife, «cravate», in den Farben rot-gelb und nicht rot-weiss gehalten.

Die von DuBois und Charton abgebildete Fahne entspricht weder den kantonalen Fahnenmodellen von 1820 und 1824, noch liess sich in den Beständen des Musée d'art et d'histoire ein derartiges Exemplar finden. Auch die von Jean Dunant bearbeiteten einschlägigen Quellen schweigen sich aus.

Nachdem die Uniformierungsvorschriften des Genfer Milizgesetzes vom 18. Februar 1818 von den Künstlern minutiös berücksichtigt worden sind, ist anzunehmen, dass wenn sie von dem 1820 offiziell adoptierten Fahnenmodell Kenntnis gehabt hätten, dieses in allen Teilen, z.B. Dimension, Aufteilung, Flammenzahl etc., getreulich übernommen worden wäre. Weil dies nicht zutrifft, sind wir der Meinung, dass das Blatt in der Zeit nach 1818, jedenfalls vor 1820 entstanden sein muss. DuBois und Charton hatten möglicherweise Kenntnis von den eidgenössischen Vorschriften von 1817, vielleicht bekam einer der beiden neue Bataillonsfahnen anderer Kantone zu Gesicht; jedenfalls war Charton in der Lage, eine «eidgenössische Genferfahne» zu lithographieren, um so das Uniformenblatt angemessen zu komplettieren. Als Grundlage dürften ältere Genferfahnen gedient haben. Es handelt sich offensichtlich nicht um die Wiedergabe eines Realstückes.

Der an den Anfang einer Reihe von Genfer Militärs gestellte Fähnrich in einer Uniform aus der Zeit um 1800 erweist sich damit als eine Datierungshilfe für dieses aussergewöhnliche Blatt.

2. ANCIEN A LA SUITE

Neben dem Fähnrich steht ein älterer Zivilist, dessen Haartracht, Dreispitz mit Kantonalkokarde und auch Kleidung an das Ancien Régime erinnern. Trotz umgehängtem Säbel macht er keinen sehr kombattanten Eindruck. Die für diese beiden Figuren anscheinend mit Bedacht gewählte Bezeichnung «ANCIENS A LA SUITE» ist daher, wenn man die Entstehungszeit des Blattes berücksichtigt, durchaus zutreffend.



1. Ancien à la Suite

2. Ancien à la Suite

3. Maréchal-des-Logis du Train

4. Fusilier

5. Sapeur-Mineur

3. MARECHAL-DES-LOGIS DU TRAIN

Der berittene Train-Quartiermeister ist mit einem Kavalleriesäbel bewaffnet; zu erkennen sind Messinggefäss und Stahlscheide. Es handelt sich möglicherweise um die eidg. Ord. 1817 für berittene Mannschaft, welche sich auch in Genf nachweisen lässt (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 70). Den Deckel der schwarzledernen Giberne zierte eine Messinggranate.

4. FUSILIER

Gemeine Füsiliere verfügten über ein Steinschlossgewehr samt Bajonett, jedoch keinen Säbel. Unbewaffnet mischt sich der Füsilier in die Auseinandersetzung zwischen dem Sappeur-Mineur und dem Artilleristen. Am weissen Bandelier hängt die Patronentasche, welche von einer Schulterklappe fixiert wird.

5. SAPEUR-MINEUR

Am Bandelier des Sappeur-Mineurs hängt das Faschinenmesser kant. Ord. 1818 (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 128). Auf einem weiteren Bandelier wurde im Rückenbereich die Sappeuraxt befestigt. Als Emblem für das Axtfutteral aus geschwärztem Leder dient wie bei den Taschen oder Gibernen der Artillerie eine kleine Messinggranate.

6. GRENADIER

Die abgebildete Bewaffnung des Grenadier-Korporals oder Wachtmeisters besteht aus einem Infanteriesäbel mit Messinggefäss am weissen Bandelier. Das Schlagband ist rot. Der Säbel entspricht dem sogenannten französischen Briquettyp, der auch als eidg. Ord. 1817 Verwendung fand (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 92).

7. OFFICIER DE FUSILIERS

Der Füsilieroffizier trägt am nicht sichtbaren, unter dem Waffenrock befestigten Leibgurt aus Stoff einen Degen mit vergoldetem Gefäss samt Schlagband. Das Degenmodell lässt sich nicht identifizieren. Als Offizier machen den Dargestellten auch der silberne Hausse-Col mit aufgelegtem, vergoldetem Genferwappen sowie die versilberten Epauletten kenntlich. Es ist der einzige Offizier, der sich unter die verschiedenen Vertreter der Genfer Miliz gemischt hat (Vgl. Petitmermet/Rousselot, Schweizer Uniformen, Tafel 159, Abb. 2).

8. ARTILLEUR

Ein Artillerie-Gefreiter, ausgerüstet mit einem kurzen Säbel am Bandelier, versucht den aufgebrachten Infanterie-Jäger zu besänftigen. Es dürfte sich auch hier um ein Briquet mit gegossenem Messinggefäss handeln (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 92).

9. CHASSEUR A PIED

Der gezückte Säbel des Infanterie-Jägers lässt sich als Briquet identifizieren. Das Schlagband ist grün (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 92, 151, Nr. 13).



6. Grenadier

7. Officier de Fusiliers

8. Artilleur

9. Chasseur à pied

10. Chasseur à cheval

11. Sapeur

10. CHASSEUR A CHEVAL

Der mit einem hohen Federbusch versehene Tschako liefert uns für dieses Uniformenblatt neben der abgebildeten Fahne eine weitere, zuverlässige Datierungshilfe. Einem Staatsratsbeschluss vom 23. September 1818 ist zu entnehmen, dass der Federbusch von rot-schwarzer Farbe war, eine Längenangabe fehlt. Über einem grossen, roten Pompon als Basis erhebt sich der schwarze Federstoss, wie ein Blick auf den Chasseur à cheval zeigt. Dieser auffällige Tschakoschmuck wurde nach dem 29. Dezember 1819, ebenfalls gemäss Staatsratsbeschluss, durch einen fuchsroten Pompon, «un pompon amaranthe», ersetzt, der Federstoss entfiel.*

Der Säbel des berittenen Jägers hängt an zwei langen, weissledernen Riemen, welche am ebenfalls weissen Leibgurt befestigt sind. Das Messinggefäss weist einen Griff- und zwei Seitenbügel auf. Andeutungsweise ist das Mitteleisen, möglicherweise auch eine olivenförmige Griffniete, zu erkennen.

Die Garnitur der Stahlscheide besteht aus einem messingenen Mundblech sowie zwei Ringbändern. Zur Waffe gehört ein weisses Lederschlagband. Als Säbeltypen kommen die französischen Modelle An 9 und An 11 à la chasseur oder ähnliche Solinger-Erzeugnisse in Frage, die in der Schweiz als eidg. Ord. 1817 gebräuchlich waren (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 70). Auf die für einen Genfer Jäger typischen, kleeblattförmigen Schulterstücke und die mit einem Hornzeichen geschmückte Giberne soll speziell hingewiesen werden.

11. SAPEUR

Zu den eindrucklichen Erscheinungen zählten die bärtigen Sappeure oder Bataillonszimmerleute, welche wie die Grenadiere Bärenfellmützen trugen. Die geschulterte Axt mit einem grossen Blatt und langer rückwärtiger Spitze diente primär als Werkzeug, sekundär manchmal auch als Waffe. Genf dotierte seine Sappeure mit einem eigens für diese Truppe geschaffenen grossen Faschinenmesser, dessen gegossener Messinggriff in einem Adlerkopfknauf endet (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 129). Zu den Attributen des Bataillonszimmermanns zählt auch die weisse Lederschürze.

12. GENDARME

Die Gendarmerie gehörte von 1814–1847 zur sogenannten Garde soldée, einer stehenden Truppe (Garnison), bestehend aus angeworbenen Berufsmilitärs, welche man in der Schweiz, aber auch in Frankreich rekrutierte. Die Uniform des Gendarmen weist im Vergleich zur Miliz einige auffällige Unterschiede auf. Der Rock ist von dunkelblauer Farbe, «bleu du roi», Kragen, Brust-, Ärmel- und Schossaufschläge waren hellblau. Dazu kamen die kleeblattförmigen Epauletten, welche von den berittenen Jägern und Musikanten als Schulterstücke getragen wurden. Charakteristisch sind auch die weissen, unter dem linken Schulterstück am Kragen und an den Brustaufschlägen befestigten Fangschnüre, «aiguillettes», sowie eine grosse Messingschnalle mit

* Freundliche Mitteilung von Jean Dunant vom 18. Oktober 2001



12. Gendarme

13. Troupe soldée

14. Tambour

15. Arquebusier

16. Musicien

17. Tambour-Major

Genferwappen auf dem Säbelbandelier. Obschon nicht sichtbar, soll dennoch auf den Säbel der Gendarmerie hingewiesen werden. Mit seinem gegossenen Messinggefäss, einem Adlerkopfknauf und dem Wappendekor auf der Parierstange gehört er ebenfalls zu den originellen lokalen Griffwaffenschöpfungen (Vgl. Schneider/Meier, Griffwaffen, S. 84).

13. TROUPE SOLDEE

Ein Füsilier der Garde soldée wendet dem Betrachter seinen Rücken zu. Uniform und Bewaffnung entsprechen weitgehend der Milizinfanterie. Unterschiedlich waren u.a. die Tschakobeschläge. Die wenig vorteilhafte Präsentation eines Mitglieds der Genfer Stadtgarnison beruht mit grosser Wahrscheinlichkeit auf der persönlichen Wertung des für die Gestaltung des Blattes verantwortlichen Charton, der seine Vorbehalte gegenüber der Garde soldée mit künstlerischen Mitteln zum Ausdruck brachte. Die kostspielige Garde soldée war ein ein von vielen Genfern wenig geschätzter Teil des «Corps militaire genevois»*.

14. TAMBOUR

Der auf seiner Trommel sitzende jugendliche Tambour stützt sich auf seinen schlagbandgeschmückten Infanteriesäbel eidg. Ord. 1817. Die Tambourenuniform unterscheidet sich durch spezielle Epauletten, sogenannten «Schwalbennestern», von der herkömmlichen Infanterieuniform (Vgl. Petitmermet/Rousselot, Schweizer Uniformen, Tafel 160, Abb. 5).

15. ARQUEBUSIER

Der Arquebusier (Scharfschütze) trägt die gleiche Uniform wie die Miliz-Artillerie. Die Tschakogarnituren, die Knöpfe sind gelb, d. h. aus Messing, ebenso wie das Granatabzeichen auf der am Leibgurt befestigten Giberne. Als reglementarisches Seitengewehr dient ein Säbel eidg. Ord. 1817, Briquet, mit rotem Schlagband. In seinen Armen hält der Arquebusier ein relativ kurzes Gewehr. Als einziger Vertreter der Miliz wird er mit einer Schusswaffe abgebildet. Die ausnahmsweise Präsenz einer Schusswaffe lässt sich mit dem Umstand erklären, dass sich die Arquebusiers im Umgang mit der Büchse zuerst besonders auszeichnen mussten, bevor sie Aufnahme in diese Einheit fanden. Sie waren zumeist Mitglieder der notablen Genfer Schützengesellschaften. Mit der im Vergleich zu den übrigen Milizvertretern etwas vorteilhafteren Darstellung des Arquebusier erwies der Künstler einflussreichen Genfer Kreisen seine Referenz.

An der roten Kordel, welche sich mit dem Säbelbandelier kreuzt, hing sehr wahrscheinlich ein Pulverhorn.

* Vgl. Fazy-Pasteur, Sur la Troupe soldée dite Garnison du Canton de Genève et sur les Dépenses militaires de ce Canton, Genève, 1821.

16. MUSICIEN

Der Musikant kenntlich am besonderen Uniformenrock und den kleeblattförmigen Schulterstücken, hält in der linken Hand ein Holzblasinstrument, wohl eine Klarinette. Als Waffe scheint ein am verdeckten Leibgurt getragener Degen gedient zu haben (Vgl. Petitmermet/Rousselot, Schweizer Uniformen, Tafel 160, Abb. 6).

17. TAMBOUR-MAJOR

Der martialische Tambourmajor stützt sich auf seinen kordelverzierten Stock mit dem typischen grossen Metallknauf. Die enganliegenden Beinkleider sind auf der Vorderseite mit weissen Borten, «soutaches», besetzt. Ein nicht identifizierbarer Säbel wird an einem breiten, verzierten Bandelier mitgetragen. Als einziger zeigt sich der Tambourmajor in eleganten Stiefeln nach polnischer Art (Vgl. Petitmermet/Rousselot, Schweizer Uniformen, Tafel 160, Abb. 7).

Literatur

Fahnen

A. und B. Bruckner, Schweizer Fahnenbuch, St. Gallen, 1942, S. 57, Nrn. 315–324.

Jean Dunant, Les drapeaux militaires de la Restauration genevoise (1814–1841), Le Brécaillon No 19, 1997, S. 13/31.

David Foldi, Les drapeaux à Genève 1794–1813, Le Brécaillon No 3, 1985, S. 22/31.

Louis Mühlemann, Wappen und Fahnen der Schweiz, Zürich 1977, S. 155/156, Abb.

Genfer Uniformen 1818–1842

R. Gaudet-Blavignac, A propos de quelques hausse-cols genevois du milieu du XIX^e siècle, Le Brécaillon No 1, 1985, S. 9/13.

R. Gaudet-Blavignac, Les uniformes genevois sous la Restauration, 1. Le Shako (Mod. 1818–1840), Le Brécaillon No 9, 1988, S. 41/50.

R. Gaudet-Blavignac, ..., 2. Les plaques de Shakos 1818–1840, Le Brécaillon No 10, 1988, S. 16/24.

R. Gaudet-Blavignac, ..., 3. Les uniformes (1818–1840), Le Brécaillon No 12, 1991, S. 4/33.

R. Gaudet-Blavignac, ..., 4. Les uniformes spéciaux, Le Brécaillon No 13, 1991, S. 6/11.

R. Gaudet-Blavignac, ..., 4. Les uniformes de la Garde soldée, Le Brécaillon No 14, 1992, S. 23/37.

Weitere Werke zum Thema Schweizer Uniformen

Roland Petitmermet, Lucien Rousselot, Schweizer Uniformen/Uniformes Suisses, 1700–1850, Bern, 1976, siehe «Genf»: S. 121/124 (deutscher Text), S. 240/243 (französischer Text), Tafeln 155/160.

A. Pochon, A. Zesiger, Schweizer Militär vom Jahr 1700 bis auf die Neuzeit, Bern, 1906.

Emile Privat, Les Troupes genevoises de la Restauration à nos jours, Genève, 1973, S. 34/47 (Uniformen), S. 53, «Corps militaire genevois», Farabbildung.

Hugo Schneider, Vom Brustharnisch zum Waffenrock/De la cuirasse à la tunique, Frauenfeld/Stuttgart, 1968.

